LA VIE SPIRITUELLE

N° 395 Mai 1954

## SOMMAIRE

### LA VIERGE MÈRE IMMACULÉE

MARIE-JOSEPH NICOLAS, O. P. — De la Vierge Mère a l'Immaculée ..... 451

MICHEL-MARIE DE LA CROIX, O.C.D. — La Vierge Marie et notre participation à la vie trinitaire. 469

Mgr G. JOUASSARD. — Un portrait de la Sainte Vierge par saint Ambroise ..... 477

LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ..... 490

R. LAURENTIN. — Les livres de l'Année mariale ..... 497

*A l'invitation de S. S. Pie XII, l'Année mariale est pour tous les chrétiens une occasion de fêter le centenaire de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception. C'est sur ce thème que nous avons centré notre numéro de mai.*

*Approfondissement du mystère de la virginité et de l'idée de pureté parfaite, telle fut la voie du développement du dogme. Si Dieu est né d'une vierge immaculée, cela répond à une souveraine convenance, à une intention : la naissance de Jésus sur la terre est à l'image de sa naissance éternelle au sein du Père. D'où cette exigence de pureté absolue de la Mère de Dieu; il convenait qu'elle fût vierge, non seulement dans son corps, mais aussi et d'abord dans son âme, de cette virginité de la foi qui est pureté, union à Dieu et consécration à son service. Sainteté parfaite de la volonté libre, mais aussi du cœur, des sens et de cette source profonde de toutes nos impuretés qui nous vient du péché originel.*

*Au triple titre de Vierge, de Mère et d'Immaculée, Marie couvre de son manteau notre entrée dans la vie trinitaire; elle nous enseigne, à sa suite, les voies de l'Esprit, du Fils et du Père.*

*C'est pourquoi également la Vierge Mère est le modèle de toutes les vierges consacrées. « Vous trouverez en Marie, disait déjà saint Ambroise aux vierges du Christ, un modèle de vie, un enseignement exemplaire. »*

*Enfin, pour compléter cet ensemble marial, on trouvera une nouvelle traduction commentée des litanies de la Sainte Vierge et un bulletin bibliographique des ouvrages destinés au grand public.*

## CONNAITRE LES SAINTS

G. VOISINE, S.M. PREMIER MARTYR D'OCÉANIE ..... 513

*Le 13 juin doivent avoir lieu à Rome les fêtes de la canonisation du bienheureux Chanel, mort martyr en 1841 dans l'île Futuna, et que sa dévotion à la Sainte Vierge avait fait entrer dans la Société de Marie. Deux ans après son martyre, la population de l'île était chrétienne et son meurtrier lui-même, ayant demandé le baptême, désirait « mourir pour Dieu » sur le lieu même de son crime.*

## CHRONIQUES

D. A. EDITH STEIN ..... 538

## A TRAVERS LES REVUES

La Vie Intellectuelle. — Vida Religiosa, p. 541.

## LES LIVRES

Voir page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 546.

# DE LA VIERGE MÈRE A L'IMMACULÉE

C'est à la suite d'un développement continu que la doctrine de l'Immaculée Conception est devenue, il y a cent ans, un dogme de foi. Si l'on voulait, survolant les mille détours d'une histoire compliquée, retracer la ligne générale, la ligne profonde et intérieure de ce développement, on pourrait dire à peu près ceci : Marie a d'abord été vénérée comme Vierge Mère. Sa virginité, touchante et sensible manifestation de la venue du Verbe dans la chair, était le signe sous lequel déjà Isaïe l'annonçait. Mais la virginité de Marie ne fut pas vénérée seulement comme un fait matériel, comme la condition d'une Incarnation digne de Dieu. Il ne suffirait pas que la conception de Jésus fût virginale. Il fallait que Marie fût et restât *toujours* vierge. Vierge, mais *consacrée à Dieu*, lui appartenant comme une épouse à son seul époux. Parmi toutes les autres dont elle apparaissait comme l'initiatrice et le modèle, cette vierge apparaissait la première, et, d'une certaine manière, l'unique. Virginité consacrée à l'Incarnation du Verbe et faisant d'une créature le Temple corporel de Dieu. Virginité d'âme, de cœur, d'esprit. C'est ainsi que de l'idée très haute, très transcendante de la virginité, les Pères passaient à celle de *sainteté*. Car la sainteté de la créature, c'est sa consécration et son appartenance à Dieu. La déclaration et la propagation du titre sublime de *Théotokos*, en mettant

au premier plan le caractère divin du Fils de cette vierge, devaient exalter au plus haut point possible pour une pure créature, l'idée de sainteté.

La sainteté, cette absence de tout péché et même de toute profanation, cette incompatibilité avec ce qui est indigne de Dieu, entraînait-elle l'exemption du péché originel lui-même? Comme devait le dire Bossuet :

> Il y a certaines propositions étranges et difficiles qui, pour être persuadées, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique. Au contraire, il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes, qui fait que souvent on les aime avant même que de les connaître. De telles propositions n'ont presque pas besoin de preuves. Qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, l'esprit s'y portera de soi-même et d'un mouvement volontaire[1].

Mais les objections ne manquaient pas et l'élan spontané qui poussait à donner au mot « immaculée » son sens spirituel et total ne pouvait pas ne pas être arrêté par les exigences de la doctrine catholique générale sur le péché originel et sur la Rédemption. Arrêté, mais non brisé, nous le savons, et peu à peu triomphant, jusqu'à l'apothéose finale de la définition dogmatique du 8 décembre 1854 :

> La doctrine qui tient que la Bienheureuse Vierge Marie a été gardée indemne de toute souillure de la faute originelle dès le premier instant de sa conception, par une grâce particulière, un privilège singulier du Dieu Tout-Puissant, en considération des mérites de Jésus-Christ sauveur du genre humain, a été révélée par Dieu et elle doit, en conséquence, être crue avec fermeté et constance par tous les fidèles.

Approfondissement du mystère de la Virginité et de l'idée de pureté parfaite, telle fut la voie du développement du dogme.

1. Premier sermon sur l'Immaculée Conception.

Notre réflexion sur le mystère de l'Immaculée Conception peut gagner à emprunter la même voie, non pas d'une manière historique, mais par la logique intime des idées, en refaisant le chemin qui conduit de la Vierge Mère à l'Immaculée.

## Virginité et sainteté

Dieu aurait pu s'incarner sans prendre de mère, en faisant de rien ou d'un peu de terre le corps humain qu'il voulait assumer. Il aurait pu, aussi, avoir non seulement une mère, mais un père selon la chair. L'Incarnation n'est pas, en effet, de soi, incompatible avec une conception humaine ordinaire. Si Dieu est né d'une vierge, cela répond, non pas à une nécessité matérielle ni à une utilité, mais à une souveraine convenance, à *une intention*. Comprendre cette intention, c'est pénétrer le *sens* de la virginité de Marie. C'est comprendre aussi jusqu'où doit aller cette virginité pour que cette intention divine s'accomplisse.

Il ne suffit certainement pas de voir dans la conception virginale une manifestation plus claire de l'Incarnation. Rendue plus sensible par le miracle, la descente du Verbe dans la chair pourrait aussi en être obscurcie[2]. Il faut plutôt se demander en quoi la virginité répond aux convenances les plus profondes de l'Incarnation.

Le Verbe a tout assumé de l'homme, sauf le péché, sauf cela même qui, sans être péché, y conduit ou en provient. Jésus a les faiblesses de la nature humaine, sauf les faiblesses intellectuelles et surtout morales, sauf même les racines de ces faiblesses que sont les déficiences physiologiques et psychologiques dont nous devions être préservés

2. Certains hérétiques ont pensé que Dieu avait commencé à avoir un Fils au moment où Jésus avait été conçu et que Jésus, au fond, n'était Fils de Dieu que par l'action du Saint-Esprit fécondant sa mère et non par la génération éternelle.

dans l'état d'innocence originelle[3]. Lorsque le Verbe se fait homme, il faut donc que la manière dont est formé son corps humain soit éloignée de tout péché, et même de toute imperfection. C'est, pour le Fils de Dieu, un stupéfiant anéantissement que d'être conçu dans un sein de femme, de connaître les développements obscurs de l'être humain, et les petitesses, les impuissances de l'enfant. Là où s'arrête l'humilité, c'est là où commencerait non seulement le péché, mais cette sorte d'imperfection dont il est venu nous délivrer, qu'est justement le poids de la chair.

Je vous vois venir, me dira-t-on. Vous pensez que l'union sexuelle est basse, qu'elle est un moyen de venir au monde indigne de l'âme spirituelle. Or telle n'est pas la pensée de saint Thomas[4]. Il estime que la vie sexuelle a été profondément troublée et souillée par le péché originel, mais que dans l'état d'innocence elle a toute sa valeur et sa beauté. Contrairement à saint Grégoire de Nysse, il pense que dans cet état la vie se serait transmise par l'union de l'homme et de la femme, celle-ci étant non pas dénuée de toute volupté charnelle, mais entièrement dominée et inspirée par les sentiments spirituels, c'est-à-dire par l'amour au sens le plus noble et la claire conscience et volonté des buts poursuivis.

Saint Thomas répondrait sans doute que l'ordre de l'Incarnation est bien au-dessus de l'état d'innocence. Si parfaitement humain que fût le Verbe Incarné, on ne peut même pas concevoir qu'il ne fût pas absolument au-dessus de ce qu'on appelle la vie de la chair. Le premier Adam fut l'homme encore « animal ». Le second est l'homme déjà « spirituel ». Dans l'état de résurrection, nous en serons tous là. Il y a quelque chose d'inférieur, parce que trop essentiellement attaché à la chair en tant que mortelle et animale, dans l'union sexuelle, même innocente, même vraiment au service de l'âme et de ses buts. Il convenait

3. L'état d'innocence originelle est celui dans lequel l'homme a été créé et dont il a été déchu par le péché d'Adam.

4. Ia, q. 98, a. 2.

donc souverainement à la nature assumée par le Verbe d'être formée en dehors de toute union sexuelle. C'était beaucoup transfigurer la nature humaine. C'était, comme l'ont très bien vu les Pères, communiquer à la naissance humaine de Jésus les attributs d'une naissance spirituelle, et même de sa naissance éternelle. C'était donner comme modèle à la virginité corporelle cette fécondité spirituelle transcendante de la Divinité en laquelle le Verbe procède du Père[5]. La naissance temporelle du Verbe, image de sa naissance éternelle, comme sa nature humaine est l'image aussi ressemblante, aussi illuminée et sanctifiée que possible de sa nature divine! Cela va entraîner bien plus loin notre pensée.

Car si la naissance de Jésus sur la terre est à l'image de sa naissance éternelle au sein du Père, sa mère selon la chair participe à la propriété paternelle *d'où toute paternité, au ciel et sur la terre tire son nom*[6]. Dieu aime à se com-

5. Saint Thomas, III$^a$, q. 28, a. 1 et 2. Comment résister au plaisir de citer cette belle page de saint Grégoire de Nysse dont l'idée centrale est condensée par saint Thomas, mais dont on ne peut résumer les développements :

Saint Grégoire de Nysse, *Sainte Virginité*, c. 2; P. G., 46, 321 sq.

Bien que la *Virginité soit l'apanage principal de la nature incorruptible et divine*, Dieu, tant est grande sa bénignité pour les hommes formés de chair et de sang, a voulu que cette virginité leur tendît la main, c'est-à-dire les fît participer à sa pureté pour les relever de leur abjection et les conduire à la contemplation des choses célestes. Voilà pourquoi Jésus-Christ Notre-Seigneur de qui découle toute chasteté comme de sa source, est entré dans le monde, en dehors de la loi commune, afin que son mode d'origine fût la preuve sensible et vivante d'un si haut mystère : car la virginité seule était capable de démontrer l'avènement de Dieu parmi nous... Telle est donc la vertu de la virginité; elle demeure au ciel dans le Père des esprits; elle fait la joie des esprits célestes; elle apporte aux hommes le salut. C'est elle qui fait que Dieu entre en communion de vie avec les hommes et donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté des cieux; elle est le lieu sacré de la conversation familière de l'homme avec Dieu, et c'est grâce à son entremise que s'accordent des choses si éloignées par nature.

6. I$^a$, q. 28, a. 1. — Parmi les raisons pour lesquelles, selon saint Thomas, Jésus ne pouvait avoir de père selon la chair, il y a celle-ci : Jésus aurait eu un autre père que Dieu. Dieu ne pouvait transférer à un autre sa dignité. Cela prouve qu'être au principe de la conception virginale du Verbe Incarné, avoir le même Fils que Dieu, c'est participer à la propriété paternelle.

muniquer et c'est ce qui rend raison de l'Incarnation. S'il ne convenait sans doute pas qu'il communiquât ce qui lui est propre, son titre de Père, il était merveilleux qu'il y fît participer la créature en en faisant la mère de son propre Fils[7].

Il est trop clair, dès lors, que la virginité matérielle ne suffit pas pour que cette femme réponde à l'intention qu'a Dieu en en faisant sa mère. Faire de la naissance humaine du Fils de Dieu une image de sa naissance éternelle, c'est la *spiritualiser* autant que peut le comporter sa nature, et c'est la spiritualiser en celle qui en est le principe et le siège. Il est d'ailleurs déjà de la nature de la génération *humaine* comme telle de s'accompagner de lumière, de conscience, d'amour. Dans le plan de Dieu, l'âme joue son rôle et le cœur, dans tout ce qui concourt à l'apparition au monde d'un être humain. Ce rôle, si troublé par la concupiscence charnelle et les misères de notre état de déchéance, devait être le premier. Pour être la digne mère du Verbe Incarné, il faut l'être selon l'esprit et pas seulement selon la chair. *Prius concepit mente quam ventre.*

Et c'est là que s'ouvre à nos yeux une nouvelle perspective sur la virginité de Marie, un nouvel approfondissement de la raison, pour laquelle dans cette génération il ne fallait pas d'autre Père que Dieu. La puissance d'attachement et d'union, l'amour qui lie deux êtres dont doit naître l'enfant, a beau être noble et souverainement humain et vraiment à l'image de Dieu, c'est un sentiment en lui-même profane, dont Dieu n'est pas l'objet immédiat. Marie sera purement mère. Tout ce qu'il y a de conscience et d'amour dans le mystère de sa maternité se fixera sur son enfant. Parce que son enfant est Dieu, qu'il mérite la totalité du cœur et

7. Saint Anselme donne pour cause de la pureté sans limites de cette créature le fait qu'elle a le même fils que le Père : « Il convenait que cette Vierge brillât d'une pureté telle qu'on ne pût concevoir de plus grande au-dessous de celle de Dieu même; c'est à elle, en effet, que le Père devait donner son Fils Unique, ce Fils né de son cœur, égal à lui-même, en sorte que le Fils de Dieu le Père et le Fils de la Vierge soit un seul et même Fils » (*De Conceptu Virginali*, cap. XVIII).

qu'il se l'est réservée pour Lui seul. La virginité de Marie, ce n'est pas seulement la préservation des souillures charnelles. C'est l'attachement pur et total de son cœur à son enfant qui est son Dieu. Alors vraiment resplendit dans l'origine de la nature humaine qu'assume Jésus, la plus pure, la plus sublime spiritualité, et c'est dans l'âme, c'est dans l'être de Marie qu'elle réside. Alors s'accomplit vraiment la raison pour laquelle *une femme* a servi au mystère de l'Incarnation. Toutes les capacités inattendues d'union à Dieu qu'avait la nature féminine se trouvent accomplies par la création de la maternité divine. La femme n'était pas dans l'univers ce qu'il y avait de plus spirituel, de plus proche de Dieu. Mais elle le devient. Et cela parce qu'elle pouvait être mère, participer ainsi à ce qui est le plus intimement divin.

Inutile dès lors d'insister longuement sur l'évidente nécessité, si vivement sentie par l'Église, de garder *toujours et parfaitement* vierge cette femme. Il s'agit de toute sa personne et de toute sa vie et durant toute l'éternité. Inutile d'insister sur le caractère très intérieur de la pureté de Marie, sur l'impossibilité d'admettre la moindre compromission, même inconsciente, avec l'univers charnel, avec les sentiments qui y sont mêlés. Certes, une moindre perfection virginale n'empêcherait pas, matériellement parlant, l'Incarnation de se produire et Jésus d'être notre sauveur. Mais ce serait *abîmer, amoindrir* la beauté et le sens de l'Incarnation. Ce serait une œuvre d'art à moitié faite. Ce serait surtout une limite à ce don suprême d'amour qui en est l'origine et qui en explique tous les détails.

Quand donc les anciens louent avec tant d'hyperboles, la *sainte et immaculée* virginité de Marie, quand ils font de ce qui paraîtrait à première vue une simple négativité je ne sais quel reflet unique et vénérable d'un attribut divin; quand ils disent que par cette virginité, un « temple » a été préparé au Verbe de Dieu, quand ils la comparent à celle du Père, il y a bien plus que la virginité matérielle et négative derrière ce mot. Il ne suffit pas à exprimer tout ce qu'il contient en réalité. Sa puissance suggestive vaut pour

l'âme aussi bien que pour le corps. Quand on dit de Marie qu'elle est la « fontaine scellée », le « jardin fermé », la « porte orientale » par laquelle Dieu seul est entré, le « sanctuaire du Saint-Esprit », sa virginité est le symbole d'autre chose qui est plus que la virginité et qui lui donne tout son sens. Cette autre chose, c'est *la sainteté*, une sainteté toute ordonnée à la maternité divine, mais comportant une particulière profondeur de pureté, et de pureté spirituelle. Oui, de pureté, mais pour l'union la plus étroite possible avec le Créateur; d'exclusion de la chair, certes, mais aussi de tout le profane, de tout ce qui n'est pas Dieu lui-même ou purement *pour Dieu*.

## Sainteté et Immaculée Conception

Ce « joyau de la virginité[8] », cette virginité uniquement consacrée à Dieu et « devenant mère », « revêtant d'une substance corporelle la Lumière incréée[9] », ce n'est pas seulement la spiritualisation de la chair[10], c'est, au sens le plus fort, sa *sanctification*. La « sainteté » évoque, certes, la perfection morale, mais cette sorte de perfection morale que donne le contact, l'union avec Dieu. L'être saint est celui qui n'a de destination que divine. On le *profane* à le faire servir à quoi que ce soit de créé. Il se *profane* lui-même

8. Saint Jean Damascène, *Hom. in Nativ. B.M.V.*, n. 5.

9. *Ibid.*

10. Pour les anciens, la virginité volontaire, celle qui, loin d'éteindre les sentiments du cœur, les libère et les exalte dans la pure zone du spirituel et du divin, est une élévation de la chair à la condition de l'esprit. Tertullien parlait de la « caro angelificata » des vierges. Saint Pierre Chrysologue développe éloquemment ce thème : « La virginité a toujours eu avec les anges une affinité. Vivre dans la chair non charnellement, c'est une vie qui n'est pas terrestre, mais céleste. Et, si vous voulez le savoir, il est plus grand d'acquérir que de posséder par nature la gloire des anges. Être un ange, c'est la nature, être vierge, c'est la vertu. La virginité atteint par vertu à ce que l'ange a par nature. L'ange et la vierge ont donc un état divin et non humain » (*Sermon 173 sur l'Annonciation*, n. 2).

s'il s'attache et s'unit à quoi que ce soit de créé. Toute perfection morale découle de cette union première et fondamentale du cœur à Dieu. La « sainte Vierge », la « sainte Théotokos » nous apparaît comme physiquement sainte, jusque dans sa chair, et à cette racine d'elle-même où l'âme se joint au corps. N'est-ce pas là que le Saint-Esprit l'atteint, la fait sienne? N'est-ce pas au sentiment le plus humain et le plus naturel de cette femme qui devient mère, qu'il communique la Charité divine, la Charité du Père? Sainteté remplissant l'être, remplissant l'âme, épanouissement divin d'une virginité féconde, d'une maternité divine. Les louanges les plus hautes, les plus décisives de la sainteté de Marie, celles qui souffrent le moins les limitations, ont jailli de cette contemplation du mystère de l'Incarnation opéré en elle[11].

La plus impressionnante de toutes est celle de saint Anselme quand il parle, non pas en orateur, mais en théolo-

11. Nous pourrions multiplier les citations des Pères, vraies litanies qui exaltent sans mesure la sainteté de la Vierge. Pour que notre analyse plus dépouillée apparaisse pour ce qu'elle est, comme un effort d'interprétation théologique du sentiment et de la foi de l'Église, voici quelques exemples : Pleine de grâce, toute pure, toute immaculée, toute sans faute, toute sans souillure, toute sans reproche, toute digne de louange, toute intègre, toute bienheureuse... vierge d'âme et de corps et d'esprit... arche sainte qui nous a fait échapper au déluge du péché, belle par nature, tabernacle sacré que le Verbe, nouveau Beselcel, a travaillé de ses mains divines... complètement étrangère à toute souillure et à toute tache de péché » (Saint Ephrem, *Oratio ad Deiparam*. Opera graece et latina, t. III).

« O la très sainte, ô reine, ô Mère de Dieu, seule toute pure en ton corps et en ton âme, seule bien au-dessus de toute pureté, de toute intégrité, de toute virginité, seule devenue tout entière la demeure de toutes les grâces du Saint-Esprit » (*ibid.*).

« En vérité, vous et votre mère, vous êtes parfaitement beaux sous tous rapports; car en vous, Seigneur, il n'y a point de tache et en votre mère il n'y a point de souillure » (*Carmina Nisibina*, ed. Birkell, p. 122). Citons encore Théodote d'Ancyre (6e homélie) : « A la place de la Vierge Ève, médiatrice de mort, une Vierge a été remplie de grâce pour nous donner la vie, une Vierge a été façonnée, possédant la nature de la femme, mais sans la malice féminine, vierge innocente, sainte, sans tache, toute immaculée, intègre, sans souillure, sainte d'âme et de corps, ayant poussé comme un lys au milieu des épines. »

gien de la pureté de celle qui a le même Fils que le Père : *la plus grande pureté qu'on puisse concevoir au-dessous de celle de Dieu*[12]. La foi et la contemplation de l'Église vont donc tout de suite et spontanément à l'idée la plus haute possible de la sainteté. Essayons de comprendre jusqu'où exige d'aller la sainteté parfaite. Ce sera le progrès que permet l'analyse théologique.

Il y a deux éléments dans la sainteté : 1) *La pureté*, qui est l'exclusion à l'égard de la créature : 2) *L'union à Dieu* et la consécration à son service.

La pureté, loin d'être un vide antérieur à cette plénitude de l'union divine, est en réalité causée par elle, comme une transparence qui serait produite par la présence même et l'action d'une lumière transformante au cœur de l'être.

La sainteté de Marie, c'est avant tout la présence de Dieu en elle, *la plénitude de sa grâce*[13].

Plus que toutes les hyperboles prodiguées par les Pères, développement de l'image de « plénitude » de de « surabondance », la formule précise donnée par saint Thomas caractérise la nature profonde, le sens et le degré de la grâce, de la sainteté de Marie : « C'est ce qui approche le plus d'un principe, en quelque ordre que ce soit, qui en reçoit le plus les effets[14]. » Le principe de la grâce, de la sainteté, c'est la sainte humanité du Christ elle-même où réside substantiellement la plénitude de la divinité. Or c'est de Marie que le Verbe de Dieu a reçu cette humanité dont il fait, en la prenant, la source de la grâce. O admirable échange! C'est en elle, c'est par elle que la nature humaine

12. *De Conceptu virginali, loc. cit.*

13. Virginité consacrée à Dieu, plénitude de grâce, maternité divine nous sont révélées, non seulement en paroles, mais en action et concrètement, dans le même évangile de l'Annonciation. Il ne faut pas les prendre comme des vérités séparées qui s'additionnent, mais comme des vérités complémentaires qui se fécondent et s'illuminent mutuellement et qu'il faut réunir et synthétiser dans la simplicité de l'Idée divine originelle.

14. III, q. 27, a. 5. « Beata virgo propinquissima Christo fuit secundum humanitatem, quia ex ea accepit humanam naturam. Et ideo prae caeteris majorem debuit a Christo gratiae plenitudinem obtinere. »

se donne à Dieu; c'est en elle, c'est par elle que Dieu divinise la nature humaine. Elle est la première à recevoir de Jésus la Divinité en échange de l'humanité qu'elle lui donne. Elle est comme une sorte de premier principe dans l'ordre de ceux qui reçoivent de la plénitude du Christ.

Mais cette plénitude du moment de l'Incarnation, *toute son âme y est ordonnée depuis le début*. L'ange l'a déjà trouvée pleine de grâce et toute avec le Seigneur. Dès le premier instant où la grâce lui est donnée, précise saint Thomas, cette grâce a une plénitude, c'est-à-dire *une perfection*. Pourquoi appeler perfection et plénitude ce qui n'est encore qu'un commencement ? Parce que, déjà, et en germe, tout est donné. Parce qu'il y a dès le premier instant perfection de la disposition et de l'ordination de l'âme[15] à ce qui marque une sorte d'absolu dans l'ordre de la grâce : la rencontre la plus proche possible avec l'Homme-Dieu.

Il est donc évident que la grâce qui remplit l'âme de Marie et qui la rend aimable à Dieu est au-dessus de tout ce que les autres saints ont reçu, soit pour la richesse et la plénitude des dons qui en découlent, soit pour l'intensité et la puissance de progrès de la charité qui en est l'acte propre. On aimerait analyser ici la sainteté de Marie. Il ne suffirait pas de dire qu'elle a eu toutes les vertus et tous les dons. Car elle n'a exercé, dit saint Thomas, que ceux qui convenaient à sa condition de femme, et elle a exercé au plus haut degré ceux qui l'unissaient au Verbe Incarné dans l'état où il lui a plu de venir à nous, cet état si caché, si humilié, si obéissant, où triomphe avant tout la charité pure. C'est une grâce dont la loi est de progresser. C'est une grâce dont la lumière est la foi, une foi dont l'objet se révèle progressivement, plus *présent* tout d'abord que clairement et explicitement conçu. Mais surtout cette plénitude exclut déjà, et dès le principe, *toute impureté*[16].

15. « La perfection de la « disposition » se rencontre quand *une matière est parfaitement disposée* à la forme qu'elle doit recevoir » (III[a], q. 27, a. 5, ad 1). Quelle éloquence ont ces mots philosophiques quand on les applique à la Sainte Vierge !

16. Voici les trois plénitudes, les trois états de la grâce de Marie d'après

La pureté est avant tout dans la volonté, seule capable en nous de liberté, donc de bien et de mal. La pureté de la volonté, c'est son plein accord avec la Volonté connue de Dieu. Marie n'a pu commettre aucun péché actuel, même d'omission, même de tiédeur et de ralentissement dans l'avidité à connaître et à faire la volonté de Dieu. « Il est une créature, dit saint Thomas, à laquelle a été donnée une grâce assez forte pour repousser non seulement les péchés mortels mais les véniels. Cette sorte de plénitude est *une prérogative spéciale* de la bienheureuse Vierge : *elle fut si pleine de Dieu que rien n'était en elle qui ne fût ordonné à Dieu*[17]. »

Méditons un instant sur la raison que donne saint Thomas (III, 9, 27, *a* 4) : *Non fuisset idonea Mater Dei si peccasset aliquando.* Elle n'aurait pas été une digne Mère de Dieu si elle avait seulement péché une fois.

Et pourquoi ? Parce que l'honneur des parents rejaillit sur l'enfant. Et, à l'opposé, l'ignominie de la mère aurait rejailli sur son Fils[18].

saint Thomas, entre lesquels il nous faut concevoir une progression constante, mais dont chacune représente une sorte de métamorphose spirituelle ou du moins une invasion nouvelle du Saint-Esprit : « Il y a trois sortes de perfection dans la nature : la perfection de la disposition, qui est celle d'une matière parfaitement disposée à recevoir sa forme; la perfection de la forme elle-même, qui est évidemment supérieure; et la perfection de la fin à laquelle parvient la forme par son mouvement propre. Il en est de même pour la grâce dans la Sainte Vierge. Elle a d'abord la perfection de la disposition qui, comme telle, la rend digne d'être Mère de Dieu; c'est la perfection de sa première sanctification. La seconde perfection de la grâce de Marie lui vient de la présence dans son sein du Verbe Incarné auquel jusque-là sa grâce la disposait. La troisième perfection est celle de la fin, de la possession parfaite de son Fils dans la gloire » (III$^a$, q. 27, a. 5, ad 2).

17. III Sent., d. 13, q. 1, a. 2, sol. 1; cf. aussi I Sent., d. 44, q 1, a 3. Saint Thomas ajoute ceci : « On peut trouver une créature si pure que rien d'aussi pur ne soit possible parmi les choses créées, si cette créature n'est souillée d'*aucune* contagion de péché : telle fut la pureté de la Vierge bienheureuse qui fut indemne du péché originel (*sic*) et du péché actuel. Elle est au-dessous de Dieu, pourtant, car en elle demeurait le pouvoir radical de pécher. »

18. C'est la raison que donne aussi saint Augustin dans un texte célèbre : « Tout le monde est pécheur, exception faite pour la Sainte Vierge Marie,

Sommes-nous bien convaincus ? Est-il vrai que quelque chose du péché de la mère aurait éclaboussé celui dont rien qui touche au péché, même de loin, ne peut approcher ? Pour comprendre la force de cette assertion, il faut nous rappeler que la sainte humanité du Christ exclut le péché comme la lumière exclut les ténèbres et tout aussi essentiellement, et que si les enfants humains reçoivent des parents l'honneur ou l'ignominie (plus ou moins réels, mais toujours sentis) du sang et du nom, cet Enfant-Dieu ne connaît pas d'autre ignominie que celle du péché, pas d'autre noblesse que celle de la sainteté et de l'affinité avec Dieu. Plus que de naître d'un mariage charnel mais innocent, il eût été éclaboussé de naître d'une mère pécheresse.

Quoi donc ? Même une faute et bientôt pardonnée, et peut-être réparée par un plus fervent acte d'amour[19] ?

Il est bien vrai que les péchés de la femme choisie pour être mère de Dieu auraient pu être pardonnés et réparés. Mais au moment même où ils seraient commis, et c'est cela qui n'appartient qu'à la Mère de Dieu, ils font plus que d'*offenser* Dieu; ils lui sont d'une certaine manière personnels, ils rejaillissent sur Lui. Comme on le voit, la pureté de Marie apparaît comme faisant déjà partie de la pureté de Jésus.

Mais approfondissons encore la pureté de Marie. L'impu-

dont je ne veux pas qu'il soit aucunement question quand il s'agit de péchés, et cela *pour l'honneur du Seigneur* : qu'elle ait en effet reçu une grâce surabondante pour remporter une victoire absolue sur le péché, nous le savons de ce qu'elle a mérité (au sens de *idonea fuit*) de concevoir et d'enfanter celui qui fut incontestablement sans péchés » (*De natura et gratia*, c. 36).

19. On se souvient que sainte Thérèse de Lisieux n'admettait pas qu'une sainte *préservée* du péché par la grâce aimât Dieu avec moins d'ardeur qu'une sainte pardonnée et repentante. Entre les « deux Marie », celle qui a toujours été innocente et celle qui a été relevée, c'est tout de même la première qui aime le plus, non pas, à vrai dire, parce qu'elle n'a jamais péché, mais parce qu'elle est elle-même la plus aimée. Et s'il en est bien souvent autrement, c'est que l'innocence des hommes est souvent pharisienne, sans amour, sans grâce.

reté n'est pas seulement dans la volonté libre. Elle est aussi dans le cœur et jusque dans les sens. Cette impureté involontaire qui a sa source dans les profondeurs de l'âme, les modernes l'appellent parfois la « libido », bien qu'elle soit aussi volonté de puissance et, plus encore, anxieuse poursuite du bonheur égoïste. Les anciens l'appelaient la « concupiscence ». Attachée à notre nature, elle est, avant tout péché actuel, l'effet le plus intime et le plus nécessaire du péché originel. Elle est en nous comme une volonté étrangère à notre volonté libre, comme une « loi de nos membres » qui s'oppose à la loi de notre esprit, comme un autre homme en nous que nous acceptons trop souvent comme étant nous-même et qui le devient par notre consentement. Luther la confondait même avec le péché. Non, la concupiscence n'est pas le péché. Ce que Freud appelle la libido n'est pas le péché. Ce désir insidieux, antérieur à toute raison, à toute conscience qui pousse l'être à la satisfaction d'instincts inférieurs, qui oriente la sensibilité vers la réalisation des instincts et qui sait envoûter la raison elle-même, n'est pas le péché. Du moins elle ne l'est pas encore, elle tend sans cesse à le devenir. Elle en est la racine, la source constante. Mais c'est déjà l'impureté. Nous le savons bien : cette force mauvaise ne nous est imputable qu'au moment où nous devenons volontairement complices, mais elle contamine nos sentiments et leur enlève leur pureté. Par sa faute, la « créature », et surtout le « moi », se font sentir spontanément à nous avec une saveur de « fin » que nous mêlons jusque dans nos efforts vers Dieu. Aucune âme ne peut prétendre à la parfaite union à Dieu sans en être *purifiée*. Il y a, certes, des degrés dans cette purification. Saint Jean de la Croix parle de ces êtres en qui les premiers mouvements mêmes sont « divins ». Mais ces êtres, ils sont d'abord passés par les ténèbres des Nuits obscures et la brûlure de la vive et douloureuse flamme d'amour. Par contre, quand il s'agit de l'âme de la Sainte Vierge, il pense qu'elle a été dans l'état d'union transformante et de mariage spirituel dès le premier instant de sa grâce. On ne saurait, autrement, parler de pureté *parfaite*,

de sainteté *sans tache*, qui doivent être jusque dans la sensibilité et dans le rayonnement personnel de l'être.

Même les théologiens qui n'osaient exempter la Sainte Vierge, dès sa conception, de la faute originelle, la libéraient au moins du foyer de la concupiscence. Saint Thomas, il est vrai, retardait jusqu'au moment de l'Incarnation ce retour à l'état de justice originelle et d'innocence primitive. Il lui semblait que cette restauration de la nature humaine devait d'abord s'accomplir dans le Christ, de même qu'en lui d'abord devait être vaincue la mort. Mais, ajoutait-il aussitôt, ces forces du mal étaient liées en Marie, depuis le premier moment de sa sanctification, au moins par l'action de la Providence divine et de grâces prévenantes.

Mais que saint Thomas nous pardonne! Il faut ici le dépasser pour lui être fidèle. C'est lui qui nous enseigne que la pureté de Marie importe à Jésus depuis son premier instant. Et il hésite à convenir que la première grâce de la Sainte Vierge était déjà en elle-même triomphante en toute sa sensibilité, de sorte que, selon ses propres mots, « rien n'était en elle qui ne fût ordonné à Dieu »! Il est obligé, pour sauvegarder tout de même sa profonde pureté, d'imaginer un secours extrinsèque de la Providence divine, lui de qui nous avons tous appris le caractère précaire et imparfait de ce qui est ainsi donné du dehors! Et pourquoi cette hésitation? Parce qu'il fallait voir triompher d'abord dans la nature humaine du Christ l'état d'innocence originelle? Mais elle n'y triomphe dans la mère que pour le Fils! Il ne s'agit ici que des préparations de l'Incarnation, l'être humain dont sera fait l'être humain du Verbe Incarné.

Mais il faut aller au delà. Il faut rompre la dernière barrière qui s'opposerait à la sainteté parfaite, à la pureté absolue. La grâce qui est propre à Marie ne la préserve pas seulement de la concupiscence, mais de la cause de celle-ci, du péché originel lui-même. Si la conscience chrétienne se révolte à l'idée que l'âme de Marie a pu souffrir des troubles et des combats de la convoitise mauvaise sous tou-

tes ses formes, il est en réalité plus révoltant qu'elle ait pu participer à la faute qui en est la cause[20]. Rien n'a pu prévaloir contre ce sentiment puissant. Si le péché originel est vraiment une faute, on ne saurait imaginer que Marie la contracte sans remettre en question tout ce que nous avons dit sur sa pureté parfaite. Quand même on ne la supposerait atteinte qu'un instant, la grâce sanctificatrice venant *aussitôt* purifier dans le sein de sa mère cet être précieux, le mal serait fait. Un instant, ou une plus longue durée, quand il s'agit du péché originel, cela ne change pas profondément les choses. Car ce n'est pas d'une responsabilité personnelle, qui se mesure aux actes et à leur durée, dont on veut la dégager, c'est d'une solidarité avec la nature humaine tout entière péchant en Adam[21]. *C'est en ce seul instant, celui de notre conception, que nous-mêmes devenons pécheurs.* Le reste en procède, mais ne le prolonge pas. Cet instant, cet unique instant, c'est celui où l'âme de Marie est créée, et il répondrait de la part de Dieu à un moment de *refus*, oui, de refus de grâce et d'amour.

L'instant où l'âme de Marie est créée! D'aucun être la *création* même n'est une œuvre d'amour, et d'un amour surnaturel, comme de celui dont le corps lui-même est fait pour que Dieu s'y incarne. C'est en cet instant que doit apparaître l'effet de cet amour. S'il est vrai que Dieu serait comme éclaboussé personnellement par les péchés actuels qu'il laisserait commettre à sa mère, ce péché du genre humain éclabousserait Dieu à travers sa mère, si Dieu l'y laissait participer en la créant.

Faisons un effort de plus. L'absence de toute souillure, de toute tache, de tout péché, la parfaite pureté et transparence, le mot même d' « immaculée », nous donnent de la sainteté de Marie à son premier instant une idée trop né-

20. Il est en soi possible qu'une grâce non originelle, donnée après la conception, délivre non seulement du péché originel, mais même de la concupiscence.

21. Marie est solidaire d'Adam, en tant que participante à la nature humaine, mais en tant que personne distincte, elle en est expressément dégagée par le décret de l'Incarnation.

gative. Le péché, par lui-même, comporte déjà une négativité, une absence, une faille. Quand il s'agit du péché originel contracté par l'âme, il n'est que cela. Pure passivité dans son origine, il est négativité dans son essence. Il est, dans l'âme qu'il affecte, l'absence de la grâce, de cette grâce qui devait être originelle. « Originelle », c'est-à-dire donnée à l'âme dans son origine même; c'est-à-dire ainsi donnée en principe à chacun de nous dans l'*origine* même de notre nature, de notre race. Le privilège de Marie, c'est le retour à ce qui devait être pour tous, et dont nous sommes privés. La Conception immaculée, c'est la création dans l'état d'innocence et de grâce originelle : la grâce de la première création, la grâce de la première Ève. En elle, la Femme prend sa revanche sur le Serpent. Ève est tombée, déchue, honteuse. Mais elle devait réapparaître, cette création du cœur de Dieu, dans la même innocence, avec plus de splendeur, comme s'il n'y avait pas eu de chute et de châtiment. Elle devait réapparaître la première puisque Ève est tombée la première, et d'elle devait naître celui qui sera le nouvel Adam, l'Homme renouvelé, le Vainqueur du Mal. Marie est la femme dans sa splendeur première, car les dons de Dieu sont sans repentance.

Si la pureté complète règne au plus profond de sa sensibilité et de ses sens, c'est par structure intime. C'est parce que son âme est créée pour régner sur son corps. Si jamais le moindre péché ne l'effleure, ni la moindre infidélité à la grâce, c'est que rien en elle n'existe qu'ordonné à Dieu, c'est que tout, dans sa nature même, est au service de la grâce. Si elle est vierge et soustraite au moindre désir de la chair, c'est que la grâce la voue à Dieu et la purifie à la source même du désir. Dans cette nouvelle Ève, il y a bien plus que dans la première, cependant. Non seulement plus de grâce, mais, à cette grâce, un but qui est d'être la mère, non plus seulement des « vivants », ni même des « enfants de Dieu », mais du Fils de Dieu en personne et de tous les hommes en Lui. En elle, cette grande idée divine dont nous avons gardé la nostalgie, de l'harmonie entre la nature et la grâce, va être restaurée d'une manière

plus admirable : sa nature, sa chair même, mais plus encore son cœur de femme et son âme si *humaine*, seront au service de l'Incarnation, de la Rédemption, de la divinisation de tout ce qui est humain sur la terre.

Comment se fait-il que de grands docteurs aient hésité à aller jusque-là, et ceux-là mêmes dont la doctrine sur la virginité et la sainteté de Marie nous permet de comprendre l'Immaculée Conception ?

C'est qu'ils ont craint de retirer à cette sainteté immaculée la gloire d'être un effet de la grâce et du sang du Christ. Si Marie n'était pas comprise dans la chute du genre humain, si, en entrant dans notre espèce, elle n'a pas contracté sa faute, elle n'avait donc jamais eu besoin d'être rachetée par le Christ ?

Nous savons tous maintenant la réponse. Une âme n'est créée par Dieu que pour un corps déterminé, celui qui est conçu dans le sein d'une femme. C'est à l'appel procréateur que répond l'acte créateur. Telle âme pour tel corps... A l'appel de ce qui était charnellement conçu dans le sein d'Anne devrait répondre la création d'une âme sans grâce. Et pourtant Dieu crée une âme pleine de grâce. C'est en vertu des mérites de la Rédemption du Christ. (C'est être rachetée que de devoir au sang du Christ d'être préservée du péché. C'est même être rachetée d'une manière plus sublime[22].) Cela ne diminue pas sa sainteté mais en augmente le caractère gratuit. Cela en accroît même la dépendance à l'égard de celle du Christ. C'est par Lui, mais c'est surtout pour Lui qu'elle est sainte, d'une sainteté qui est une anticipation de la sienne avant d'en devenir le plus immédiat et le plus pur rayonnement.

fr. Marie-Joseph Nicolas. O.-P.

22. *Sublimiori modo redempta*, comme dit la Bulle *Ineffabilis*.

# LA VIERGE MARIE ET NOTRE PARTICIPATION A LA VIE TRINITAIRE

Le don de Dieu dans le Christ fait éclater les limites des désirs les plus élevés que notre nature, laissée à elle-même, soit capable de former dans ses rapports avec le Créateur. Hauteur irréductible du don du Très-Haut! Mais aussi profondeur de ce don : pour se communiquer, Dieu sait se rendre assimilable, il sait répondre aux besoins les plus profonds de la nature par une réponse qui dépasse, certes, la visée de ces besoins, mais qui, par là même, n'en est que plus comblante. Croyant que la hauteur du don de Dieu dans le Christ est essentiellement la hauteur et le mystère de notre association à la vie trinitaire, nous voudrions méditer très simplement sur l'un des aspects les plus révélateurs de la profondeur qui correspond à cette hauteur, l'aspect marial.

Exclue toute espèce de gnose mariologique, la foi même nous révèle la place centrale de Notre-Dame dans l'économie rédemptrice : source seconde, mais source authentique de la grâce du salut, Notre-Dame fait sourdre en nous le jaillissement éternel de la Lumière et de l'Amour. Cette influence mariale, gratuite et pourtant si nécessaire à notre cœur d'homme, ne nous révèle-t-elle pas à un titre tout spécial la profondeur humaine du don de Dieu?

*Notre-Dame et la fidélité à l'Esprit.*

Le dialogue que Dieu se propose d'engager avec l'homme dans la foi est moins un dialogue sur « des vérités » qu'un dialogue dans lequel la Vérité se communique au croyant par amour, et le croyant s'ouvre à cette communication également par amour. Et l'amour vient de l'Esprit car l'Esprit est l'Amour. Du point de vue de Dieu, le don de la vie trinitaire suit l'ordre même de la vie des Personnes divines : le Père nous donne sa Parole par Amour et, pour cela, il incarne cette Parole et fait reposer sur elle la plénitude de l'Esprit d'Amour. Comment l'homme accueille-t-il ce don? Répondre à cette question, c'est montrer comment le don de Dieu fait, en l'homme, retour à Dieu. Le retour n'est pas moins ordonné que le « geste » de communication : ordre inverse, par conséquent, de l'ordre selon lequel le don procède de Dieu. C'est portés par l'Esprit que nous accueillons la Parole pour nous conformer à elle et être par là agréables aux yeux du Père et avoir accès auprès de Lui.

Cette révélation du Père dans le Christ s'inscrit dans une Histoire du Salut à laquelle elle confère son sens proprement divin. Nous croyons que Dieu est intervenu dans le temps pour lui permettre de déboucher sur l'éternité. Or, au point central de cette intervention, se dresse la figure très douce de la Vierge Marie. La Lumière qui venait illuminer le monde par amour a voulu lier son resplendissement parmi nous à un consentement d'amour. Le *Fiat* de Notre-Dame est à la fois la réponse de l'humanité au don de Dieu et le premier don que la venue de Dieu ici-bas nous communique et qui germe, très pur, de notre terre même. Bien plus, ce *Fiat*, qui a germé au jour de l'Annonciation, a fleuri en fleur de sang au pied de la Croix, a porté son fruit de gloire au jour de l'Assomption, ce *Fiat* apparaît par grâce divine aux yeux de la foi comme un reflet de la Lumière du Salut. Le Christ n'a voulu planter sa tente en ce monde qu'en réponse au consentement de Marie, il ne vient en chaque homme qu'en demandant à sa Mère de perpétuer ce consentement, de faire intégralement sienne la réalisation du plan du Salut. Ce consentement continué de Notre-Dame au don

de Dieu dans le Christ est-il autre chose que le fond même de la médiation mariale ?

Ainsi, au moment même où il vient parmi nous, Dieu rend témoignage à son désir primordial de nouer avec l'homme des relations d'amitié : celle qui est pleine de grâce, celle avec qui est le Seigneur, malgré l'humble titre qu'elle se donne de servante, est l'amie de Dieu, est couverte par l'ombre de l'Esprit pour consentir au don du trop grand Amour. La Vierge a conçu de l'Esprit, disons-nous dans la récitation de l'Angélus en écho à toute la Tradition. Dans notre vie de grâce, notre « occupation » principale et, en dernière analyse, notre seule « occupation », c'est de consentir, de consentir avec tout notre être à la communication de l'Esprit dans le Christ. Si les perspectives mariales que nous venons d'ouvrir rapidement sont exactes, ce consentement, si personnel et immédiat soit-il, ne peut être que l'écho du consentement premier de Notre-Dame, écho que Dieu donne à celle-ci d'éveiller en nos cœurs. Tous les choix de Dieu qui tissent notre être de grâce de fils arrachés à notre moi égocentrique sont en nous, à des titres divers, l'œuvre de l'Esprit et l'œuvre de Notre-Dame. L'accueil que nous réservons à la Lumière se fonde, au sens le plus vrai du terme, dans l'accueil que l'Esprit a suscité au cœur de Notre-Dame, il s'intègre vitalement dans cet accueil qui fut l'aube du Salut. La Vierge fidèle est présente à chaque instant de notre vie pour incliner notre cœur dans les voies de Dieu. Et les voies de Dieu convergent toutes vers cette grande voie qui a fait descendre le Christ du ciel sur la terre et l'a ramené de la terre au ciel : elles mènent toutes vers la parfaite réintégration de toutes choses dans le Christ. Et c'est toujours l'Esprit qui préside à la marche dans les voies du Seigneur; c'est aussi toujours Notre-Dame qui reçoit d'abord l'Esprit pour nous apprendre à le recevoir à notre tour.

### *Notre-Dame et la conformité au Fils.*

L'Esprit nous a été donné pour tracer en nous l'image du Fils. Donné en plénitude à Notre-Dame, il a tracé en elle une image parfaite de Celui qui est l'Image du Dieu invisible. C'est

la foi de Marie qu'il faut ici évoquer. Notre-Dame a conçu de l'Esprit, disions-nous en soulignant d'un trait les attaches traditionnelles de cette expression. La tradition n'est pas moins forte qui affirme que Notre-Dame a conçu dans sa foi avant de concevoir dans sa chair. Pour Elisabeth, Marie est celle qui a cru, et toutes les générations perpétuent cette louange. Pourquoi prêter à Notre-Dame des dons sur lesquels la Révélation garde le plus profond silence ? Pourquoi lui prêter le don de la vision béatifique dès ici-bas, ne fût-ce qu'en des instants privilégiés ? Nous n'avons pas à « inventer » Notre-Dame : nous avons à croire en elle comme en un mystère de foi, en un mystère de vérité, de beauté, de vie divine. Et ce mystère nous révèle en Notre-Dame, considérée dans son « pèlerinage », une âme à la foi immensément profonde. La foi de Notre-Dame adhérait, bien plus étroitement que ne le fait la nôtre, au témoignage que Dieu se rend à lui-même dans le Christ. L'Évangile nous permet de repérer quelques jalons de cette vie de foi. Tout d'abord, l'acte de foi dont la profondeur est infinie, puisque, pour ainsi dire, l'Infini s'y engouffre pour s'y incarner : l'acte de foi du jour de l'Annonciation. Après avoir adhéré à cette substantielle intervention de Dieu dans l'histoire, Notre-Dame a continué d'adhérer toujours plus intimement au dessein de Dieu tel qu'il se révélait à travers les différentes étapes du temps; ce dessein, multiple et un, concernait, elle le savait bien, le Christ, le Fils de Dieu et son Fils. Le silence devant saint Joseph angoissé ne déconcerte que notre courte raison... L'enfantement dans la pauvreté et le mépris des hommes n'a pas été pour Notre-Dame une moindre occasion de foi. Humainement parlant, nous nous faisons mal à cette idée que la Vierge Marie ait dû mettre sa foi à la hauteur des circonstances, sans recevoir de Dieu des révélations spéciales. La Mère de Dieu n'avait-elle pas droit à entendre les paroles de Dieu sans l'intermédiaire de messagers ? Mais il était plus divinement sage que Dieu se révélât à sa Mère à travers les circonstances où il la mettait : c'était, de la part de Dieu, faire honneur à une foi plus vive, plus perspicace. C'est le heurt de conjonctures imprévisibles qui a déterminé l'élargissement de la foi de Notre-Dame. L'Évangile prend soin de noter que Marie et Joseph « étaient dans l'étonnement pour

les choses que l'on disait » du Christ. Siméon révèle à la Vierge le mystère de la Compassion. Douze ans plus tard, l'étonnement cède la place à la stupéfaction et à l'angoisse : « Pourquoi nous avez-vous fait cela? » Et la Vierge Marie, pas plus que saint Joseph, ne comprit tout le sens de la réponse du Christ.

Notre-Dame *conservait toutes ces choses en son cœur*. Elle a vraiment déchiffré à la lumière de la foi le grand livre que Dieu écrit dans le temps. Rien n'est plus conforme à la pensée hébraïque que ce sens de la valeur positive et constructive du temps. De ce point de vue, la Vierge apparaît comme l'Israélite parfaite, l'Israélite selon le cœur de Yahweh, animée de la foi la plus pénétrante en la toute-puissance et en la sagesse de Yahweh immanentes en toutes circonstances. L'intervention discrète et mystérieuse aux noces de Cana, la présence silencieuse au pied de la Croix, l'attente fervente de l'Esprit au Cénacle fourniraient matière à d'amples méditations sur la foi de Marie. Qu'il nous suffise ici de tout résumer en disant que, grâce à cette foi, le mystère du Christ s'est enraciné toujours plus profondément dans le cœur de Notre-Dame, jusqu'à faire d'elle la maîtresse de la foi chrétienne.

Nous avons, nous aussi, à déchiffrer le livre que Dieu écrit dans le temps : nous avons à croire que le Christ nous parle par l'Église, qu'il nous communique dans les sacrements sa grâce, fruit de la Croix et gage de la gloire future, qu'il vient à nous sous les traits de nos frères et de nos supérieurs, sous les apparences des circonstances de notre vie. Le mystère du Christ doit emplir tout notre être et toute notre existence. C'est dans la foi que nous communions à ce mystère. Notre-Dame, qui jouit maintenant du fruit de la foi et sait, par conséquent, de quel épanouissement la foi est le germe, nous apprend à marcher à la lumière de ce rayon de ténèbre. Mère du bon Conseil, Siège de la Sagesse, Marie met nos pas dans ceux de son Fils, infuse en nos cœurs la fidélité à l'Esprit qui dessine en notre être l'image du Christ. Celle qui a cru et qui doit à sa foi toute sa gloire, n'a que le désir d'aviver notre foi au point de nous faire deviner dès ici-bas un peu de l'éclat de la Lumière éternelle.

*Notre-Dame et la tendresse filiale pour le Père.*

L'Esprit œuvre en nous pour nous faire parvenir à l'âge de la plénitude du Christ. Quand le Christ sera tout en tous, il fera hommage de tout à son Père. C'est vers le Père que, dans le Christ et sous la motion de l'Esprit, nous faisons retour. En nous incluant en lui, c'est à sa filiation éternelle que le Christ nous fait participer. Or il est une loi qui, pour ainsi dire, règle la communication des grâces divines : Dieu donne à un être en plénitude et ne donne aux autres êtres que par la médiation de cet être privilégié. Le Christ ne nous donne la grâce de la filiation qu'après avoir fait de sa Mère la parfaite fille du Père, qu'après avoir fait d'elle une source de filiation divine. Il semble que deux épisodes évangéliques nous révèlent tout particulièrement à quel point Notre-Dame a été parfaite fille du Père et, puisque nous croyons que l'enfance spirituelle constitue l'aspect le plus profond de la filiation divine, à quel point elle a vécu l'enfance spirituelle : l'Annonciation, la Visitation.

Le récit de l'Annonciation nous apprend que la Vierge Marie s'est troublée à la salutation de l'Ange. Cette petite Israélite ignorait qu'elle fût toute belle aux yeux de Dieu : elle n'avait jamais eu pour Dieu qu'un regard d'enfant. Trouble d'une humilité, non pas d'une humilité qui chancelle, mais d'une humilité qui s'approfondit sous le coup de ce que l'on peut appeler une véritable épreuve de foi. Mais le trait le plus significatif de l'esprit d'enfance de Notre-Dame n'est pas là. Quand l'ange révèle à Notre-Dame le plan de Dieu, elle ne se trouble plus, elle demande simplement comment ce plan se réalisera; et, quand elle est fixée sur ce point, elle prononce sans hésitation son *Fiat*. Lecteurs superficiels de l'Évangile, nous ne percevons pas la profondeur inouïe que cache ce récit de l'Annonciation. Pensons à l'attitude des saints auxquels Dieu a confié une mission extraordinaire. La perspective d'être mis en vue, la pensée de leur indignité, sans leur suggérer de désobéir à la voix de Dieu, les empêchent de dire sans plus : *Fiat*. Il leur arrive de « faire des représentations » au Seigneur, de se plaindre, de demander que le poids de leur mission leur soit épargné. Notre-

Dame, elle, devant la dignité quasi infinie de Mère du Messie, ne se pose même pas la question de son indignité. Il s'agit de Dieu, du dessein de Dieu : le regard d'enfant de la Vierge ne voit plus que cela. Se prêter sans réserve à la volonté de Dieu manifestée par la parole de l'Ange, sans même jeter un regard sur soi, sauf pour s'appeler la servante du Seigneur, c'est l'indice d'une humilité consommée et qui, pour ainsi dire, s'est dépassée, d'une confiance sans bornes dans le Tout-Puissant, d'une foi et d'un abandon sans retour au Père miséricordieux. Ce sens du service de Dieu dans l'oubli total de soi et dans la foi et la confiance ne forme-t-il pas l'un des aspects les plus profonds de l'enfance spirituelle ? On sent affleurer sous le texte évangélique toute l'exquise fraîcheur d'une âme très pure, toute dépendante de la grâce, tout émerveillée devant le mystère insondable de Dieu.

Le *Magnificat* n'est pas moins révélateur, du point de vue où nous nous plaçons. La Vierge s'y reconnaît petite devant le Tout-Puissant qu'elle glorifie, elle se réjouit de l'avènement d'une ère où les pauvres sont comblés, les humbles, exaltés, où les promesses de miséricorde s'accomplissent. La joie de l'admiration devant les œuvres de Dieu n'avait jamais résonné en accents plus pleins de spontanéité et de simplicité. Il serait hors du cadre de cet article de développer ces simples suggestions.

Mère choisie par son Fils, qui est le Fils de Dieu, Mère que son Fils s'est rendue semblable à lui-même le plus parfaitement possible, Marie jouit plus qu'aucune autre créature du sens de la filiation divine. Et selon la loi qui, en quelque sorte, préside à la distribution des dons divins, c'est en Marie, grâce à son influence maternelle, que nous découvrons le sens profond de notre vie d'enfants de Dieu. La maternité de grâce de Notre-Dame est comme un reflet de la paternité de Dieu : la douceur, la délicatesse, la miséricorde de Marie ne compensent pas dans le plan divin je ne sais quelle déficience de la grâce du Christ, elles rendent témoignage à la plénitude de leur source. Dieu est notre Père : pour oser croire à cette Paternité d'une infinie profondeur, nous avions besoin que Dieu vînt à nous par une Mère, qui fût aussi notre Mère. La profondeur du don de Dieu se révèle dans le pouvoir qu'a ce don de s'insérer en nous « humai-

nement », de dépasser la nature en jaillissant en ses points les plus intimes.

La Vierge Marie couvre donc de son manteau maternel notre entrée dans la vie trinitaire. Une Mère très proche de nous, parfaitement compréhensive et bonne, nous enseigne les voies de l'Esprit, du Fils et du Père. Elle nous apprend à consentir au don de Dieu sous l'influence de l'Esprit pour nous faire entrer dans le mystère de son *Fiat*; elle nous apprend à nous conformer, à nous identifier à la Parole de Dieu dans la foi, en gravant en notre être la ressemblance du Christ; elle nous apprend à vivre dans l'oubli de nous-mêmes, dans un regard plein d'abandon et de confiance pour le Père. Quel témoignage à la fois plus divin et plus humain de la douceur des voies de Dieu que cette présence mariale jusque dans le sanctuaire le plus secret de la vie de la grâce? La belle prière du *Salve Regina* semble se complaire dans la pensée de cette douceur mariale : nous saluons Notre-Dame comme notre douceur, *salve... dulcedo*; nous la supplions de nous exaucer en lui redisant notre foi en sa douceur : *O dulcis Virgo Maria*. Vierge Marie, soyez en nous la douceur de l'Esprit, du Fils et du Père!

fr. Michel-Marie de la Croix, O.C.D.

# UN PORTRAIT DE LA SAINTE VIERGE PAR SAINT AMBROISE

Saint Ambroise a été un apôtre de la virginité. Aussitôt sacré[1], bien qu'ayant peu de théologie puisqu'il est passé de la vie laïque à l'épiscopat en quelques jours à peine, il a eu à cœur de prêcher sur ce thème. Il l'avait tellement fait au cours de ses premiers mois d'épiscopat que, moins de trois ans après le sacre, il était en mesure de rédiger à l'adresse de sa sœur Marcelline, un petit traité en trois livres qu'on appelle *Sur les vierges, à Marcelline*. Il y utilise largement ces discours, dont un que nous avons un particulier plaisir à mettre sous les yeux des lecteurs de *La Vie Spirituelle* en cette année mariale. Il y est tracé de Notre-Dame un portrait peu banal[2].

L'évêque débute en présentant la vie de Marie comme l'exemplaire par excellence sur lequel les vierges, pour qui il écrit, peuvent se pencher afin d'avoir un modèle à imiter :

Que la vie de Marie, cette vie en laquelle, ainsi qu'en un mi-

1. On hésite pour la date entre 373 et 374.

2. Le traité se lit dans Migne, P. L., 16, col. 187-232; le texte lui-même que nous traduisons, l. II, c. II, n. 6-c. III, n. 19, *ibid.*, col. 208 C-211 C. Le R. P. Faller a donné dans le *Florilegium patristicum* de Bonn, fasc. XXXI, Bonn, 1933, une édition qui est meilleure que celle de Migne; nous la suivrons de préférence dans notre traduction. Cette traduction ne saurait rendre la plénitude du latin; elle en restera fort éloignée malheureusement; elle devra même gloser par endroits pour que le français soit intelligible à un lecteur moderne.

roir, se reflètent avec éclat la chasteté et la vertu dans toute sa beauté, vous soit comme un tableau de la virginité. Vous y trouverez à loisir un modèle de vie, un enseignement exemplaire de la rectitude dont vous avez à faire preuve, et qui vous suggérera ce qui, en vous, doit être corrigé, réalisé ou fidèlement conservé (2, 6).

L'orateur ne craint pas de construire son discours en utilisant certains des procédés qui étaient en usage dans la rhétorique du temps. Ainsi, pour louer un personnage, était-il de bon ton de mettre en relief le caractère illustre de son origine. Nous allons trouver ici quelque chose de cette façon de faire, mais avec adaptation au mode chrétien :

Le premier stimulant qui nous entraîne à l'étude est le prestige de la noblesse de notre maître. Or, quoi de plus noble que la Mère de Dieu ? Quelles splendeurs dépasseraient celles dont la Splendeur a fait choix ? Quoi de plus chaste que celle qui, corporellement, a engendré sans dommage pour son corps ? Et que dire du reste de ses vertus ? Vierge, elle le fut non seulement de corps mais d'esprit, en telle sorte que nul artifice n'altérât ses dispositions. Humble de cœur, pondérée dans ses paroles, cette âme prudente fut aussi avare de discours qu'empressée à la lecture [3]. Ce n'est point dans des richesses incertaines, mais dans la prière du pauvre qu'elle mettait sa confiance [4]. Ce n'est pas l'homme mais Dieu qu'elle requérait comme arbitre de ses sentiments. Non seulement elle ne fut blessante pour personne, mais elle voulait du bien à tous, témoignait d'un grand respect pour ses aînés et d'égards pour les personnes de son âge. Fuyant la jactance, elle s'attachait à la sagesse et chérissait la vertu. Quand donc cette vierge a-t-elle, fût-ce d'un regard, froissé ses parents ? Quand a-t-elle eu des dissentiments avec ses proches ? Quand méprisé le petit ? Quand moqué le faible ? Quand évité l'indigent ? ... Rien d'arrogant dans ses regards, rien de provocant dans ses

3. Selon notre auteur, la Sainte Vierge était, comme les personnes auxquelles il s'adressait dans son traité, adonnée à la lecture, très spécialement à la lecture de la Bible. C'est là qu'elle s'était formée.

4. Les vierges chrétiennes visées par saint Ambroise étaient souvent de noble lignée, riches en tout cas; elles étaient particulièrement invitées à faire bon usage de leurs richesses. Ce trait va, lui aussi, rejaillir sur la physionomie de la Sainte Vierge telle que la saisit l'évêque de Milan.

discours, rien de déplacé dans sa conduite; pas d'attitude lascive, pas de démarche efféminée, pas d'éclat de voix. Aussi bien visait-elle à ce que son aspect extérieur lui-même fût l'image de son intérieur, le reflet de sa rectitude. C'est dès le seuil qu'on doit reconnaître une maison bien tenue : du premier coup elle manifeste qu'au dedans rien ne se dérobe de ténébreux. Il en va de même pour nos sentiments : aucun obstacle, du fait de notre corps, ne les arrêtera : ainsi qu'une lampe lumineuse placée à l'intérieur, les rayons en doivent briller au dehors (2, 7).

A lire ces lignes, il apparaît déjà assez clair que, pour traiter des vertus de Marie, saint Ambroise est parti de ce qu'il avait sous les yeux, soit la condition de ces chrétiennes, telles que sa propre sœur Marcelline, qui se consacraient au Seigneur et vivaient d'une vie ascétique dans quelque demeure familiale. Elles s'y tenaient certes à l'écart, mais n'en avaient pas moins possibilité de rencontres soit avec les parents et familiers, soit avec des visiteurs. C'est dans un milieu analogue que l'évêque imagine la Sainte Vierge, il l'y voit évoluer avec grande dignité au reste et beaucoup d'égards pour chacun. Il va poursuivre dans la même ligne, parlant de ses jeûnes et de ses veilles, comme de ses sorties à l'extérieur :

> Comment pourrai-je, quant à moi, décrire exactement la frugalité de sa nourriture et la multiplicité de ses occupations ? Celles-ci dépassant la normale, celle-là toujours en deçà jusqu'à faire défaut; ici, aucune solution de continuité, là, une suite de jeûnes. Si, néanmoins, Marie consentait à se restaurer, c'était d'ordinaire par des aliments quelconques afin de garder la vie, mais nullement pour se procurer une satisfaction. Même réserve à l'endroit du sommeil auquel elle ne s'abandonnait que par nécessité. Mais alors, tandis que son corps reposait, l'âme veillait, repassant en songe les pieuses lectures, poursuivant l'occupation interrompue par le sommeil, exécutant des projets ou prévoyant ce qui devait se faire[5]. Aucune sortie au dehors si

5. Marie veille ainsi tout en dormant, poursuivant en quelque sorte l'activité dont elle a fait preuve au cours de journées particulièrement bien remplies. Il y a là un thème que le platonicien et ascète Ambroise se devait d'aimer et qu'il aimait. D'où la tendance qu'il a eue à en faire l'application à Marie à son tour.

ce n'est à l'église pour se rendre à l'assemblée[6]; encore y allait-elle en compagnie de ses parents ou de ses proches. Mais tandis qu'elle ne paraissait jamais seule en public, à la maison elle travaillait retirée[7]. Elle n'avait d'ailleurs aucun meilleur gardien qu'elle-même, et c'est ainsi qu'en progressant par de si admirables dispositions, elle semblait rehausser le niveau de la vertu. Qu'une vierge, en effet, utilise les autres pour se garder extérieurement, d'accord; mais c'est elle-même qui doit se constituer gardienne de sa moralité intime. Nombreux seront ses maîtres, car c'est du cortège entier des vertus qu'elle doit s'instruire personnellement... Ainsi Marie prêtait-elle attention à tout son entourage comme pour recevoir monition du groupe; ainsi, par ailleurs, s'acquittait-elle intégralement des exigences de la vertu à ce point qu'elle faisait plutôt figure de maître que de disciple (2, 8-9).

Saint Ambroise ne se rendait évidemment pas compte de ce que l'esquisse qu'il dessinait de la sorte contenait d'anachronismes. Cette esquisse est fort intéressante en soi et très belle, mais comme image idéalisée des jeunes filles auxquelles elle était adressée; elle est loin d'être exacte comme représentation de l'existence réellement vécue par la Sainte Vierge dans sa bourgade de Nazareth. Marie a eu à grandir dans un cadre autrement humble et tout sémitique. Gardons-nous pour autant d'accuser l'évêque de travestir la réalité. D'abord cette réalité, il n'était guère capable de la saisir, les Anciens en général n'ayant pas plus le sens de l'anachronisme que les enfants de nos jours. Les uns et les autres se représentent naturellement le passé, et n'im-

6. Notre traduction manifeste lourdement l'anachronisme, étant donné qu'il n'existait pas d'églises alors, mais tout au plus des synagogues. L'anachronisme est moins sensible dans le latin, en ce sens que les mots employés par l'orateur seraient susceptibles d'une acception moins abrupte. Mais celui-ci l'a-t-il perçu ? A-t-il voulu vraiment parler, et seulement, d'assemblées juives à la synagogue ? Son propos reste douteux. Quant à l'interprétation à laquelle donne lieu notre français, elle risque fort d'avoir été celle des lecteurs non avertis du temps. C'est pourquoi nous nous la permettons.

7. La maison qu'habite Marie est comme celles des vierges milanaises; elle comportait plusieurs pièces. Ci-dessus (2, 7), on nous faisait envisager un vestibule : « C'est dès le seuil (littéralement : dans le vestibule même) qu'une maison bien tenue doit se reconnaître. »

porte quel passé, à l'image du présent, et par référence à cette image; d'où les anachronismes précisément. Le romain Ambroise n'a pas échappé au péril. Mais il a eu d'autre part le souci de justifier les lignes essentielles du portrait tracé par lui. Il va le faire précisément dans ce qui suit. Il le justifiera à l'aide de l'Évangile, non sans forcer quelque peu la note ici même, avec une réelle habileté au demeurant et un sens très exact des ressources qu'offre le récit évangélique pour comprendre la Vierge Marie, si on veut l'utiliser comme il a été écrit, en profondeur :

> Voilà précisément comment l'évangéliste l'a décrite, voilà comment l'ange l'a trouvée, voilà celle que l'Esprit-Saint a élue. Ai-je besoin de me perdre dans les détails et spécifier que ses parents l'ont aimée, que les étrangers l'ont louée, puisque telle est sa dignité que, d'elle, le Fils de Dieu est né.
>
> La voici, à l'heure même où l'ange entra, surprise dans ses appartements les plus reculés, sans personne autour d'elle [8]; elle craignait une présence qui détournerait son attention ou la troublerait. Elle ne désirait même pas celle des femmes, ses pensées lui tenant lieu de compagnes. C'est d'ailleurs à ces moments de solitude complète qu'elle était moins seule puisque environnée de tant de livres, d'archanges, de prophètes [9]. C'est ainsi que Gabriel en personne la trouva où il avait coutume de la rencontrer. Devant l'ange, Marie, toute émue, fut remplie de crainte parce qu'elle le voyait tel un homme; mais, à s'entendre appeler par son nom elle le reconnut. Ainsi celle qui était effrayée de la présence d'un homme, ne perdait point contenance devant un ange :

8. Nous avons constaté plus haut que les appartements étaient nombreux à Nazareth, au dire de notre évêque. Marie, comme ses sœurs du IVe siècle, se tenait dans l'endroit le plus retiré. Sans personne avec elle, va spécifier Ambroise, pas même des servantes, a-t-il l'air de dire.

9. Ceci et la suite prouvent que, d'après l'auteur, la Sainte Vierge est non seulement assidue à lire la Bible, dont les prophètes sans doute, parce que d'elle ils parlent; elle a souvent la visite des anges, de l'archange Gabriel notamment. Jamais cependant elle n'avait vu celui-ci comme il va se montrer cette fois, sous forme humaine. C'est de cette anomalie que naît son trouble, quand l'ange lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce* (Lc, 1, 28), pour ce motif précisément qu'il se présente comme un homme et qu'il lui parle comme un homme eût fait. Lorsqu'il répondra, au contraire, pour calmer son trouble, prononçant cette fois son nom : *Ne craignez point, Marie* (Lc, 1, 30), elle le reconnaîtra et retrouvera sa sérénité.

à quoi vous reconnaîtrez des oreilles sensibles aux choses de la religion et des yeux pleins de réserve. De fait, devant le salut qui lui était adressé elle se tut, tandis qu'une fois interpellée par son nom, elle répondit; elle qui, de prime abord, s'était troublée intérieurement, promit ensuite allégeance (2, 10-11).

Ainsi l'évêque de Milan a-t-il trouvé dans la scène de l'Annonciation comme il la comprend la preuve de ce qu'il avait avancé touchant la vie de la jeune Marie et son existence chez elle. Il va continuer en montrant à l'aide de saint Luc combien elle a été empressée à rendre service aux siens, notamment à sainte Élisabeth. Car la visite de Marie à cette dernière s'explique uniquement par ce motif, selon saint Ambroise, nullement par une curiosité indiscrète, encore bien moins par le besoin qu'elle aurait éprouvé de vérifier l'exactitude de ce que l'ange lui avait révélé :

Quelle fut, d'autre part, sa piété à l'égard de ses proches? L'Écriture le met en évidence. Plus humble encore quand elle se sut choisie par Dieu, elle s'en fut, par la montagne, chez sa parente. Non, certes, pour y chercher un motif de foi aux paroles de l'ange, puisque déjà elle avait cru à son message : *Bienheureuse*, en effet, est-il écrit à son sujet, *toi qui as cru* [10]. Au reste, elle demeure trois mois durant chez sa cousine Élisabeth. Un tel espace de temps n'a point pour objet d'acquérir la foi, mais de manifester la piété. De plus, le séjour se prolongea après que Jean-Baptiste, capable de dévotion avant même d'être pleinement lui-même, eut salué la Mère du Seigneur en tressaillant dans le sein maternel. Après tant de signes miraculeux : la stérile qui enfante, la vierge qui se voit féconde, le muet qui parle, les

10. Lc, 1, 45. C'est sainte Élisabeth qui a dit cela à la Vierge, lorsqu'elle l'a rencontrée. Notre exégète y voit non sans motif la preuve que cette dernière avait ajouté pleinement foi au message de l'ange, dès avant qu'elle eût constaté l'état de sa cousine. A cette première preuve, qui est d'ordre scripturaire, il adjoint cette autre que Marie n'aurait pas eu besoin de passer trois mois auprès de cette cousine, si c'était par curiosité qu'elle était venue et par nécessité de se convaincre *de visu* de la valeur du message; elle entendait tout au contraire entourer la future maman de ses bons offices; elle les a prolongés longtemps. Jean-Baptiste d'ailleurs — troisième preuve — avant que de naître, avait su reconnaître celle qui venait à sa mère et la saluer à sa façon.

Mages qui adorent, Siméon qui est dans l'attente, les astres qui se transforment en messagers, Marie, jadis déconcertée par la présence d'un homme [11], mais aucunement troublée par tous ces prodiges, *conservait toutes choses dans son cœur* [12]. Quoique Mère du Seigneur, elle n'en avait pas moins un désir ardent d'étudier les préceptes de ce Seigneur; elle avait engendré Dieu et n'en était pas moins avide de connaître ce Dieu.

Que dirons-nous, par ailleurs, devant ce fait que, tous les ans, elle allait au temple au jour solennel de la Pâque [13], et qu'elle y allait avec Joseph ? En tout lieu une vierge doit avoir la pudeur comme compagne de chacune de ses vertus. La pudeur est, de soi, inséparable de la virginité au point que sans elle il ne saurait y avoir de virginité. En conséquence, même au temple, Marie a évité de se rendre sans gardien de sa pudeur (2, 12-14).

L'orateur a conscience d'avoir rempli exactement sa tâche et justifié non moins exactement le tableau qu'il avait présenté. Il va conclure en exhortant ses lectrices à l'imitation. Ce qu'il avait directement en vue :

Voilà le modèle de la virginité. Telle a été Marie que sa vie est pour chacune un enseignement. Si donc le guide n'a rien pour déplaire, essayons-nous à l'œuvre. Que toutes celles qui aspirent à la récompense de Marie en imitent la vie exemplaire. Combien de vertus diverses ne brillent-elles pas en cette vierge : amour de la retraite, foi *d'une armée rangée en bataille*, piété secourable. Vierge solitaire, mais empressée à servir les autres, Mère lorsqu'elle était au temple (2, 15).

11. Il s'agit ici une fois de plus du trouble que nous avons vu, trouble que la Vierge a éprouvé lors de l'Annonciation du fait que d'abord elle avait cru avoir affaire à un homme.

12. Lc, 2, 19. Saint Ambroise semble voir dans ce texte la preuve que la Sainte Vierge gardait un calme souverain devant tout ce qui providentiellement lui arrivait ainsi. Il y voit plus encore la preuve que, loin de s'enorgueillir, elle était avide d'approfondir sa foi avec sa connaissance de la loi du Seigneur.

13. Il est fait ici allusion à ce que dit saint Luc (2, 41) à l'occasion de la montée de Jésus au Temple à l'âge de douze ans. L'exégète y voit confirmation de la singulière pudeur dont plus haut il a fait honneur à la jeune Vierge, dont il continue à faire honneur maintenant à celle qui est devenue Mère.

Lancé comme il est à magnifier cette femme, Ambroise ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Non content d'avoir proposé Marie comme un modèle en sa vie terrestre, il va la voir au ciel maintenant, accueillant les vierges chrétiennes, quand elles y arrivent, les présentant à son Fils, lequel les conduira au Père. Il entendra les chœurs menés par Marie, la sœur d'Aaron, qui chantent ce triomphe de la virginité et exaltent en celle-ci un sacrifice capable de rappeler le sacrifice eucharistique :

> Ah ! cette masse de vierges au-devant desquelles elle accourra, cette multitude qu'elle embrassera avant de les entraîner vers Notre-Seigneur ! « Celle-ci, dira-t-elle alors, a su entourer mon Fils d'une pudeur sans tache; celle-là conserver sa chasteté d'épouse [14]. » Comment Notre-Seigneur lui-même n'irait-il pas présenter ces vierges à son Père, en reprenant sans doute ce discours qui est le sien [15] : « Père saint, voilà celles que je t'ai gardées intactes, celles sur qui le Fils de l'Homme a incliné la tête pour se reposer. Je demande que là où je suis, elles soient aussi. Mais ce n'est pas à elles seules que doit se limiter cette faveur, puisqu'elles n'ont pas vécu pour elles seules : que celle-ci rachète ses père et mère, celle-là ses frères [16]. Père juste, le monde ne m'a point connu, mais elles, elles m'ont connu tandis qu'elles n'ont pas voulu connaître le monde. » Quelle procession triomphale alors ! Quelle allégresse dans les applaudissements des

14. Dans l'original latin sorte d'adaptation du *Cantique des cantiques*. Le français s'accommoderait mal d'une traduction trop littérale.

15. On aura ici une transposition de la prière sacerdotale de Notre-Seigneur après la Cène (Jn, 17, 11 et sq.). On remarquera l'allusion à l'apôtre bien-aimé sur la poitrine duquel, durant la Cène précisément, Jésus a reposé sa tête, cela parce que cet apôtre était lui-même vierge, avaient expliqué plus d'un Père.

16. Cette idée de saint Ambroise est fort intéressante que la vierge chrétienne bénéficie en raison de sa vie vertueuse d'une sorte d'intercession spéciale auprès de Dieu en faveur de telle ou telle personne, principalement dans sa famille, pour en obtenir le salut. L'idée n'est pas appliquée *hic et nunc* par l'évêque à la Sainte Vierge en personne. Telles étant ses conceptions, celui-ci n'aurait pas eu en principe le droit de dénier qu'elles avaient capacité de s'appliquer à Marie plus encore qu'à n'importe quelle vierge. Point d'insertion par conséquent dans la théologie ambrosienne pour une certaine notion de médiation mariale, quand même la notion ne serait point parvenue à éclore telle quelle chez lui.

anges ! N'a-t-elle pas mérité de vivre dans le ciel, celle qui a vécu la vie céleste dans le siècle [17] ?

Alors, Marie l'ancienne [18], de son côté, tambourin en main, se fera l'animatrice des chœurs des vierges. Elles chanteront à l'adresse du Seigneur parce qu'elles ont traversé la mer du siècle en évitant les remous de ses flots. Alors, chacune, dans l'exultation s'écriera : *Je m'approcherai jusqu'à l'autel de mon Dieu, jusqu'au Dieu qui réjouit ma jeunesse. Je consacre à Dieu un sacrifice de louange et je rends mes hommages au Tout-Puissant* [19]. Quant à moi, je ne saurais douter que l'accès de l'autel ne vous soit ouvert, puisque vos esprits, — je puis vous le dire avec assurance, — sont pour Dieu un autel où, chaque jour, le Christ est immolé pour la rédemption de son Corps [20]. Car si le corps de la vierge constitue un temple pour Dieu, qu'en sera-t-il de son esprit qui, débarrassé en quelque sorte des cendres que sont nos membres corporels et purifié par la main du Prêtre éternel, fait monter la flamme du feu divin [21] ?

17. Pour saint Ambroise la virginité est une vie céleste, parce qu'en opposition à une tendance fonc ière qu'on trouve aujourd'hui chez les humains. Aussi cette vertu vient-elle selon lui d'En-Haut. Elle a été apportée par Jésus, pratiquée par Marie; elle nous fait ressembler aux anges. Cf. R. d'Izarny, *La Virginité selon saint Ambroise*, thèse de doctorat (polycopiée), Lyon, 1952, pp. 38 sq.

18. Ambroise écrit Marie tout court. Comme il ne s'agit pas de la Sainte Vierge, mais de la sœur d'Aaron, ainsi que nous avons dit, nous avons employé une notation spéciale pour éviter l'équivoque en français. Cette Marie, que nous appelons l'ancienne à cause de cela, est censée mener au ciel le chœur des vierges comme elle a fait sur terre avec les filles d'Israël à la suite du passage de la mer Rouge (Ex., 15, 20-21). Saint Ambroise compare justement à ce passage l'existence des vierges chrétiennes ici-bas.

19. Saint Ambroise utilise ici des versets de psaumes (42, 4 et 49, 14). Le premier est de ceux que nous utilisons nous-mêmes à la messe aujourd'hui pour nous y préparer au bas de l'autel. Il est manifeste que l'évêque de Milan s'en sert lui aussi dans des perspectives eucharistiques, soit ici, soit ailleurs dans son œuvre.

20. Nouvelle attache avec l'idée rencontrée ci-dessus de la médiation particulière dont bénéficieraient les vierges selon Ambroise. Leur vie est une sorte de sacrifice eucharistique, sacrifice du corps, mais plus encore de l'esprit, le Christ s'immolant de quelque manière en elles comme sur un autel.

21. L'allusion est difficilement intelligible pour nous; elle était au contraire saisie tout de suite au IV^e^ siècle par des chrétiens plus ou moins habitués encore aux rites du paganisme. Sur l'autel des idoles on avait accoutumé de laisser des cendres du dernier sacrifice accompli, jusqu'à ce qu'un nouveau

L'évêque en a fini cette fois. Il peut passer au second exemple qu'il veut proposer aux vierges, sainte Thècle[22]. Il le fait, non sans résumer d'un mot son dessein en ce qui concerne la Mère du Sauveur :

> Donc que sainte Marie soit, quant à la façon d'organiser votre existence, un modèle pour vous (3, 19).

Tel est le discours dont il convenait de donner une adaptation, en en manifestant les articulations principales ainsi que les caractéristiques les plus frappantes à première vue. Pour apprécier pleinement l'importance de cette pièce et sa valeur, il ne suffirait point d'en faire l'exégèse d'un bout à l'autre, ce qui serait hors de propos ici du reste. Il importe beaucoup plus de la comparer à ce qu'on trouve pour le temps chez les auteurs qu'a pu connaître l'évêque de Milan. Que résulte-t-il de cette comparaison ?

Jusqu'en 1929, on n'avait aucun développement qu'on pût mettre en regard de ce que nous venons de lire, sinon chez des personnages comme saint Jérôme, qui sont postérieurs et ont dû s'inspirer de notre évêque. Aussi le morceau paraissait-il comme tombé du ciel. Phénomène d'autant plus extraordinaire que saint Ambroise n'est point précisément coutumier de ce genre d'opération. Le fait est bien connu au contraire, cet homme était tellement occupé et absorbé par mille besognes au cours de ses journées qu'il n'a guère écrit, qu'on sache, ni même fait de discours, sans emprunter à tel ou tel de ses pré-

sacrifice soit préparé et allumé à son tour. Ainsi en va-t-il pour les vierges selon Ambroise, puisque leur esprit est un autel sur lequel sacrifie journellement le Souverain Prêtre.

22. Sainte Thècle va être proposée comme modèle spécial d'immolation à raison des supplices auxquels elle a été soumise; Marie le serait plutôt à raison de sa vie, de sa façon de vivre. Il ne semble donc pas que dès cette date l'évêque de Milan ait envisagé que la Vierge au pied de la croix ait été elle-même un bel exemplaire de la souffrance chrétienne. Il s'y portera plus tard; cf. par exemple *De institutione virginis*, VII, 46-50; P. L., 16, col. 317 C-319 B. Il n'en parle pas encore dans ce traité.

décesseurs. Pour cet éloge de Marie, on ne savait que dire toutefois, puisqu'on n'atteignait aucun devancier.

La situation a changé depuis que Mgr Lefort a publié un texte copte, en assez mauvais état hélas, qui procède sans doute de saint Athanase et qui offre par endroits une parenté indéniable avec ce que nous avons lu ci-dessus[23]. L'évêque de Milan n'a donc point inventé de toutes pièces le portrait qu'il a tracé. Selon toute apparence, il a eu sous les yeux, et en grec, c'est à croire, le texte qui nous revient en copte aujourd'hui. Malgré quoi il a eu son mérite : cette part d'adaptation qui est sienne et qui rend très supérieur le texte latin qui nous arrive de lui par rapport au copte[24]. Il serait fastidieux d'établir à cet égard un inventaire avec tous les détails qu'il devrait comporter. Un point cependant mérite d'être spécialement noté parce que capital : c'est celui-ci, qu'aucune faute, aucune imperfection n'est signalée au compte de Marie dans la description qui nous a été offerte par le latin Ambroise[25]. On n'en saurait dire autant du copte; il n'y apparaît rien qui soit vraiment grave, des déficits cependant, et ces déficits sont consignés comme s'ils allaient de soi. N'en soyons aucunement surpris. Le nombre est considérable d'écrivains ecclésiastiques de l'époque qui en

23. L.-Th. Lefort, *Saint Athanase : Sur la Virginité*, dans *Le Muséon*, t. XLII, 1929, pp. 197-275. Mgr Lefort a pensé que le copte pourrait être la langue dans laquelle aurait été rédigé l'original, saint Athanase selon lui ayant connu le copte et l'ayant pratiqué jusque dans ses compositions littéraires. Si l'évêque d'Alexandrie l'a fait dans le cas, il y a certainement eu édition en grec d'autre part ou traduction, car saint Ambroise ne lisait pas le copte. Il était, par contre, friand de tout ce qui paraissait en grec, et c'est cela surtout qu'il utilisait pour ses discours et ouvrages.

24. A moins que le copte ne nous fournisse qu'un texte dégénéré et nullement la transcription de ce que saint Ambroise aurait eu directement sous les regards en grec.

25. Et pas davantage chez l'évêque de Milan dans le reste de son œuvre, un cas mis à part, qui est litigieux, le seul que nous ayons repéré (*De mysteriis*, 13; P. L., 16, col. 393 A). Même là, le soupçon qui laisse le texte ne va pas très loin, si ce texte doit être interprété comme on peut envisager. Dans notre portrait, au contraire, le modèle présenté est absolument net. Ce fait est remarquable, si l'on tient compte de l'époque où le traité a été rédigé d'une part, et, d'autre part, de la différence que le latin offre ici avec sa source, comme nous allons constater.

usaient de la sorte et avec une plus grande liberté encore. Le cas de saint Ambroise est justement exceptionnel; la comparaison avec le modèle copte le met elle-même en évidence. Le portrait proposé à Milan de la Sainte Vierge n'en est que plus remarquable pour nous, lui-même tout à fait exceptionnel.

Pour apprécier quelles conséquences en ont pu découler, il n'est que de se rappeler l'orientation que va prendre, sous cette influence en particulier, la théologie mariale de ce disciple d'Ambroise qu'est saint Augustin. Celui-ci, au cours de sa controverse avec l'hérétique Pélage, finira par déclarer qu'à son sens il ne saurait être question de fautes personnelles à imputer à la Mère de Dieu[26]. L'évêque d'Hippone avait parfaitement senti dans quelle ligne s'était situé sous ce rapport celui qui avait eu l'avantage de le baptiser. Il poussait seulement plus avant que lui et comprimait en une sorte d'axiome théologique ce que son prédécesseur s'était contenté de présenter pratiquement dans une description. Augustin parvenait ainsi à une formule singulièrement parlante, que la tradition latine n'allait pas tarder à agréer et sanctionner. Mais cela, il le devait pour une large part à celui qui avait présidé à sa formation de catéchumène et près de qui il avait continué à s'instruire en lisant attentivement ses diverses productions.

Saint Augustin doit donc beaucoup à saint Ambroise sur ce point. Il lui doit, qui mieux est, jusqu'au principe qui a fondé son opinion. Pourquoi de fait Augustin refuse-t-il à Marie toute faute personnelle, quelle qu'elle soit? Par égard pour Notre-Seigneur, déclare-t-il en propres termes, Marie en ayant été la Mère. Or ce même principe inspire tout l'exposé que nous venons de lire chez saint Ambroise. Certes, l'Évangile y joue son rôle également, nous l'avons vu, et comment l'évêque de Milan tire de cette source, de façon fort habile, des indications très précieuses pour confirmer la description qu'il a entreprise de l'existence de la Sainte Vierge. Il faut même dire qu'il a eu le dessein exprès d'utiliser à cette fin le récit évangélique. Il n'en

26. *De natura et gratia*, XXXVI, 42; P. L., 44, col. 267. On peut voir ce que nous avons écrit à ce sujet dans *Maria*, Études sur la Sainte Vierge, sous la direction d'Hubert du Manoir, t. I, Paris, 1949, pp. 114-116.

est pas moins vrai qu'au moment même où il commence cette justification, il écrit cette phrase qui en dit long sur ses sentiments intimes (2, 10) : « Ai-je besoin de me perdre dans les détails..., puisque telle est la dignité de Marie que d'elle le Fils de Dieu est né? » Aux yeux de l'évêque de Milan, l'élection divine justifie aussi bien que l'Évangile, et d'une façon plus générale, ce que cet évêque reconnaît comme privilège à la Mère du Sauveur. C'est bien pourquoi il avait débuté dans son portrait par ces mots qui révèlent les mêmes sentiments et en manifestent l'action tout au cours de ce portrait (2, 7) : « Quoi de plus noble que la Mère de Dieu? Quelles splendeurs dépasseraient celles dont la Splendeur a fait choix? » La Splendeur a choisi Marie comme Mère pour son Fils et elle en a fait un être privilégié. Voilà ce qui est à la base de toute la théologie mariale de saint Ambroise comme de celle de son successeur, saint Augustin. C'est ce principe que nous avons vu en action tout au long du portrait que vient de tracer devant nous le premier.

Il nous est bon en cette année du centenaire de la définition de l'Immaculée Conception, de voir ce principe en exercice chez ces Pères, car c'est sur ce principe qu'on s'est appuyé avant tout pour justifier cette définition, quand même ni Ambroise ni Augustin n'en ont tiré quant à eux toutes les conséquences que l'Église a vues et admises depuis et qu'elle a imposées voici cent ans à la foi de ses fidèles[27].

G. Jouassard.

27. Il ne faudrait point, en effet, imaginer à cause de ce que nous venons de dire, que saint Ambroise envisageait pour la Sainte Vierge une sainteté qui exclût le péché originel. On ne voit pas que sa pensée se soit jamais portée de ce côté. Cf. *Maria, ibid.*, p. 113, note 51.

# *LITANIES*
# *DE LA TRÈS SAINTE VIERGE*

Voici une traduction des litanies de Lorette. Elle n'a d'autre prétention que d'exploiter certaines richesses des titres donnés à Marie. On ne saurait lui donner un caractère officiel ou définitif. Le sens des mots d'une langue vivante change. Plus encore leur puissance évocatrice et leur charge affective. La vie suit son cours, les traductions naissent, vivent et meurent. Cet essai aura atteint son but s'il suscite un intérêt nouveau pour ces invocations pleines d'une mystérieuse lumière.

Seigneur, ayez pitié de nous
Christ, ayez pitié de nous
Seigneur, ayez pitié de nous
Christ, écoutez-nous
Christ, exaucez-nous
Notre Père qui êtes Dieu
Fils rédempteur du monde qui êtes Dieu

Esprit-Saint qui êtes Dieu
Trinité Sainte qui êtes un seul Dieu

Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu
Vierge parmi les vierges
Mère du Christ

Mère de toute grâce
Mère très pure
Mère très chaste
Mère toujours vierge
Mère intacte
Mère digne d'amour
Mère admirable
Mère du bon conseil
Mère du Créateur
Mère du Sauveur

Vierge clairvoyante
Vierge vénérable
Vierge digne de louange
Vierge puissante
Vierge clémente
Vierge fidèle

Miroir de la sainteté
Trône de la sagesse
Source de notre joie
Demeure de l'Esprit-Saint
Tabernacle de gloire
Sanctuaire incomparable
Rose mystique
Citadelle de David
Citadelle de pureté
Maison d'or
Arche de la nouvelle Alliance
Porte du Ciel
Étoile du matin
Délivrance de ceux qui souffrent
Refuge des pécheurs
Consolatrice de ceux qui pleurent
Force du chrétien

Reine des anges
Reine des patriarches

Reine des prophètes
Reine des apôtres
Reine des martyrs
Reine des confesseurs de la foi
Reine des vierges
Reine de tous les saints
Reine conçue sans la tache originelle
Reine dans la gloire de l'Assomption
Reine du très saint Rosaire
Reine de la paix

Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde,
pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde,
exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde,
ayez pitié de nous, Seigneur.

Priez pour nous, Sainte Mère de Dieu
Rendez-nous dignes des promesses de Jésus-Christ.

Prions. — Seigneur dont le Fils unique par sa vie, sa mort et sa résurrection nous a mérité le salut éternel, faites que, par la contemplation des mystères du Rosaire, nous vivions ce qu'ils signifient et recevions ce qu'ils annoncent. Par le même Christ Notre-Seigneur. Amen.

*Vierge parmi les vierges.*

Traduit dans une langue moderne, le superlatif hébraïque perd de son intensité poétique. « Vierge des vierges » n'évoque plus grand chose pour les oreilles étrangères à la langue de David.

« Vierge parmi les vierges » a le mérite de mettre en relief le caractère incomparable de la virginité de Marie. Dieu a réservé l'intégrité de la Vierge d'une façon si mystérieuse que cette virginité n'a pas de commune mesure avec celle des autres

femmes. Elle l'emporte sur elle selon la précellence d'un mystère de grâce.

*Mère de toute grâce.*

La grâce des grâces, c'est d'abord que Dieu nous ait donné son Fils. En dispensant au monde l'Auteur de toute grâce, Marie est pour nous mère de la grâce, et de toute grâce.

Marie est aussi mère de tous les dons qu'elle recueille à la source même de toute bonté. Elle ne fait pas que donner son Fils, elle collabore avec lui. Elle est elle-même la première réussite de la grâce; elle en est aussi l'humble ministre, la suppliante, mère écoutée dont tout l'office est d'intercéder; elle est l'économe de la grâce, l'habile dispensatrice des faveurs divines.

La grâce enfin est la beauté. Dieu, auteur de toute grâce, répand la beauté dans les cœurs. Marie, mère de grâce, est mère de toute beauté, mère en laquelle repose la plénitude de cette splendeur spirituelle, mère qui rayonne dans les âmes de ses fils l'éclat de la sainteté.

*Vierge digne de louange, Mère digne d'amour.*

La virginité de Marie est divine de toutes sortes. Elle n'a pour raison que la prédilection de Dieu et le mode miraculeux de son enfantement a pour auteur le Saint-Esprit. Dieu s'est réservé l'intégrité de Marie pour garder à son Fils une Mère qui fût en même temps son épouse. La Virginité de Marie est digne de louange. Elle est un tour de force de Dieu et tout ensemble sa plus grande délicatesse. Notre louange de la Vierge prend sa source dans une admiration qui nous dépasse. C'est un étonnement, le cri joyeux de la découverte d'une merveille entre les autres *mirabilia Dei*.

Mais Marie est aussi la Mère. Ce mystère nous atteint, nous concerne et nous engage. Si la vierge parmi les vierges est digne d'une admiration un peu distante, la Mère est digne d'amour. Il n'est pas dans les mœurs de l'enfant de garder cette

distance respectueuse. Marie est Mère de tous les hommes et cette dignité met la Vierge à notre portée. Elle est même une miséricorde, elle nous permet de rendre à Marie un amour d'enfant qui nous ouvre le cœur de son intimité.

### *Vierge clairvoyante.*

*Virgo prudentissima*, dit le latin. La Vierge possède à la perfection cette prudence dont tous les poètes, les sages et les prophètes d'Israël ont chanté l'éloge. *Prudence est source de vie pour qui la possède; la folie des sots est leur châtiment* (Prov., 16, 22). Heureux l'homme prudent, celui qui connaît *la route à suivre* (Ps., 31, 8), celui qui voit clair dans le jeu de Dieu, parce que d'abord il s'est soumis à lui et a embrassé son dessein. Marie est la digne héritière de l'Israélite parfait dont les Sages ont fait le portrait. Elle voit clair, et elle conduit ses pas vers ce qu'elle voit.

Fille de la promesse, elle reconnaît ce qu'Abraham croyait, ce que les prophètes entrevoyaient, ce que les fils d'Israël espéraient dans la nuit d'une attente séculaire. Et, ayant reconnu, elle agit selon toute la fermeté de sa foi. Sans faiblesse et sans lenteur. Elle est la Vierge à l'action généreuse.

Marie voit clair dans notre jeu. Il lui suffit d'affronter sa clarté à notre ombre pour peser nos désirs, tirer au clair nos intentions. Pour devenir la Mère selon l'esprit, elle a connu les purifications de la conduite de Jésus envers elle : *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?* Elle connaît les détours de notre volonté, l'ambiguïté de notre amour et les secrètes attaches de notre cœur. Elle nous contraint à méditer sans cesse cette parole du Christ : *Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon père et ma sœur et ma mère.*

### *Miroir de la sainteté.*

L'hébreu nomme « justice » ce que nous appelons sainteté. C'est la vie selon Dieu. Ici, encore une ambiguïté de sens per-

met de déceler de nouvelles richesses. Marie est sainte, elle possède au plus haut point cette transparence à la grâce qui fait les amis de Dieu. Il en est d'elle comme d'un miroir parfait, fidèle reflet des choses. Un miroir terni est inutile. L'intégrité de la Vierge, la parfaite conformité de sa volonté à celle de Dieu font d'elle un pur éclat de la sainteté divine. Elle est la candeur de la lumière éternelle si on veut lui appliquer ces termes du livre de la Sagesse.

Mais le Christ est le saint de Dieu, il est de toute éternité comme en sa chair humaine le rayonnement substantiel de la gloire du Père. Il mérite au premier chef d'être nommé splendeur de la sainteté divine, possédant par nature cette lumière innée et par filiation il est constitué l'éclat de cette même clarté. Mais Marie est sur la terre le miroir de cette sainteté substantielle. Elle est le point de réflexion de cette lumière divine : Par Marie est entrée la lumière venant en ce monde.

Marie est donc doublement le miroir de sainteté, dans son être gracié comme dans sa fonction de Mère du Verbe, splendeur du Père.

*Demeure de l'Esprit-Saint — Tabernacle de gloire — Sanctuaire incomparable.*

Le latin commence ces invocations par le mot *vas*. *Vas honorabile* se réfère peut-être à saint Paul (Rom., 9, 21). Le texte grec porte σκευος, qui se dit aussi bien d'un vase (c'est le cas dans cette épître) que des bagages, des instruments ménagers, du mobilier tout entier. Il est donc normal de changer de vocable à chaque invocation en choisissant celui-ci en fonction du qualificatif.

Pour la première, « Demeure de l'Esprit-Saint » s'impose. C'est une référence à l'Annonciation : *L'Esprit-Saint viendra sur toi*. La suite des paroles de l'Ange : *La force du Très-Haut te couvrira de son ombre* est une allusion au tabernacle du désert sur lequel venait reposer la gloire de Dieu. Pour garder l'unité de cette référence biblique, on peut traduire *Vas honorabile* par tabernacle de gloire. La gloire de Marie, c'est d'être devenue le

tabernacle de Dieu, la maison de la Présence et de la Gloire, le lieu où le Verbe est venu planter sa tente parmi nous.

Quant à *Vas insignae devotionis*, il faut garder son double sens possible. La dévotion est, au grand sens du mot, la consécration d'un être. Marie, consacrée par la venue du Verbe, est consacrée par lui comme un sanctuaire incomparable. Marie est aussi la première adoratrice en esprit et en vérité, elle a eu avant tout cette dévotion envers son fils, cet hommage premier et religieux de tout son être.

*Force du chrétien.*

Une dernière traduction demande une remarque : *Auxiliatrix christianorum*. Secours des chrétiens est dévalué. On peut traduire « rempart de chrétienté » si on entend par « chrétienté » la collectivité ecclésiale. Mais, sans exclure ce sens, force du chrétien met l'accent sur l'aspect spirituel intérieur et profond du secours que nous porte la Vierge.

A.-M. C.

# LES LIVRES DE L'ANNÉE MARIALE

Comme l'an dernier, je consacre la chronique de mai aux livres destinés au grand public. En cette année mariale, leur nombre bat tous les records : Trente volumes s'alignent devant moi. Encore, n'ai-je pas tout reçu.

« C'est trop », me disait un libraire expérimenté. « Beaucoup hésitent et attendent les comptes rendus pour faire leur choix. » Cette réflexion m'a doublement rempli de confusion, d'abord parce que je suis coupable pour une part de cette prolifération, ayant publié, outre ma double thèse sur *Marie, l'Église et le sacerdoce*[1], deux volumes destinés au grand public dont on trouvera ailleurs le compte rendu[2]; ensuite, parce que l'importance accordée à la critique en cette affaire me pèse.

Je sais chaque jour davantage combien il est difficile de juger, l'impression d'un jour d'optimisme pouvant contredire celle d'un jour de lassitude. Et je comprends les recenseurs, de plus en plus nombreux, qui, dans ces conditions, prennent le parti de tout bénir — évitant ainsi de surcroît ennuis et ennemis. Pourtant, c'est avant tout un jugement que le public attend.

Pour éviter les aléas du subjectivisme, pour parer à ma déformation professionnelle, pour suppléer enfin à l'usure de sensibilité que produisent ces lectures massives d'ouvrages dont une des tâches est d'éveiller la connivence de l'affectivité avec les objets de foi, j'ai sollicité l'avis de nombreux lecteurs. Les jugements qui suivent ont été préparés et contrôlés par les réactions du public auquel les livres sont destinés.

Au terme de cet examen, quelques livres se détachent dont l'in-

1. Le tome II, *Étude théologique*, sera recensé dans un prochain numéro.
2. Mon *Court Traité de Théologie mariale*, Paris, Lethielleux, 1954, sera recensé dans un prochain numéro, ainsi que *Notre-Dame et la Messe*, Paris, Desclée de Brouwer.

térêt ou la médiocrité[3] fait une sorte d'unanimité. La masse qui ne suscite ni grand enthousiasme ni grande critique atteint son but au moins dans un public fervent affamé de nourriture spirituelle. « Qui a faim trouve tout bon. » Parfois aussi, une œuvre insignifiante peut servir d'instrument à la grâce[4]. Ces coups du ciel échappant aux lois objectives de la critique, les œuvres de ce genre appellent peu de commentaires : de même celles qui n'entendent apporter rien de nouveau. C'est heureux, vu la brièveté qu'impose leur nombre.

Les trente volumes recensés seront groupés en trois catégories qui n'ont rien d'absolu. Dogme, spiritualité, histoire et géographie mariales (vie terrestre et posthume de Notre-Dame et de ses serviteurs).

## *Dogme.*

A ma connaissance, deux exposés d'ensemble de la doctrine mariale ont été proposés cette année. Ce sont des rééditions : M. J. Scheeben, *La Mère virginale du Sauveur*, E. Neubert, *Marie dans le dogme.*

Le premier appelle quelques explications. On sait l'importance de la *Mariologie* de Scheeben. Publiée en 1885, elle a marqué d'une influence profonde le mouvement marial contemporain. Elle en inaugure les principales orientations : méthode « scientifique », retour aux sources, intérêt au problème de la part de Marie à la Rédemption, effort pour dégager la signification de son rôle et la replacer en plein cœur de la théologie dogmatique; entre le traité du Christ et le traité de l'Église. Pourtant, peu ont lu cette œuvre compacte et véritablement écrasante. C'est à travers quelques adaptateurs courageux que cette pensée a pénétré progressivement à partir de 1918. Parmi eux, le plus marquant est Mgr C. Feckes, titulaire de la chaire illustrée par Scheeben au Séminaire archiépiscopal de Cologne et président de la Société allemande d'études mariales. Il publia, en 1938, une adaptation de la *Mariologie* de Scheeben. Le texte original, respecté en sa teneur, y est élagué de plus de moitié et disposé selon un ordre nouveau. Des notes judicieuses expliquent ce qui est obscur ou dépassé. Le titre énonce l'idée

3. Un des cas les plus inquiétants est celui des livres que les différents publics se renvoient avec la même bienveillance condescendante. « Un peu superficiel, mais pourrait intéresser les jeunes », écrit telle religieuse; tandis que les jeunes en question annotent : « Pas intéressant pour moi. Pourrait convenir à des bonnes sœurs. »

4. Un prédicateur me disait avoir été l'occasion d'une conversion par ces simples mots, jetés dans le désarroi d'un trou de mémoire : « Passons au second point. » En ces paroles, un pécheur entré par hasard avait perçu une invitation à vivre pour le Christ, le « second point » de sa vie. De tels cas invitent le critique d'œuvres spirituelles à la modestie.

maîtresse de l'ouvrage : *Die bräutliche Gottesmutter*[5], la mère-épouse du Sauveur. On saura gré au traducteur, Dom A. Kerkvoorde, O. S. B., d'avoir sacrifié ce titre — inaudible aux oreilles françaises d'aujourd'hui — et d'en avoir adopté un autre, moins significatif peut-être, mais plus harmonieux : *La Mère virginale du Sauveur*[6]. Son excellente traduction constitue une adaptation au second degré. Ce serait trop dire que l'ouvrage devient « facile ». Il garde des arcanes et des subtilités. Mais ceux qui ont déjà affronté la verticalité de l'objet théologique en lisant la traduction des *Mystères du Christianisme*[7] s'engageront avec joie dans cette nouvelle ascension.

Ceux qui préfèrent des sentiers aplanis trouveront un exposé tout de limpidité dans la troisième édition du livre d'É. Neubert, *Marie dans le dogme*[8]. L'auteur, qui avait une dizaine d'années lorsque Scheeben publia sa dogmatique et dont la thèse date de 1907, est déjà un classique. Instruit par l'expérience et le succès des deux premières éditions[9], il a enrichi celle-ci d'une introduction sur le développement du dogme et d'un chapitre sur « l'aspect sacerdotal de la mission de Marie » (pp. 183-198).

## *Spiritualité.*

Entre ouvrages dogmatiques et ouvrages spirituels, la frontière est indécise. Tandis que les premiers exposent systématiquement la doctrine, les seconds veulent aider à retrouver une présence. On peut souhaiter que cette différenciation soit dépassée. Il y a des efforts en ce sens. Ils n'ont pas abouti au point que le présent bulletin se doive de renoncer à cette classification approximative.

Impression générale : cette littérature est en progrès. Certes, on pourrait relever bien des approximations théologiques et sur-

5. Paderborn, Schöningh, 1938.

6. Paris, Desclée de Brouwer, in-8° de 209 pp. et table, 19 × 12,5. L'ouvrage est complété par une excellente table analytique.

7. Même éditeur, même traducteur, 1947. On souhaiterait que Dom Kerkvoorde nous donne une traduction intégrale de la *Mariologie* de Scheeben, dont il existe déjà une traduction anglaise par J. M. Geukers (Herder) et une traduction flamande par E. Druwé. On souhaiterait aussi une traduction française de l'œuvre mariale de Newman. Celle qui existait est depuis longtemps épuisée. Une autre entreprise n'a pas abouti.

8. Paris, Spes, 1954, in-8° de 416 pp., 120 × 180, 700 fr.

9. Recensions élogieuses de la première édition, 1933, dans *Le Supplément de La Vie Spirituelle*, 39 (1934), p. 54 : « Présentation claire, sérieuse et méthodique de la doctrine mariale » (I. Mennessier), et dans *Revue des lectures*, 15 janvier 1934, p. 85; de la deuxième édition, par L. Soubigou, dans *Année théologique*, 8 (1947), fasc. I, p. 363, et A. Michel, dans *Ami du Clergé*, 58 (1948), p. 240.

tout historiques; nous ne nous arrêterons pas à éplucher des vétilles sans importance en des ouvrages qui sont, non des monuments de science, mais des témoignages destinés à communiquer le goût et le sens du mystère de Marie. Soulignons plutôt le progrès du souci doctrinal.

Cette préoccupation est si active qu'elle a donné lieu depuis un an à des travaux spéciaux. Après les deux tentatives belges de pédagogie mariale [10], voici une tentative italienne [11]. Le *Centro di Orientamento Pastorale* de Milan semble avoir préparé sa semaine d'études mariales sans connaître les essais antérieurs. La convergence en est plus frappante : même préoccupation, même sérieux face à un tempérament national différent.

La liste des vœux qui clôt les actes de cette semaine d'études nous change heureusement des motions vaines ou étranges qui déparent trop souvent des assemblées de ce genre. Les congressistes se sont séparés, non dans une atmosphère de surchauffe artificielle, mais avec une plus juste conscience des besoins réels du peuple chrétien et des exigences du dogme. Ils achèvent leur assemblée, non sur des souhaits chimériques, mais sur l'énoncé d'un programme solide dont il faut signaler les principales orientations. La première est extraite de la lettre envoyée au nom de Pie XII par Mgr Montini, un mois avant le congrès [12] :

> ... L'idée mère qui devra inspirer les prochaines réunions pour leur pleine efficacité, c'est que la piété mariale, loin d'être *fin en soi*... est moyen essentiellement ordonné à orienter les âmes vers le Christ...

De ce principe qui doit constituer le fond commun, quels que soient « les courants et écoles particuliers » (p. 285), les congressistes tirent les conséquences : « En premier lieu... nécessité de réduire jusqu'à élimination la déplorable coupure entre piété mariale et théologie mariale » (p. 285), se défendre de faire de cette dernière une « spécialité close » (p. 11). Rendre sa place à « la liturgie mariale, éclairée par une judicieuse catéchèse qui instruise les fidèles de la place de Marie dans le mystère liturgique ». Ainsi sera revalorisée la piété subjective qu'il ne s'agit pas évidemment de détruire, mais de rattacher à ses sources objectives.

Le triple effort de ressourcement — scripturaire, doctrinal, liturgique — poursuivi par l'assemblée de Milan est également à l'œuvre dans les ouvrages que nous allons mentionner maintenant, mais, là aussi, à divers degrés. Des trois aspects de l'effort signalé, c'est le troisième (l'as-

10. Recension dans *La Vie Spirituelle*, 89 (1953), pp. 297-298.

11. *Maria nell'economia della salute*, Milano, Didascaleion, 1953, in-8° de 312 pp., 245 × 170. Trois parties : Principes et orientations (pp. 21-128); Méthodologie pastorale (pp. 129-204); Expériences et documents (pp. 261-284).

12. Pp. 10 et 285.

pect liturgique) qui a visiblement le plus de mal à se faire jour. Le mouvement de Pastorale liturgique et le mouvement marial, si caractéristiques, l'un et l'autre, de la vie de l'Église d'aujourd'hui, ne se sont guère rejoints. Cette jonction s'amorce pourtant. Sur ce point, j'attends beaucoup du prochain numéro de *La Maison-Dieu* qui sera consacré à la Mère de Dieu.

Je répartirai les ouvrages de spiritualité en deux groupes. Trois essais originaux destinés à atteindre en leur langage des milieux peu soucieux de Notre-Dame — et la masse des livres destinés à nourrir un public déjà ouvert. On devine d'emblée le danger propre à chacune de ces catégories d'ouvrages. Les derniers risquent la banalité et l'ennui, les autres, les faux pas et la discussion.

Il y eut quelque tempête autour du livre de Jean Guitton, *La Vierge Marie* [13]. Destiné aux milieux de formation universitaire française, dédié « à nos frères protestants, anglicans et orthodoxes, afin que la Vierge de Cana hâte l'heure de la réunion », il est parfaitement adapté à son propos. Il prend ses lecteurs là où ils sont, avec leurs questions, leur culture, leur langage (qui n'est pas celui de l'École) et leur fraie un sentier, apparemment tortueux parfois, mais qui débouche sur le mystère. Beaucoup lui doivent une découverte de la Vierge qui était restée pour eux une princesse lointaine et quasi mythologique. Ce livre est d'autant plus efficace qu'il est avant tout un témoignage : universitaire, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Dijon, l'auteur conduit ses lecteurs selon un itinéraire qui, pour l'essentiel, fut d'abord le sien. En atterrissant en des milieux de mentalité très différente (et notamment, en Espagne), cet essai a suscité de violentes critiques [14]. Ces discussions sont aujourd'hui dépassées. La deuxième édition [15], enrichie d'une préface et d'un appendice, donnera satisfaction aux théologiens qui avaient critiqué les audaces de la première. Le passage le plus discutable, concernant l'ignorance de la divinité du Christ par Ma-

13. Paris, Aubier, 1949.

14. Voir, par exemple, *Ephemerides mariologicae*, 3 (1953), pp. 337-354, qui passe en revue les comptes rendus précédents, et p. 399 (décisions du cardinal Segura). Voir aussi la conclusion pondérée de G. Philips, dans *Marianum*, 15 (1953), pp. 448-449 : « Le réquisitoire... ne tient pas assez compte du genre littéraire adopté par M. Guitton. Il... aime un certain franc-parler; ce n'est pas un motif pour l'accabler de soupçons déplaisants de témérité et de prétention laïque. »

15. *Nouvelle édition revue et augmentée*, Paris, Aubier, 1954, in-8° de 246 pp., 130×205, 600 fr. Cette réédition est enrichie d'un supplément à la préface, pp. 7-8, et d'un appendice sur *La Vierge Marie et le mystère de l'existence humaine*, pp. 223-234. Les pages 5, 15, 17, 39, 40, 72, 73, 73-76, 86, 87, 88, 106, 176-177, 194, de la première édition ont été retouchées.

rle au jour de l'Annonciation, a été retranché. Çà et là, l'auteur a gentiment retouché quelques expressions paradoxales que certains critiques étrangers avaient prises au pied de la lettre. « La laïcisation de la religion » devient (au prix d'une répétition) « l'appel de la hiérarchie aux laïcs »...

Le livre de Mgr Fulton J. Sheen, *Le premier amour du monde* [16], est comme celui de Jean Guitton une tentative très engagée pour atteindre les hommes d'aujourd'hui; mais il vise un public très différent.

Ici, des intellectuels français du style de l'Augustin de Malègue, là, des tempéraments américains du style de la Scarlett d'*Autant en emporte le vent*. La préoccupation majeure de ce public, c'est le domaine de la vie et de l'amour au sens concret et charnel du mot. Mgr Fulton Sheen part de là en toute franchise, avec une liberté d'expression devant laquelle on hésiterait parfois en bien des milieux catholiques français, et, d'une démarche sûre, il fait monter ses lecteurs jusqu'au mystère de la maternité virginale.

Ce n'est pas sans appréhension, ni sans hésitation que j'aborde la recension d'un tel livre. L'auteur est évêque auxiliaire de New-York. A ce titre, il serait déplacé de soumettre son œuvre à la franche analyse qui est la loi de ces bulletins critiques. Mais, c'est aussi un apôtre des plus engagés. Cet évêque descend dans l'arène des affaires et des préoccupations humaines; il est une des vedettes de la télévision et du journalisme américains, un propagandiste qui n'hésite pas devant les méthodes les plus modernes. Dans l'ouvrage cité, il fait œuvre de publiciste, et non de magistère, et ses documents officiels sont écrits d'une autre encre. Aussi me dois-je d'accomplir, en toute déférence comme en toute franchise, la tâche de recenseur à laquelle me convie le service de presse des éditions Mame.

Ce livre a de brillantes qualités, des chapitres magnifiques de clarté et de vérité en pleine vie [17]. On ne s'étonne pas qu'il soit un des bestsellers américains. Mais il a les défauts de ses qualités.

Mgr Fulton Sheen possède au plus haut degré le sens de ce qui intéresse son public. Et il en use à fond. Dans ce livre sur la Vierge, on rencontre la bombe atomique, le marxisme, l'existentialisme, la psychanalyse, évoqués avec tant de facilité que ceux qui ignorent ces questions ont la flatteuse impression de comprendre; les autres, non. Ces doctrines sont devenues des mythes. Et l'on demeure rêveur devant des aphorismes comme ceux-ci :

> Pour Sartre : « La *base* de sa philosophie est que tout ce qui restreint le Moi n'existe pas » (p. 23).
>
> Pour Marx : « La liberté est le droit de faire tout ce que l'on est *forcé de faire* » (guillemets dans le

16. Traduit de l'américain par Marcelle Loutrel-Tschirret, Tours, Mame, 1953, in-16 de 308 pp., 125 × 190, 650 fr.

17. Par exemple, chapitre v, pp. 67-84.

texte). C'est la liberté totalitaire inventée dans le but de détruire la liberté individuelle au profit de la société... Un homme est libre dans la société communiste parce qu'il est forcé d'obéir à un dictateur (p. 24). Le communisme, du point de vue économique, est un capitalisme pourri... (p. 166).

Ceux qui errent ont droit à être traités avec plus de vérité, et ruineuse est l'apologétique si elle ne réfute que des caricatures. Le duel qui se poursuit, en colonnes synoptiques (pp. 49-51), entre la révolution selon MARY (il s'agit du *Magnificat*) et selon MARX est typique à cet égard. Les coups portent avec tant de précision parce que l'auteur arrange à sa façon les personnages. On songe aux petits théâtres où les triomphes sont si faciles et les rossées si spectaculaires parce que la marionnette qui manie le bâton et celle qui se roule de douleur sur la planchette sont animées par les mains d'un seul et même acteur.

La deuxième qualité maîtresse du livre de Mgr Fulton Sheen, c'est le don des formules dont le traducteur a su garder l'éclat. Nous ne résistons pas au plaisir de citer :

> Nous aimons tous au delà de notre amour. Lorsque cesse ce dépassement, alors cesse l'amour (p. 21).
>
> Tandis que l'homme est plus en relation avec les *choses*, la femme protège la *vie* (p. 167).
>
> Marie « était vierge plus encore par la présence de Dieu que par l'absence de l'homme ».
>
> La grille des carmélites n'est pas faite pour empêcher les religieuses de sortir, mais pour empêcher le monde d'entrer (p. 181).
>
> La chasteté est faite pour engendrer tout comme le mariage; autrement la Vierge modèle n'aurait pas été la Mère du Christ, donnant l'exemple aux humains pour qu'ils soient mères et pères de chrétiens (p. 183).

On pourrait multiplier les citations où transparaissent les qualités authentiques et souvent profondes de l'ouvrage. Mais un tel don verbal est un danger pour qui en est doué. Dans les moments de lassitude, d'hésitation, lorsque la pensée s'éclipse, la belle venue des formules continue sans défaillance. C'est alors quelque image ou quelque sentiment qui pilote. De là des passages un peu vides, étonnants parfois, telle cette explication du mystère de l'Incarnation du Sauveur :

> Lorsque le christianisme l'appelle *le Verbe fait chair*, cela veut dire le rêve devenu réalité [18]...

Bref, voilà un livre hors série. Malgré les exceptionnelles qualités de la traduction, il a beaucoup perdu en traversant l'Atlantique. Ses concessions au public américain moyen étaient là-bas des qualités. En France, elles deviennent une gêne. Le livre choquera un peu les catholiques tra-

18. P. 186; cf. p. 65, sur le même sujet : « Notre-Seigneur... est né *dans* la famille humaine; il n'est pas né *d'*elle. » J'ajoute que la traduction a pu durcir certaines nuances (je ne sais, n'ayant pas reçu l'édition américaine que j'avais demandée en recension) et que le contexte fournit les éléments de la *pia interpretatio* que commande la personnalité de l'auteur.

ditionnels par sa liberté; et davantage ceux d'avant-garde par ses options politiques [19]. Il garde un double intérêt. Il y a là, dans sa saveur, pour nous exotique, un beau témoignage sur la Vierge. Il y a là aussi un document typique sur la mentalité américaine. Les esprits pondérés en tireront toutes sortes de profits. Personnellement, ce livre m'a conduit à un examen de conscience. En France, ne cédons-nous pas aussi à la tentation de confondre notre patrimoine culturel ou nos intérêts avec la cause du Christ?

Analogue au livre de Mgr Fulton Sheen est, à divers égards, l'élégante plaquette que le P. Doncœur destine aux *hommes* d'aujourd'hui [20]. Il rejoint en Marie « la Femme » par excellence [21], mais à partir des ressources culturelles françaises. Il atteindra un public plus artiste,

19. L'ouvrage abonde en phrases massives du genre de celle-ci : « Jamais la démocratie et la croyance en Dieu n'ont été à ce point mêlées; jamais auparavant l'athéisme et la tyrannie n'ont été jumelés. La conservation de la civilisation et de la culture ne font plus qu'un avec la conservation de la religion » (p. 296).

20. *La Vierge Marie dans notre vie d'homme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1954, in-8° de 62 pp., 115×185, cartonné. *Réédition* d'un article paru dans *Études*, 225 (1935), 597-612, et déjà édité à Paris, l'Orante, 1940 (modifications minimes).

21. Ce processus ascendant n'est pas sans risque. Il importe de bien faire sentir que Marie est l'idéal de la femme telle que la voit Dieu et non telle que la voit l'homme charnel. Sans avoir à proprement parler de critique à faire aux deux ouvrages cités, j'aurais parfois souhaité ici ou là (surtout à la fin du livre de Mgr Sheen) un pas plus en avant pour conjurer toute équivoque entre l'éternel féminin selon l'ordre de la nature et selon l'ordre salvifique.

Je souhaiterais plus positivement deux nuances : pp. 15-16 : « La dévotion à la Vierge n'est ni le terme, *ni la voie* où doit s'efforcer l'humanité. » N'ayons pas l'air d'exclure que Marie soit pour notre faible humanité, en vertu d'une disposition de Dieu, une voie d'accès au Christ. L'auteur ne le nie pas qui ailleurs s'avance un peu trop loin en sens inverse, lorsqu'il reprend le thème de Péguy : Marie est « pour la miséricorde... Dieu, pour la justice ». Je sais bien que cet anthropomorphisme est habituel, mais je souhaiterais qu'un nivelage s'opère entre les deux paradoxes cités.

Je suis plus gêné par le paradoxe de Graham Greene dans *Essais catholiques*, Paris, Seuil, 1953. Son étude sur *Notre-Dame* commence par l'opposition Justice-miséricorde et finit par une opposition entre la résurrection du Christ « considérée comme la résurrection d'un Dieu » et la résurrection de Marie qui « présage celle de chacun d'entre nous » (p. 98). C'est trop oublier que le Christ est homme parfait et que sa solidarité humaine avec nous dépasse, de loin, celle même de Marie. Évitons de nous engager dans ces contrastes équivoques. (P. 89 du livre de Greene, une importante erreur typographique interrompt la lecture.)

noins philosophe que celui de Jean Guitton. Pour le centenaire de la définition de Pie IX, cet essai de grand style commente la réflexion de Péguy :

> Toutes les questions spirituelles, éternelles et charnelles gravitent autour d'un point central auquel je ne cesse de penser et qui est la clé de voûte de toute ma religion. Ce point, c'est l'Immaculée Conception (p. 10; cf. p. 54).

L'auteur, qui fut au début de ce siècle un pionnier des études historiques sur la Vierge, joint l'éclat à la profondeur [22]. On aime que l'année mariale suscite la réédition d'un tel livre. Il rappelle à certains égards les brefs essais de Malègue sur la Vierge. Comment n'a-t-on pas songé à rééditer aussi de tels chefs-d'œuvre [23] ?

Voici maintenant une série de tentatives, dans l'ensemble, moins originales : œuvres de prédicateurs, d'éducateurs, d'âmes intérieures à qui l'année mariale a suggéré de livrer par écrit leur message, leur méditation, leur expérience. Parfois le message a perdu en se détachant de l'auteur : le ton, le geste, le regard, l'hésitation même livraient une vie secrète. Il faut souvent quelque effort pour la retrouver.

René Durand, *Avec la Mère du Seigneur* [24], manifeste un souci de ressourcement et le dessein de faire déboucher la piété mariale sur l'Action catholique. Cette simple et claire présentation du mystère de Marie a subi avec succès l'épreuve d'une lecture à des auxiliaires de vingt à vingt-cinq ans. Elle mérite la plus large audience [25].

Le chanoine Paul Thône présente un commentaire de l'*Ave Maria* [26] tissé de nombreuses anecdotes. Ce livre a plu à un groupe de jeunes filles de niveau intellectuel et spirituel moyen à qui il a été lu intelligemment par une éducatrice. Un public plus averti trouve le livre d'une facilité un peu lassante [27].

22. Ses études sur l'Immaculée Conception au moyen âge, *Revue des questions historiques*, 82 (1907), pp. 176-187, et *Revue d'histoire ecclésiastique*, 8 (1907), pp. 266-285, 697-715; 9 (1908), pp. 278-293, demeurent pleinement valables.

23. *De l'Annonciation à la Nativité*, édité chez Flammarion, et *Mater admirabilis*, dans *Pénombres*, Paris, Spes, 1939, pp. 157-198. Ces deux ouvrages sont épuisés. Ils ne me semblent pas avoir été égalés.

24. Lyon, Éditions du Chalet, 1953, in-8° de 192 pp., 120×190, 420 fr.

25. Lorsqu'on rééditera ce petit livre, qu'on mette donc les notes au bas des pages. Comment veut-on que le lecteur se reporte aux nombreux textes scripturaires cités, s'il lui faut au préalable aller chercher la référence quelque part à la fin du chapitre ? Il faudrait que les éditeurs comprennent quelle dévalorisation entraîne pour un ouvrage ce rejet des notes « *ad calcem* ».

26. *Je vous salue... ô Plénitude !* Avignon, Aubanel, 1953, in-16 de 192 pp., 90×120.

27. Il est abusif de dire, par exemple, au sujet de Luther que son « *premier dogme* est la négation des privilèges de Marie et la condamnation de son culte » (p. 72).

E. Philippart, O. F. M., *La Vierge secourable*, nous livre, semble-t-il, la rédaction d'instructions sur divers titres de la Vierge : secours des chrétiens, consolatrice des affligés. Destiné aux milieux populaires, illustré d'anecdotes, il est d'abord facile et retrouve en lecture à haute voix les qualités orales que trahit parfois la forme imprimée [28].

Jean Myrbeau, *Notre-Dame de Consolation* [29], présente neuf récits sur le thème de la souffrance consolée par Marie. Le substrat des récits répond-il à des traits vécus ? C'est possible. Mais alors la rédaction les a rendus factices. En matière de souffrance, le premier point est l'authenticité. Qu'on relise à cet égard les pages inoubliables de Marguerite-Marie Teilhard de Chardin [30].

P. Desmullier, *La consécration à la Sainte Vierge* [31], est destiné à propager la vraie dévotion à Marie selon la formule de Grignion de Montfort. J'aurais souhaité que l'effort d'adaptation soit poussé plus loin — ce qui eût permis au livre une plus large diffusion. Du moins, est-il clair et fidèle à l'esprit du saint. Ceux qui vivent selon cette spiritualité y puisent avec joie un renouvellement de leur conviction.

P. Schoch, *Le secret de Notre-Dame* [32], a rédigé en forme de dialogues un ouvrage destiné à introduire les enfants au « drame » du Rosaire (cf. p. 36). La tentative est louable. Mais la réalisation (texte et illustration) peu convaincante. Du moins, les éducateurs y pourront-ils trouver des éléments et des idées.

T. A. Murphy, O.P., *The psalms of the little office of the Blessed Virgin* [33], présente aux religieuses et tertiaires qui récitent quotidiennement le petit Office de la Vierge selon le rite dominicain, le commentaire des psaumes qui le constituent. En un langage très simple, l'auteur les situe dans leur cadre historique et géographique et tire des applications pratiques. Un groupe de religieuses américaines à qui j'avais soumis ce livre l'a accueilli avec enthousiasme et en a commandé d'emblée cinq exemplaires. On manque d'un ouvrage analogue en langue française.

Voici trois autres livres de méditations destinés plus spécialement aux religieuses et personnes consacrées à la prière.

« Le *Stabat Mater* se prête éminemment à l'exercice d'une oraison qui, plongeant le regard de l'âme dans les plaies sanglantes de Jésus crucifié et les douleurs de sa Mère, nous apprend à détester le péché qui en est la cause. » Tel est le propos du livre

28. Woluwe-Saint-Pierre, Éditions du Chant de l'Oiseau, 2e édition, in-8° de 144 pp., 14 illustrations, 175×150, 20 fr. belges.

29. Paris, Aubier, 1953, in-8° de 160 pp., 120×185, 300 fr.

30. *L'énergie spirituelle de la souffrance*, Paris, Seuil, 1951.

31. Paris, Bonne Presse, 1952, in-8° de 108 pp., 185×120, 250 fr.

32. Paris, l'École, 1953, in-8° de 126 pp., 180×130.

33. New-York, *The Torch*, 1953, in-12 cartonné de 108 pp., 190×125, $ 2.25.

de Dom E. VANDEUR, O.S.B., *La Mère de Jésus au pied de la Croix*. C'est une méditation ardente et simple des vingt strophes de « la plus touchante des complaintes ». A ceux qui critiqueraient la part importante donnée ici au sentiment, l'auteur répond d'avance : « Ce n'est pas le sentiment qui trompe, ce sont les hommes qui se trompent sur le sentiment [34]. »

D. TERRAZ, A.A., *Au Cénacle, avec la Mère de Jésus. Retraite mariale pour les âmes religieuses*, présente divers titres de la Vierge, appellations empruntées aux litanies, et d'autres moins connues : *Maria dux, Maria lux, Filia David, Fiat*. Elles sont l'occasion d'un examen de conscience des divers aspects de la vie religieuse [35].

Paul PIRON, S.J., *L'humble servante du Seigneur* [36], a rédigé quarante « *méditations pour mieux servir* », ouvrage un peu terne peut-être, mais que rehausse un beau choix de prières [37]. Ce livre, qui suit l'ordre chronologique de la vie de Marie, nous conduit à une dernière série d'ouvrages : ceux qui ont pour thème l'histoire de la Vierge et de son culte.

## *Biographies. Culte. Apparitions.*

Deux vies de Marie : Renée ZELLER, *Marie en son temps*, ne manque pas des qualités qu'on est en droit d'attendre de la personnalité de l'auteur, mais fait à mon point de vue trop de place aux « traditions » des apocryphes et à des reconstitutions archéologiques des plus conjecturales [38]. Tout simple qu'il soit, je préférerais le petit livre de G. THÉROUARD, *Sainte Marie, Mère de Dieu*, dont le mérite est de s'en tenir à l'Évangile. Remarquable présentation typographique des Éditions du Cerf [39].

La vie des serviteurs de Marie éclaire celle de Notre-Dame. Elle est aussi un reflet de l'ardeur apostolique qui anime son cœur du haut du ciel.

C'est cette ardeur qui éclate de toute part dans la vie d'Antonio María Claret (1807-1870), fondateur des Fils du Cœur-Immaculé de Marie (qui viennent d'installer à Angers leur premier scolasticat français). *La Vie Spirituelle* [40] a fait connaître cette figure remarquable trop ignorée en France. Ceux qui souhaitent plus de détails trouveront ce

34. Bruges, Beyaert, 1953, in-8° de 102 pp., 195×130, 265 fr.
35. Paris, Bonne Presse, 1953, in-8° de 208 pp., 180×120, 330 fr.
36. Paris, Spes, 1953, in-8° de 284 pp., 110×175, 450 fr.
37. Par exemple, celle du P. Doncoeur, p. 129, celle du P. Léonce de Grandmaison, p. 140.
38. Paris, Amiot-Dumont, 1953, in-8° de 200 pp., 155×215, 9 planches photographiques hors texte, 600 fr.
39. Paris, Cerf, 1954, in-8° de 144 pp., 125×165, 300 fr.
40. 89 (1953), pp. 384-402.

qu'ils cherchent dans le livre rédigé par le chanoine P. Andrieu-Guitrancourt, doyen de la Faculté de Droit canonique de l'Institut catholique de Paris [41]. Sachant la place que tient la Vierge dans la vie de ce saint, j'avais demandé sa vie pour recension. Dans ces conditions, j'aurais pu être déçu que l'auteur ne s'arrête pas systématiquement à ce point. Je ne le regrette pas. Les monographies mariales ont souvent tendance à couper la piété envers la Vierge du reste de la vie. Ici, la vie mariale du saint se présente « en situation », flamme secrète, source d'action qui transparaît discrètement à chaque pas [42].

C'est à un autre saint du XIX^e siècle, Don Bosco, que J. M. Beslay, S.D.B. [43], s'est attaché : il a glané dans cette vie hors série les interventions merveilleuses de « Notre-Dame Auxiliatrice ». C'est une véritable légende dorée : une légende *vraie* que celle du saint de Turin. Le livre — comme le personnage — plaît à tous, est accessible à tous. Les lecteurs y puiseront plus de confiance en la Vierge. Que cette exceptionnelle abondance de miracles ne leur fasse pas trouver trop grise ensuite la vie de foi obscure qui est le lot des « classes moyennes de la sainteté ».

La même observation peut être appliquée dans le domaine des *apparitions*. Je serais tenté de dire que ces faits extraordinaires et impressionnants doivent avoir dans la vie spirituelle une place analogue à celle des boissons alcoolisées dans l'alimentation corporelle; ces aliments, qui sont plus encore des excitants, doivent être pris avec modération. Il faut trouver le juste milieu entre un abstentionnisme guindé et des abus dangereux. Renvoyons à ce que disent les auteurs concernant « la gourmandise spirituelle », cet attachement excessif aux faveurs sensibles qui arrêtent certaines âmes à un niveau infantile. Ici, tout est question de sobriété. Ne partageons pas l'humeur chagrine de ceux qui ressentent les interventions du ciel dans le domaine visible comme une sorte d'intrusion, mais gardons-nous d'en faire une sorte de cinquième Évangile.

Mme Renée Gilly de Collières présente sept apparitions : Médaille miraculeuse, Salette, Lourdes, Pontmain, Fatima, Beauraing, Banneux. Récits qui n'ont d'autre prétention que de les ra-

41. Paris, Grasset, 1953, in-16 de 256 pp., 120×190, une planche hors texte, 450 fr.

42. Voir, par exemple, pp. 26-27, 43-46, 49, 94, 105, 125-126, 141-148, 156, 181, 183, 184, 201, 208-211, 221, 223, 233, 239. Je ne sais pourquoi l'auteur a renoncé à traduire les nombreuses citations en latin et en espagnol. Elles gêneront beaucoup de lecteurs après avoir gêné les typographes qui ont oublié bien des accents.

43. *Notre-Dame et saint Jean Bosco*, Paris, Téqui, 1953, in-8° de 128 pp., 190×120, 360 fr.

conter simplement à ceux qui les ignorent [44].

Jean Jaouen [45] présente, non pas une fois de plus les apparitions de la Salette qui ont fait l'objet d'une si abondante littérature, mais l'histoire de la Congrégation missionnaire fondée pour le service du sanctuaire. De là, au gré des circonstances et épreuves providentielles, elle s'est répandue dans les cinq parties du monde.

Aux sanctuaires français de la Vierge, Mme I. Couturier de Chefdubois consacre trois volumes sous le titre *Mille pèlerinages* de Notre-Dame [46]. Neuf cent cinquante sanctuaires de la Vierge y sont énumérés, la plupart suivis d'une notice de longueur variable (de une ligne à deux pages maximum). Les lieux de culte non reconnus par l'Église n'ont pas été mentionnés; d'autres ont été omis faute de documentation, notamment en Corse, où un seul nom est signalé. On regrette dans un travail de ce genre l'absence de toute référence et même de toute bibliographie. Ce catalogue sans prétention, muni de cartes et d'un répertoire alphabétique répété à la fin de chaque volume, permettra du moins aux gens de toute région de varier leurs visites aux sanctuaires de la Vierge durant cette année mariale [47].

L'abbé M. Grandclaudon nous donne une traduction du livre de F. Baumann, S.J., *Fatima et le salut du monde* [48]. Récit classique sans prétention scientifique. Mais dans cet ordre, tout reste à faire [49]. Cette observation n'en-

44. *La Vierge, messagère du cœur*, Paris, Plon, 1953, in-8° de xv-243 pp., 190×120, 330 fr.

45. *Les missionnaires de Notre-Dame de la Salette*, Paris, Grasset, 1953, in-16 de 206 pp., 190×120; 420 fr.

46. Paris, Spes, 1953, 3 vol. in-8°, 115×175. *Région A* (= Nord-Ouest), 268 pp., 480 fr. *Région B* (= entre Nord-Ouest et Sud-Est, une écharpe qui descend en diagonale de la zone Ardennes-Alsace à la moitié occidentale des Pyrénées), 240 pp., 425 fr. *Région C* (= Sud-Est), 212 pp., 400 fr.

47. L'auteur (p. 46 de chacun des trois tomes) adresse ses remerciements à ceux qui l'ont aidée. Elle semble ignorer la documentation du P. Reviers de Mauny, S.J. Celui-ci a entrepris sur des bases sérieuses et critiques une vaste étude du même sujet. Il faut souhaiter que cette tentative bien conduite aboutisse. En attendant, signalons l'excellent essai bibliographique de G. Besutti, *I Santuari Mariani, Rassegna di alcune publicationi*, Roma, Marianum, 1953, 20 pp.

48. Mulhouse, Salvator, 1953, in-8° de 158 pp., 190×125, une planche hors texte, 350 fr.

49. Voir sur ce point les judicieuses remarques de G. M. Besutti, *I Santuari Mariani*, Roma, Marianum, 1953, p. 17 (essai bibliographique remarquablement documenté). Une âpre polémique a été occasionnée par l'essai critique en flamand de E. Dhanis, *Bij de verschijningen en het geheim van Fatima* (= à propos des apparitions de Fatima, Étude critique), Bruxelles, Kinkhorem, 1934. Cf. C. Journet, dans *Nova et Vetera*, 14 (1948), pp. 186-188, et *La Vie Spirituelle*, 70 (1948), 537-539. L'essai du P. Dhanis a été pris comme

tend en aucune façon remettre en question l'authenticité des apparitions de Fatima qui présentent globalement les plus solides garanties. Elle voudrait seulement hâter le jour où un historien confirmé plongera au fond des sources et nous donnera un récit définitif. Espérons qu'il ne faudra pas attendre un siècle, comme pour Lourdes.

Car Lourdes a enfin son historien. A la demande de S. E. Mgr Théas, Mgr F. Trochu, l'historien du Curé d'Ars, s'est attaqué à l'histoire des apparitions de Massabielle et de leur témoin : Bernadette [50]. L'auteur a patiemment dépouillé la masse des ouvrages, manuscrits, notes, archives de toutes sortes. Il en a tiré un récit à la fois rigoureux et limpide, pleinement satisfaisant à la fois pour les historiens les plus exigeants et pour les gens les moins cultivés. L'érudition sans étalage que les notes livrent avec clarté est tout ordonnée à faire revivre la plus concrète des histoires : l'historien a le suprême mérite de se faire oublier. Ce dépouillement atteint parfois à une véritable grandeur. Les pages qui nous décrivent sans commentaires la pauvreté de la famille Soubirous (pp. 45-54) dépassent en réalisme vrai et en tragique *Le voleur de bicyclette*. Plus qu'en ce film impressionnant, l'injustice sociale est cruelle à la famille de Bernadette, et bouleversante la réaction humble et fière qui lui fait dominer de si haut la misère.

J'aurais besoin d'un article spécial pour détailler l'apport de ce livre. Je me bornerai à en dégager le mérite le plus frappant. Il ramène tout à une objectivité plus vivante que les constructions plus ou moins factices inspirées par les intrusions de la littérature ou d'une pseudo-édification.

une sorte de sacrilège par les Fatimistes, ce dont l'auteur se défend piteusement, au sens médiéval du terme (il se défend longuement d'avoir dit tant de choses qu'on lui fait dire; mais au terme, on se demande ce qu'il a effectivement dit. Sa peine visible excuse l'incertitude où il laisse ceux qui n'ont pu aborder son étude flamande), dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 74 (1952), pp. 580-606. Le P. C. Balić, dans le recueil cité plus haut (note 11 : *Maria*, pp. 243-261), s'élève au-dessus de la pénible atmosphère de cette controverse entre écorchés vifs et trie judicieusement le certain et l'incertain. La leçon à tirer, c'est qu'en ces matières bien des sensibilités sont en état d'inflammation. Elles ne tolèrent pas une démarche critique qui n'aboutisse pas à des réponses positives. C'est à l'intérieur d'un monument historique définitif que les mises au point pourront être présentées sans que la paix et la piété en souffrent.

50. *Sainte Bernadette, la voyante de Lourdes*, Paris, Vitte, 1953, in-8° de 572 pp. et table; 23 gravures, 225 × 150, 1.200 fr. Je ne m'arrêterai pas aux menues fautes d'impression et autres vétilles dont nul ouvrage n'est exempt. Mais il faut vivement souhaiter qu'une *table des noms cités* (lieux et personnes) et une *table analytique* facilitent la consultation d'un ouvrage si richement documenté.

voire par les réactions contre ces images conventionnelles.

Depuis Henri Lasserre, on a coulume de présenter l'administration de Lourdes comme une galerie de monstres : « Un commissaire de police qui enrage... un juge de paix inique... un préfet scandaleux », dit encore Mme Gilly de Collières [51]. Dégonflant cette légende, Mgr Trochu nous montre quelque chose de beaucoup plus convaincant : les fonctionnaires moyens d'une petite ville de province, surpris dans l'exercice de leur banalité par cet événement hors série. Chacun fait exactement ce qu'on était en droit d'attendre : des efforts prudents, maladroits, bornés, administratifs en un mot, pour remettre dans l'ordre des événements inhabituels. Le maire oscille entre les mesures d'interdiction et le rêve de voir la source miraculeuse finir en établissement thermal... Mais j'ai tort de commenter; car Mgr Trochu ne commente pas. Il laisse parler les faits. A ce titre, sa description de Lourdes aux prises avec les apparitions rejoint, sur le plan littéraire, celle d'Oran aux prises avec *la Peste* selon Camus. Dans les deux cas, la banalité du cadre atteint au type avec ce bénéfice que, chez Mgr Trochu, le type est une réalité historique: le commissaire Jacomet, le digne M. Estrade, le pharmacien Pailhasson ne sont pas des personnages fabriqués.

Avec quelques nuances, il faudrait dire quelque chose d'analogue de la vie de Bernadette au couvent. Le P. Petitot, qui avait courageusement soulevé le voile jeté sur ces épreuves et vexations, avait peut-être donné en quelque façon dans la tentation d'Henri Lasserre. Telle figure de religieuse apparaissait odieuse qui ne fut que bornée, et mit en œuvre les meilleures intentions du monde au sein d'une masse corpulente de préjugés et d'inconscience vanité. Mgr Trochu dit cela avec de plus justes nuances; et surtout il dégage l'aspect positif de la question. Comme ces personnages à la Henry Monnier que furent les gens de l'administration de Lourdes sont les témoins les plus irrécusables de la vérité de l'apparition, ainsi cette demi-sainte [52] que fut Mère M.-Thérèse du Vauzou, plus efficacement blessante en sa bonne conscience qu'elle n'aurait eu le courage de l'être par malveillance, fut entre les mains de la Providence le plus sûr agent de la montée de Bernadette vers la sainteté.

La physionomie de la voyante de Lourdes prend en tout cela, par le seul énoncé des faits et des paroles, une grandeur que je n'avais jamais mesurée à ce point. De la petite fille de Lourdes, pieuse, mais non exempte de menus défauts propres à son âge (p. 318), à la sainteté insondable des dernières années, quelle ascension ! L'auteur nous fait percevoir avec un relief saisissant

51. *La Vierge, messagère du cœur* (cité *supra*, note 44, p. 81).

52. Malègue a écrit un essai sur *Les classes moyennes de la sainteté*. On en pourrait écrire un autre, moins édifiant, sur le demi-monde de la sainteté. Mais ceci ne concerne en rien le cas cité ci-dessus.

comment cette âme sans détour, mue par une grâce peu commune, sut faire des circonstances les plus fâcheuses un tremplin vers Dieu. Et quel charme en cette figure dénuée d'artifice ! Nul moule (comme nul triomphe) n'a réussi à déformer Bernadette. Rien de compassé [53] en cette petite paysanne dont les réflexions demeurent pittoresques, inattendues, souvent comiques, en même temps qu'écrasantes de bon sens...

Je ne veux pas ici déflorer les anecdotes et traits attachants qui me viennent en foule — ni céder à l'enthousiasme qui me presserait de communiquer tout ce dont cette lecture m'a rempli. A quoi bon, puisque tous ceux qui ont le courage de me lire auront *a fortiori*, celui de lire ce livre ? Je ne crois guère exagérer en disant qu'il me semble appelé à remplacer dans les rayons chargés d'ouvrages sur Lourdes et Bernadette, tous ses devanciers. Il en réunit les données valables et en élimine les outrances. Tout y est dit, et nul ne sera blessé. Tout est fondé et tout est vivant. A la fois plus concret et plus spirituel qu'aucun autre, il se présente comme un tissu d'anecdotes, mais où l'action continue de Dieu demeure sans cesse, palpable, entremêlée à la trame bariolée des circonstances.

R. LAURENTIN.

P.-S. RÉÉDITIONS. — En dernière heure, je reçois des Éditions Spes trois livres réédités pour l'année mariale : F. CHARMOT, S.J., *Présence mariale de Notre-Dame*, Paris, in-8° de 236 pp., 115 × 180, 300 fr. — Hippolyte HONORÉ, *Cinq minutes avec Notre-Dame*, 5e réédition depuis 1938, 30e mille, in-8° de 112 pp., 120 × 185, 200 fr. — Paula HOESL, *Notre-Dame de tous les jours*, 1re éd., 1950, 15e mille, in-8° de 144 pp., 120 × 185. L'abondance de la matière ne me permet pas de revenir sur ces ouvrages.

ART ET ICONOGRAPHIE. — Deux volumes à signaler : Dr Jean FOURNÉE, *Iconographie de l'Immaculée Conception au Moyen-Age et à la Renaissance*, volume ronéotypé de 82 pages en vente à Istina, 25, boulevard d'Auteuil, à Boulogne-sur-Seine (600 fr.). Je souhaite que cette remarquable étude trouve un éditeur. — La Revue *Zodiaque*, de la Pierre-qui-Vire, prépare un album d'*Images de la Vierge* qui paraîtra en octobre.

CATALOGUE. — La Librairie mariale (23, rue de Fleurus) a édité en janvier une bibliographie mariale classée par catégories (12 pp. 30 fr.). Une édition plus à jour est en cours.

Dans ma note de *La Vie Spirituelle* (décembre 1953), p. 515 *a* l. 12, une coquille s'est glissée : *rudesse* pour *richesse*. Je tiens à corriger cet accident étranger à ma responsabilité qui transforme malencontreusement un éloge en critique.

53. A l'exception de quelques lettres dont les brouillons semblent avoir été corrigés selon le style, riche en épithètes du temps et du milieu, et de rares traits de minime importance.

# PREMIER MARTYR D'OCÉANIE

Prêtre de la Société de Marie et premier martyr des îles océaniennes, Pierre Chanel n'est pas un personnage illustre. Il a fait bien peu de bruit dans le monde. Sa mort sanglante aux antipodes en 1841 n'a guère ému l'opinion civilisée. Dans l'Église elle-même, d'autres gloires recouvrent un peu la sienne, malgré la béatification célébrée le 17 novembre 1889. A la suite de cette solennité, l'ombre de nouveau l'enveloppe. Ses confrères Maristes sentent progressivement s'affaiblir leur espoir de la canonisation. Et voici que soudain la cause est reprise à Rome, des miracles sont examinés, des congrégations convoquées selon les règles canoniques, si bien que 1954 voit l'inscription du P. Chanel au catalogue des saints.

La Vierge a-t-elle voulu que sur son disciple rejaillît la splendeur de l'année séculaire où nous commémorons la proclamation de sa conception très pure?

## I

### Un saint que rien ne distingue?

Qui se contente d'une lecture rapide ne remarque rien de frappant dans la vie de Pierre Chanel. Un brave enfant, né de paysans honnêtes, fermes chrétiens, en un coin perdu de l'Ain, au hameau de la Potière, sur la paroisse de Cuet, alors simple chapelle vicariale; qui devra se battre avec les difficultés habituelles pour acquérir quelque instruction, qui connaîtra vers

la quinzième année la crise classique de découragement et voudra tout laisser, puis se reprendra, sermonné par une pieuse femme et surtout réconforté par une prière à Marie.

Un séminariste consciencieux, de qualité intellectuelle moyenne, à la ferveur nourrie des ignorances et des enthousiasmes familiers à cet âge; quel adolescent ému dans sa sensibilité religieuse ne tracerait pas avec son propre sang, qu'il voit couler au hasard d'une égratignure, son « Aimer Marie et la faire aimer »?

Un prêtre sérieux, présent tout ensemble à son église et à ses ouailles, menant la vie pauvre et rude des petites gens qu'on lui confie, à Ambérieu comme vicaire et à Crozet comme curé, s'épuisant vite à la tâche à cause de sa frêle santé qu'il ne sait pas ménager; tenant de son époque et peut-être aussi de son tempérament délicat, frémissant, un grain de romantisme; et il rêve des missions lointaines, du martyre, tout au moins de la vie religieuse.

Un Mariste parmi les premiers compagnons du fondateur, qui enclôt ses cinq premières années entre les murs d'un petit séminaire, dans l'humble ville de Belley; successivement professeur, directeur spirituel et supérieur, il reçoit d'une ascension si rapide le lustre du succès; la confiance de tous lui est acquise, mais c'est un mince événement, commenté seulement des élèves et des maîtres. Que de carrières plus brillantes sont recouvertes du voile de l'oubli!

Un missionnaire courageux et patient, d'une ère héroïque, celle où il faut défricher à la lettre une terre rebelle, guère plus humaine que chrétienne; tout le meurtrit, ce missionnaire, et le genre de vie auquel, comme Européen, il est totalement inadapté, et l'isolement qui le place avec son unique compagnon au milieu d'une peuplade polynésienne, aux mœurs étranges et souvent cruelles, et la résistance que lui opposent les bas instincts, l'intérêt, la peur, et la disette et la maladie et l'apparente stérilité de son action. Incontestable est le mérite, mais c'est le mérite de tous, alors, et qui parle de les canoniser tous?

Un martyr, et voilà bien la gloire de Pierre Chanel. Le premier, sur une île océanienne, il a offert à Jésus-Christ sa vie brisée prématurément par la haine. Le premier, il a jeté sur les hontes de ces païens furieux la pourpre de son sang. Nous

l'honorons et nous l'honorerons, tant que durera l'Église, comme les prémices d'une splendide moisson, car son île de Futuna, que n'avait pu convertir un effort de plus de trois années, sa mort l'a conquise au Christ. Aujourd'hui, les archipels du Pacifique saluent en lui le premier qui ait été immolé sous cette latitude *pour la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus* (Ap., 6, 9).

Martyr, très grand martyr, le P. Chanel n'est-il que cela? N'avons-nous d'autre exemple à retenir de lui que son sacrifice final? La leçon serait déjà haute, difficile, héroïque. Mais, nous en sommes convaincu, elle se relie étroitement à l'existence tout entière de Pierre Chanel.

## II

### Le caractère

Nous ne le connaissons que de seconde main, par des témoignages à interpréter. Le chercherons-nous à travers la physionomie du Père, telle que nous la présentent ses portraits? Vaine tentative! Nous ne possédons pas les traits authentiques de notre martyr. On raconte discrètement que, pour obtenir de son visage une peinture qui ne fût pas trop fantaisiste, ses confrères prièrent sa sœur, religieuse Mariste au couvent de Belley (elle avait avec lui, paraît-il, une ressemblance très apparente), de poser devant l'artiste chargé de l'ouvrage; l'on dut recourir en même temps aux souvenirs de personnes qui l'avaient vu de près. De ces éléments divers et d'inégale valeur est sorti le type conventionnel, régulièrement reproduit; il exprime avec des lignes agréables une douceur un peu féminine, de l'aménité, rien de vraiment viril, d'ardent, de fort. Laissons là ce décevant moyen d'investigation[1].

1. On possède dans les Archives de la Maison Généralice une ancienne image représentant le Père. Les traits sont beaucoup plus accusés, moins réguliers que dans les portraits courants. Visiblement, l'on n'a pas cherché à donner un beau visage au missionnaire. Serait-ce là une reproduction fidèle? Comment expliquer que l'on ait renoncé à cette gravure si elle traduisait exactement la vérité? Faut-il admettre qu'on a voulu faire plus agréable au détriment du vrai?

Les documents écrits nous conduisent plus loin; de leurs attestations convergentes nous dégageons sans trop de peine l'image de l'âme, sinon celle du corps. Pierre Chanel, vif et impressionnable de nature, porté même à l'ironie, capable de décocher un trait mordant, mais sensible, affectueux, — on l'appellera en Océanie l'homme au grand cœur, — s'impose d'être doux et patient. Douceur qui, loin d'exclure la fermeté, la suppose. Il n'est point de douceur vertueuse sans une volonté pleine d'énergie. Pierre s'est maîtrisé de bonne heure; il a peu à peu conquis cet empire sur ses émotions qui, durant son séjour à Futuna, s'élève à l'héroïsme.

### *Vivacité et douceur.*

En 1819, Pierre a seize ans. Sur les instances de son protecteur, l'abbé Trompier, curé de Cras, qui l'a guidé jusqu'ici dans ses études, il est admis au petit séminaire de Meximieux. Au cours du voyage qui le conduit à cette localité se produit un double incident, révélateur autant que savoureux. En diligence, la conversation s'engage. Une jeune ouvrière, employée dans une filature de coton de Saint-Rambert, fait la délurée. Pierre, agacé, simule le sommeil. Pas jusqu'au bout cependant; estimant qu'une leçon s'impose, il coupe la parole à la fille : « Nous regrettons, mademoiselle, que vous ne reveniez pas de la filature, au lieu d'y aller : vous auriez pu apporter du coton pour nous boucher les oreilles. » On rit, et non pas du séminariste.

Peu après, intervient un autre voyageur. Il s'adresse à Pierre : « Jeune homme, où allez-vous? — A Meximieux, au petit séminaire. — Au petit séminaire? Je vous plains, si vous disiez au collège... Sans doute, cela coûte cher, et peut-être vos parents ne peuvent pas vous y envoyer. — Ils seraient riches qu'ils n'auraient pas changé d'idée. — Ils ont grand tort. » L'interlocuteur poursuivant sur le même ton, Pierre finit par lui demander le silence. « Oh! oh! sur quel ton vous le prenez; on dirait qu'une mouche vous a piqué! — Oui, monsieur, une bien vilaine mouche. » De nouveau, les rieurs furent pour lui[2].

2. Nicolet, *Vie du bienheureux P. L.-M. Chanel*, 3e éd., Vitte, 1903, p. 26.

Rares sont les traits de ce genre que l'on nous ait conservés. La tendance existait pourtant, et peut-être l'abbé Trompier s'y référait-il lorsqu'il écrivait au Supérieur du séminaire, après avoir mentionné « la candeur et l'aménité admirable de son élève » : « Ne lui ménagez au besoin ni les réprimandes ni les punitions[3]. »

On garde à Meximieux une grammaire latine qui porte plusieurs fois à chaque page la signature de Pierre Chanel. Distraction d'un écolier lassé par un enseignement sans intérêt ou par un travail fastidieux ? Affirmation à demi consciente d'une personnalité qui se cherche ? Repliement sur soi d'un adolescent impuissant encore à s'ouvrir ? On soupçonne la poussée d'un tempérament que n'a pas jusqu'au fond pénétré la grâce.

Déjà, cependant, des témoins exaltent ses vertus. Nous hésiterons à les prendre au pied de la lettre. Ils écrivent après le martyre du Père et pour renseigner son premier biographe. Rien de plus apparent que leur souci de déceler chez l'enfant l'homme de Dieu qu'il sera plus tard. Que nous disent-ils d'ailleurs ? Ils alignent des phrases de panégyrique alors que nous souhaiterions des faits. Écoutons par exemple son professeur de quatrième et de troisième : « Quelles précieuses qualités dans ce jeune aspirant au sacerdoce!... Si alors j'avais pu prévoir sa glorieuse destinée, avec quel intérêt j'aurais observé et recueilli jusqu'aux plus légères circonstances de sa vie! (Il ne se rappelle donc rien de précis.) ... Je ne crois pas qu'il ait mérité ou reçu un seul reproche de ses supérieurs. (Clause de style ou renseignement positif ?) Il était d'une modestie et d'une docilité parfaites. Il avait le cœur sensible et généreux. Le fond de son caractère était la mansuétude. Cette bonté d'âme était peinte dans ses traits; elle se révélait surtout dans son regard et dans sa parole. Ennemi de tout ce qui trouble la paix et l'union, il n'eut jamais avec ses condisciples la moindre querelle... Une légère teinte de mélancolie lui donnait un air posé sans être trop grave et calme sans froideur![3bis] » Arrêtons-nous. Le vénérable auteur pourrait continuer longtemps sur ce ton sans nous montrer vraiment son héros. Retenons cependant que « le fond de son caractère

3. *Ibid.*, p. 30.
3 bis. *Ibid.*, pp. 32-33.

était la mansuétude », en le comprenant plutôt d'une vertu conquise par la volonté que d'une heureuse disposition trouvée au berceau. Quelques incidents de l'époque, notés par les contemporains, justifient l'appréciation. On l'avait placé, en salle d'étude, entre deux élèves difficiles, l'un paresseux, l'autre turbulent. Ni l'un ni l'autre ne lui laissaient de cesse : tiraillé, questionné, empêché de suivre sérieusement un travail, il sut garder la patience; bien mieux, il amena le voisin exubérant à se mettre lui-même à son devoir et à ne plus déranger son mentor.

Parmi les nombreux séminaristes de Meximieux, il s'en rencontra deux ou trois, nous assure-t-on, qui infligèrent à Pierre Chanel une petite persécution en règle : plaisanteries mordantes, interprétations méchantes, mauvais tours, parti pris d'indélicatesse et de grossièreté. Pierre ne se départit point de son égalité d'humeur coutumière. Plus tard, un de ces jeunes gens voulut s'excuser par écrit de ses torts et il le fit en termes émouvants.

Dernier détail, significatif surtout par l'âge des acteurs : « Durant une promenade, un jeune élève... frappa l'eau boueuse d'un ruisseau, la fit jaillir et en couvrit les vêtements et la figure de Chanel, ce qui produisit une hilarité générale; celui-ci se tournant vers l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, se contenta pour toute vengeance de lui dire en souriant : « Pour te punir, je devrais t'embrasser[3ter]. » C'était mettre une fois de plus les rieurs de son côté.

Au grand séminaire, il poursuivit son travail de réforme intérieure. Un de ses condisciples reçut un jour cette confidence : « Qui comprendra tout ce qu'une simple curiosité, une petite raillerie, une légère médisance, un sentiment d'amour-propre peuvent produire d'opposition à la grâce, d'affaiblissement dans la ferveur, d'égarement et de dégoût dans l'oraison[4]. » Seule l'expérience peut dicter pareille réflexion.

3 ter. *Ibid.*, p. 46.
4. *Ibid.*, p. 52.

*Générosité d'âme et prudence.*

La douceur, jointe à l'ardeur du caractère, exprime bien souvent la générosité, au sens de grandeur, de noblesse, de goût pour les résolutions chevaleresques. C'est le cas de Pierre Chanel. On nous le montre, dès le petit séminaire, enclin à rendre service, à partager les gâteries, les menus cadeaux reçus de sa famille, à s'associer aux jeux, sans aller jusqu'aux disputes que maintes fois ils provoquent entre écoliers, s'efforçant au contraire d'apaiser les litiges et de les arbitrer. Il est loin de rougir de ses origines paysannes. A un condisciple qui, appelé au parloir en même temps que lui, s'étonne qu'il saute au cou d'une humble femme de la campagne : « Oui, répond-il, c'est ma mère. Est-ce que tu me croyais grand seigneur? Mes parents travaillent pour vivre; ils habitent un hameau de la Bresse, la Potière, aux environs de Bourg[5]. » Le petit paysan bressan ne se laisse pourtant point capter par la terre natale. En lui l'âme est trop haute pour en subir exclusivement l'attrait, elle s'évade du cadre familier. Chanel songe, dès les bancs du collège, à l'apostolat des missions étrangères. Lié avec deux camarades qui entreront comme lui dans la Société de Marie, il découvre chez eux des aspirations analogues aux siennes, et les trois amis construisent de concert de beaux projets d'avenir. Châteaux en Espagne? En Amérique plutôt. Voilà en effet que le supérieur, M. Loras, devine leurs sentiments ou entend leurs confidences. Or, lui-même se dispose à gagner les États-Unis qui recourent alors au clergé français. Il y deviendra évêque de Dubuque. Prenant au sérieux les rêves de ces jeunes garçons, — c'est en marquer la valeur, — le supérieur de Meximieux, au moment de leur départ pour le collège de Belley, où ils suivront le cours de philosophie, les initie à ses intentions et leur propose de l'accompagner. Aucune décision immédiate d'ailleurs ne s'impose. On se quitte en se disant au revoir, enchantés de part et d'autre de se retrouver plus tard, du moins l'espère-t-on.

Chanel attendra plusieurs années encore avant d'arrêter une

5. *Ibid.*, p. 45.

vraie résolution qu'il veut prudente, et il ne choisira pas l'Amérique. D'ici là, il sera l'homme du devoir présent, et jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Il passe un an à Ambérieu, comme vicaire. Il y gagne tous les cœurs, mais il y perd sa santé. Aussi, l'évêque de Belley, persuadé de faire œuvre pie, lui refuse de partir pour rejoindre M. Loras et le nomme curé d'une petite paroisse, Crozet, au pays de Gex. Il a consigne de s'y reposer. Pendant les trois années qu'il y réside, Pierre Chanel, sans oublier les missions lointaines, se donne tout entier à la tâche qui lui incombe. On a rapproché son ministère pastoral à Crozet de celui de Jean-Marie Vianney sur la paroisse d'Ars, et non sans raison. Même population impie et dissolue au début, même vie de prière et de pénitence de la part du prêtre, même retournement des âmes. Chanel reste de longues heures devant l'autel ou l'image de Marie; il voit tous ses paroissiens qu'il charme par son abord aimable; il se dévoue au réconfort des malades, à l'instruction des enfants; il accueille les pauvres sans jamais se lasser, jusqu'à se démunir du nécessaire; il jeûne un jour par semaine et porte cilice. Quand il quitte Crozet, de peur qu'on ne le retienne, il part secrètement, plus heureux que le curé d'Ars, et va rejoindre à Belley le P. Colin. Son évêque, Mgr Devie, l'autorise enfin à entrer dans la jeune Société de Marie.

Le voilà donc sur la route des missions. Trois ans auparavant, une lettre de lui contenait ces mots : « Demande-lui (à un missionnaire de ses amis) s'il n'a pas trouvé mon nom écrit sur le sable du rivage ou sur l'écorce de quelques arbres[6]. » Les obstacles sont tombés, rien ne s'oppose plus à son départ. Rien, sinon la volonté de son nouveau supérieur. Chanel est nommé professeur de sixième au collège de Belley. Déception cruelle? Peut-être, mais il se soumet en silence. Une fois de plus, il sacrifie son attrait parce que Dieu parle.

Nous sommes en 1831. Ce n'est qu'en 1836 qu'il s'embarquera pour les îles d'Océanie. Dans le sacrifice, il va mûrir sa vocation.

6. *Ibid.*, p. 81.

## III

### La vocation apostolique

Cette vocation, nous l'avons vu naître. Elle vient de prendre forme, comme une vision vaporeuse qui se durcit en un personnage vivant. Elle a maintenant tant de fermeté qu'elle accepte un renoncement apparemment destructeur. En réalité, Pierre Chanel apprend la vraie manière de la servir : ne s'y point asservir, mais la dominer en ses éléments humains, Dieu seul requérant l'obéissance.

### *Conquis par Marie.*

Le curé de Crozet veut être missionnaire, comme le souhaitait le jeune séminariste de Meximieux, mais il décide d'être missionnaire mariste. Depuis longtemps, il aime la Vierge; on nous assure que ses cahiers et ses copies d'écolier portaient tous cette dédicace : *Auspice Dei Genitrice Maria*, et il aurait contribué, l'un des premiers, à mettre en honneur à Meximieux l'usage d'une visite au Saint-Sacrement et à Notre-Dame aussitôt après le repas de midi. On l'a déjà rappelé, il écrivit un jour avec son sang la devise où se révélait sa piété mariale : Aimer Marie et la faire aimer. Rien là, si l'on y tient, qui le tire hors de la cohorte banale autant qu'éphémère des « enfants de chœur ». D'authentiques mécréants ont, dans leur jeunesse, composé des sonnets à la Vierge. Mais la sève qui nourrissait ces premières fleurs n'a cessé de monter et de susciter des floraisons nouvelles. Au grand séminaire, il est reconnu comme un grand dévot de la Mère de Dieu, si bien, note un professeur de l'époque, que son entrée dans la Société de Marie ne surprit aucun de ceux qui l'avaient fréquenté au séminaire de Brou. Vicaire d'Ambérieu, il inaugure dans l'église paroissiale les exercices du mois de mai en l'honneur de Marie, non sans avoir quelque peu forcé la main à son curé que les innovations déconcertent. Le soir du premier jour, le brave homme montre de l'humeur : « En vérité, c'est porter les choses trop loin... A quoi bon tant d'éta-

lage? Que ferons-nous donc le jour de Pâques[7] ? » Un liturgiste lui eût donné raison; Pierre Chanel suivait les impulsions de son zèle et s'abandonnait à sa filiale tendresse envers Notre-Dame. Il l'emporta très vite et nulle objection ne lui fut plus opposée. Les paroissiens, gagnés à sa cause, devinrent meilleurs chrétiens. Quelque dix ans plus tard, l'on se souvenait encore d'un sermon du jeune vicaire sur la dévotion envers la Sainte Vierge, sermon qui avait profondément remué les âmes.

Nommé à Crozet, devant la difficulté de la tâche, il recourt avant tout à la Mère commune. Pendant neuf jours, il prie matin et soir devant l'autel de Marie : la neuvaine achevée, il continue de porter souvent ses soucis pastoraux au cœur de celle qu'on a bien le droit d'appeler la Vierge sacerdotale. N'est-elle pas du prêtre par excellence la Mère et la collaboratrice? C'est à elle qu'au terme de son pastorat de trois années, à la réunion du dimanche soir, Chanel consacre la paroisse rénovée, la paroisse qu'il a régénérée dans le Christ grâce à l'appui de la Mère toute bonne. Et l'on voit couler ses larmes pendant le chant du vieux cantique : « Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours. » Il garde le secret de son imminent départ. Ces larmes, les fidèles en ignorent la vraie cause, mais ils ne se trompent pas en y lisant la profonde tendresse de leur prêtre pour la Vierge très pure, et lui-même se rappelle peut-être que, dès avant sa naissance, sa propre mère l'avait, comme il le faisait ce jour-là pour Crozet, voué à la Reine des apôtres et des martyrs. Quand il avait appris ce geste de sa maman de la terre, il s'était donné un second prénom, le nom de sa maman du ciel. Et voici que l'initiative de l'enfant avait préfiguré une décision plus grave : Chanel s'appellerait désormais Mariste. Il entrait dans une Société religieuse qui proclame Marie sa première et perpétuelle supérieure, qui a pour idéal la vie de Marie à Nazareth, qui tend à rayonner autour d'elle l'esprit de Marie, après s'en être pénétrée elle-même. Le fondateur l'y accueillait en personne, image vivante de celle qui l'avait conquis, lui, Pierre Chanel, et qui le préparerait pendant dix années de prière, de travail et de souffrance au sanglant sacrifice de Futuna.

7. *Ibid.*, p. 79.

*L'école de l'apostolat.*

Dès le mois d'octobre 1831, le P. Chanel prend place non pas dans un noviciat, mais au petit séminaire de Belley, alors dirigé par le P. Colin, fondateur de la Société de Marie. La Société attend encore, à cette date, l'approbation canonique de Rome; ses règles ne forment pas un code complet, sanctionné par l'autorité pontificale; point de vœux reconnus par l'Église ni de Supérieur général. Deux groupes de Pères : l'un à Belley, l'autre dans le diocèse de Lyon, à l'Hermitage (Loire). On tâtonne, on a besoin de prudence, de discrétion, de patience. Incorporé au groupe belleysan, le P. Chanel va tout à la fois recevoir du P. Colin l'initiation religieuse et faire œuvre d'éducateur. Dans son cas personnel, les deux situations, loin de se gêner, s'harmonisent. Le missionnaire apprend d'une part le renoncement joyeux, l'humilité, l'obéissance, les immenses ambitions de la charité; de l'autre, le dévouement total, avec les hardiesses du zèle et le respect des âmes.

S'engager dans l'apostolat, c'est avant tout se livrer aux autres. On cite souvent le mot du P. Chevrier : « Le prêtre est un homme mangé. » Il est vrai à la lettre. En son modeste emploi de professeur de sixième, le P. Chanel se dépense sans calcul, si bien qu'il tombe malade. Des crachements de sang, un épuisement extrême alarment son entourage. Il doit s'arrêter. Vaille que vaille cependant il termine l'année scolaire, mais sans doute le P. Colin a compris le danger. Il lui retire l'enseignement et lui confie la direction spirituelle des élèves à la rentrée de 1832. Deux ans après, il le nomme son successeur à la tête de la maison.

Durant quatre années, le P. Chanel continue de se donner à tous : professeurs, élèves et même domestiques. On a conservé le touchant témoignage d'une employée au service du séminaire : « Lorsque j'étais malade, il venait exactement me confesser, m'apporter le bon Dieu... Si le médecin m'oubliait, il lui parlait de moi. Ah! si je ne l'avais pas eu, que serais-je devenue pendant cette maladie? Il me disait que sans la charité on ne pouvait être sauvé! Il l'avait bien, lui, cette charité. Jamais nous

n'avons eu un supérieur comme lui. » Et son biographe, utilisant les récits de témoins, écrit : « Accessible à tous, il n'avait d'autre mesure de son temps que la convenance de chacun; interrompu sans cesse, il quittait sa tâche pour la reprendre avec une égalité d'âme que rien n'altérait et sans que l'on pût découvrir sur cette figure toujours souriante aucune trace de lassitude ou d'ennui. On lui avait donné le surnom de *bon pasteur*. « Plus d'une fois, dit la même employée déjà citée, lorsqu'il était harassé de fatigue, à la suite des travaux du saint ministère, je l'ai trouvé assis dans sa chambre, refusant tout soulagement et se contentant de prier en silence, les yeux fixés sur un crucifix[8]. »

Elle est de lui, cette parole significative qui date de 1836, peu de temps avant son départ pour les îles. Il est allé à la Potière pour préparer sa mère à la séparation, mais il n'a pas trahi son secret de peur de provoquer trop de larmes; deux curés du voisinage ont eu confidence de l'événement prochain et mission de consoler la mère à jamais privée de son enfant. Et il écrit à un ami : « Pardon si j'ai traversé votre village sans m'y arrêter, j'étais trop pressé de rentrer à Belley : *le cri de mon devoir faisait un bruit de tonnerre*[9]. »

Le devoir! Lisez l'amour de Dieu, l'amour qui lie, qui livre, qui assujettit à l'Esprit, l'amour qui enlève l'homme à lui-même et le met au service de tous.

Surhumaine abnégation! L'amour seul y élève, car l'amour, c'est Dieu. L'apôtre doit l'appeler, l'amour, par une incessante prière et s'y ouvrir par l'humilité. Au petit séminaire de Belley, comme à Crozet, le P. Chanel fut homme d'oraison. On le voyait souvent à la chapelle, implorant le Seigneur, la Vierge, saint Joseph, portant devant ses amis d'en-haut les difficultés et les peines du moment. On comprenait surtout qu'il vivait intérieurement de prière, à son air recueilli et lumineux, à son sourire habituel, à sa bonté jamais déroutée. Quand une émotion un peu vive risquait de lui ôter son calme, il regardait le crucifix. Plusieurs témoins signalent ce trait. La prière seule d'ailleurs

8. *Ibid.*, p. 146.
9. *Ibid.*, p. 159.

— la prière au grand sens du mot — pouvait rendre compte de son ascendant sur les âmes. « Vous eussiez dit, raconte un des grands élèves recourant à sa direction, qu'il prenait votre cœur dans ses mains, l'enlaçait dans les liens de la charité, et le jetait tout attendri dans les bras de la miséricorde divine. »

Bien loin du reste de s'attribuer le moindre mérite, il confessait volontiers son absolue dépendance à l'égard de Dieu. Il la confessait plutôt par ses actes et son attitude, par sa fidélité à prier, par son attention à Dieu présent que par des paroles expresses; et c'était là l'une des meilleures marques de son humilité. Sur le point de s'embarquer pour l'Océanie, il écrira : « Je manque de tout, excepté de bonne volonté[10]. » Rares sous sa plume les déclarations de ce genre; la gravité de la circonstance lui arrachait cet aveu. Nous trouvons, semble-t-il, son langage le plus familier dans ce fragment d'une lettre à sa sœur, la religieuse mariste :

> N'oublions pas que c'est pour nous rendre plus humbles que Dieu nous laisse nos misères; nous devons croire qu'il pense à nous et qu'il nous aime; ayons les yeux fixés sur lui plutôt que sur nos défauts. N'examinons pas, dit saint François de Sales, si notre cœur lui plaît, mais bien si son cœur nous plaît[11].

## *En route.*

Enfin, l'heure de réaliser son rêve a sonné! Le pape Grégoire XVI approuve la Société de Marie et la charge des missions en Océanie occidentale. Les vingt premiers Maristes prononcent leurs vœux religieux à Belley dans la maison dite des Capucins, après avoir élu le P. Colin supérieur général. Le P. Chanel partira cette année même, en compagnie de trois prêtres et de trois frères coadjuteurs. Il exulte :

> Mon cœur ne cesse de battre de joie, depuis que mon nom est inscrit pour le premier envoi de missionnaires... Nous serons prêts au premier signal de départ que nous donnera le Souverain Pontife. Il nous tarde de monter à bord du navire qui nous

10. *Ibid.*, p. 176.
11. *Ibid.*, p. 149.

transportera en Polynésie. Il est impossible que dans une si longue traversée nous ne courions pas de très grands dangers. Je ne m'en effraie pas le moins du monde; j'ai déjà fait à Dieu le sacrifice de ma vie [12].

Nous savons qu'il a vu sa mère en juillet sans lui parler de son projet. Il revient à la Potière au début d'octobre. Cette fois, il annonce qu'il est destiné aux missions, mais il se garde bien de préciser la situation géographique des régions qu'il doit évangéliser. A son frère qui lui demande : « Quand reviendras-tu? » il répond avec un sourire : « Qui peut le savoir? Et puis, si on ne se revoit pas sur la terre, on se reverra au ciel. » Il passe la journée du dimanche au presbytère de Cuet; sa mère est là. « Après vêpres, lisons-nous dans une lettre du P. Chanel, nous continuâmes encore quelques instants la conversation. Puis, elle s'en alla, tout occupée de la manière dont elle pourrait nous donner à dîner, le lendemain. La pauvre mère ne pensait pas ne plus me revoir. La chose pourtant s'est passée de la sorte [13]. » De Cuet, le Père se rendit à Montrevel, puis dans une autre paroisse où il passa la nuit. Le lendemain, il vit ses sœurs et reprit la route de Lyon. Un de ses amis, qui alors le rencontra dans une réunion de prêtres, remarqua l'altération de ses traits. Il crut à une défaillance de courage chez le missionnaire : « Ah! cher ami, lui dit le P. Chanel, je suis moins découragé que jamais; je ne suis ému que par le bonheur de ma vocation et l'espoir du martyre [14]. »

Nous pouvons bien supposer que l'âme si affectueuse du Père, sans détriment de sa résolution, souffrait aussi de tant de blessures ouvertes en sa vibrante sensibilité. Le récit de ses adieux aux élèves de Belley, qui, malgré sa couleur romantique, toute d'époque, nous révèle des sentiments très vrais, permet de comprendre les émotions affrontées et surmontées par sa volonté. « Prévoyant qu'il ne reverrait plus son pays ni ses chers enfants de Belley, lorsqu'il descendit du saint autel où il venait de célébrer une dernière fois les saints mystères pour nous, il prit dans

12. *Ibid.*, pp. 156-157.
13. *Ibid.*, p. 167.
14. *Ibid.*, p. 168.

ses mains une petite statue bénite de la Sainte Vierge et la plaça sur une console en face de la communauté. Il l'entoura de ses bras et la baigna quelques instants de ses larmes brûlantes et silencieuses. Notre émotion était à son comble. « O Mère, s'écria-t-il... bonne Mère, vous savez combien je les aime, ces enfants que votre Fils et vous m'aviez confiés; veillez sur eux, je vous les rends puisque je m'en vais; prenez-les, gardez-les toujours sur votre sein maternel. » Il nous donna sa dernière bénédiction et partit. Ceux de nous, en grand nombre, qui avaient joui de sa sainte intimité voulaient le suivre et pleuraient[15]. »

On s'explique l'hésitation qui un moment le tourmenta. Non pas qu'il cédât expressément au regret de ses proches, de son pays, de ceux qui l'aimaient et pour lesquels il s'était tant dépensé. Il craignait plutôt de s'être engagé à la légère. Sans doute aussi l'épine du sacrifice le déchirait-elle, et son cœur meurtri se plaignait-il qu'on eût trop compté sur ses forces. Il monta un jour au couvent des Sœurs maristes de Bon-Repos, qui domine la petite cité de Belley, et ne put cacher à la supérieure la crise qu'il traversait : « Ah! mon Père, lui dit la Mère, quelle grâce le Seigneur ne vous fait-il pas en vous assignant l'Océanie comme champ d'apostolat! Et vous perdriez cette grâce, peut-être même celle du martyre[16] ? » Dieu se servait de cette religieuse pour raffermir la vocation chancelante du Père. Désormais, la lumière revenue ne le quittera plus. Il saura désarmer par son calme souriant toutes les tentatives de le détourner de son chemin.

Parti de Lyon le 16 octobre 1836, le P. Chanel ne s'embarqua au Havre que le 24 décembre. On avait dû attendre les vents favorables. Le groupe des missionnaires maristes entourait Mgr Pompallier, vicaire apostolique, mais il reconnaissait le P. Chanel comme supérieur religieux. La nomination avait été faite par le P. Colin. Le voyage ne s'acheva que le 9 novembre 1837, jour du débarquement à l'île Futuna. Près d'un an de navigation. Nous sommes loin d'une traversée moderne à bord d'un paquebot même de troisième ordre; il faut compter sans cesse avec les éléments. Peu de jours après le départ, une tempête

15. *Ibid.*, p. 159.
16. *Ibid.*, pp. 160-161.

endommage gravement le vaisseau; le gouvernail n'est plus fixé que par un tenon, deux sont brisés, un troisième à demi arraché. On échappe à la catastrophe quasi par miracle. Lors d'une escale aux Canaries, les missionnaires contractent une maladie contagieuse. Ils s'en remettent, sauf un ami très cher du P. Chanel, le P. Bret, qui meurt en mer. Le coup est dur. Dieu les dédommage : l'équipage, ému de cette mort, remué par les exhortations des Pères, se convertit en masse. Nouvelle tempête en avril, relâche à Valparaiso; on y passe plus d'un mois. C'est qu'il faut découvrir un autre bateau se rendant en Océanie, la *Delphine* qui les a pris au Havre étant au terme de son trajet. Un brick américain, l'*Europa*, consent finalement à transporter les missionnaires. L'équipage est protestant, plein de préjugés contre les papistes. Il est bientôt retourné. L'un des officiers, d'abord farouchement hostile, déclare qu'il se fera instruire dans la religion catholique une fois débarqué à Tahiti. Les Pères font une halte aux îles Gambier, puis à Tahiti, où ils abandonnent l'*Europa*. Ils repartent sur une goélette, la *Raiatéa*, louée par Mgr Pompallier. Deux fois le bâtiment risque de se briser sur des récifs, aux îles Tonga. Là encore, le salut aux yeux des voyageurs est un coup de Providence. On accoste à Vavau, grande île de l'archipel. Le roi, déjà gagné par les protestants, se refuse à les admettre sur son territoire. Sans se décourager, les Pères remontent sur leur goélette et, malgré les renseignements défavorables, décident de se rendre à Wallis. Le P. Bataillon va y rester, en compagnie d'un frère. Quant au P. Chanel, il est destiné à l'île relativement proche de Futuna. Il y arrive, nous l'avons dit, au début de novembre 1837. La longue épreuve de ces dix mois de mer n'avait nullement lassé sa patience. Croyons-en le futur Mgr Bataillon qui a écrit : « Le P. Chanel, qui était notre supérieur, fut aussi notre modèle en toute chose. Toujours bon, toujours égal... plein d'affabilité, d'égards, de prévenances pour tout le monde, il n'aurait pas fait de la peine à un enfant; prêt à consoler, à encourager et à rendre tous les services qui dépendaient de sa charité. Nous ne l'avons jamais vu de mauvaise humeur[17]. »

17. *Ibid.*, p. 184.

## IV

### La vie en mission

*Coup d'œil rapide.*

A peine trois années et demie de vie missionnaire. Jusqu'en octobre 1839, le Père a la liberté de ses mouvements. Le roi du pays, Niouliki, l'héberge au commencement dans sa propre case, ainsi que son compagnon, le Frère Marie Nizier; puis, à la grande satisfaction de ses deux hôtes, il leur fait élever dans la vallée d'Alo une case où ils seront chez eux. Misérable construction qui devient en quelques semaines inhabitable. De nouveau, sur l'initiative de Niouliki, les missionnaires s'installent dans la maison royale à Poï. Une fois encore, on obtient du roi l'autorisation d'édifier une case séparée; le Père et son compagnon y résideront jusqu'au martyre.

Les premiers temps, il est indispensable d'apprendre la langue des indigènes. A cette tâche, le Père s'applique et peine de longs mois; il ne parvient à s'exprimer aisément en futunien qu'au début de 1840. La difficulté qu'il éprouve à s'exprimer dans l'idiome local limite beaucoup son apostolat. Il en est réduit à baptiser de petits enfants en danger de mort; quelques adultes gravement malades, et qu'il réussit à instruire des vérités essentielles, reçoivent, eux aussi, le baptême. Une lettre de lui aux élèves de Belley, datée de septembre 1839, nous livre ces détails : « Le nombre total (des baptisés) jusqu'à ce jour, ajoute le Père, n'est que de trente[18]. »

Une autre de ses préoccupations apostoliques est d'éviter la guerre entre les tribus de *vainqueurs* et de *vaincus*, traditionnellement ennemies l'une de l'autre et qualifiées par leur destin le plus récent. Il n'y réussit pas toujours. En août 1839, le conflit éclate. « Il y eut vingt-quatre morts du côté des *vaincus* et treize dans le parti des *vainqueurs*, nombres bien considérables pour la faible population de Futuna. » Nos missionnaires soignent les blessés, parmi lesquels un frère du roi vaincu, et désarment

18. *Ibid.*, p. 279.

la vengeance de Niouliki, désireux de massacrer la plupart des survivants dans la tribu malheureuse. La victoire grise le roi Niouliki. Il attribue son succès à l'intervention de ses dieux. Le chef de Wallis refuse d'embrasser la religion chrétienne. Pourquoi ne pas garder le même parti ? Et il se détache du P. Chanel. Quittant Poï, il se transporte à Tamana. Cette démarche prend bien vite une signification hostile. Le roi cesse d'envoyer des vivres et défend à ses sujets d'apporter des aliments aux missionnaires. C'est la rupture des liens de *parenté* que la volonté du chef avait créés avec eux à leur arrivée dans l'île. Les voilà en réalité proscrits. Ils se mettent à travailler leur terrain. Écoutons le Frère Marie Nizier : « Nous n'avions pas la force nécessaire pour des travaux de ce genre. A cette faiblesse se joignait le manque de nourriture, qui l'aggravait... Que l'on ajoute à cela la chaleur brûlante du soleil des tropiques... et l'on aura une idée de notre nouvelle position. Le P. Chanel, quoique faible, put supporter plus courageusement que moi ces différentes fatigues; il travaillait souvent tout seul à cultiver le terrain qui nous avait été cédé, pendant que j'étais occupé à des travaux moins pénibles à la maison[19]. » Souvent, à la maturité, les indigènes pillaient le jardin, s'emparant des légumes et des fruits.

La persécution proprement dite sévit à partir de février 1840. Quelques jeunes gens se rendent régulièrement à la case du Père pour se faire instruire de la religion. On les menace. A plusieurs reprises, des menaces de mort proférées contre le missionnaire lui sont rapportées. Il se borne à dire : « C'est bien. » Le roi paraît hésitant. Au fond, il aime le Père; il n'ose pas briser l'engagement pris naguère de le protéger. Avec Niouliki, le Père a son franc-parler; il lui dénonce les vols dont il est victime, lui reproche les entraves mises à la conversion des insulaires remués par sa prédication. Le roi garde le silence ou fait des réponses évasives. Son entourage ne cesse de le circonvenir. En mars 1841, il réunit un conseil où l'on décide que les effets des missionnaires seront transportés à Tamana, dans la case royale; de la sorte, une surveillance étroite permettra d'écarter les catéchumènes. La menace n'est pas réalisée; mais les tra-

19. *Ibid.*, pp. 287-288.

casseries continuent. On frappera quiconque fait le signe de la croix ou remue les lèvres avant les repas. Deux jeunes gens qui fréquentent la maison de la mission sont condamnés à l'amende. Et pourtant, le roi n'a pas complètement rompu. Le jour de Pâques, il vient voir le Père, accompagné de deux naturels porteurs de vivres : geste bien opportun, car les missionnaires manquaient à peu près de tout. Geste sans lendemain. Le roi se préparait à céder. Harcelé par son gendre, un certain Mousoumousou, il finit par s'écrier : « Eh bien, que la religion périsse; c'est le principe du mal[20]. »

Sur ces entrefaites, on apprend que Méitala, fils du roi, s'est inscrit parmi les catéchumènes. Mousoumousou saisit l'occasion : « Méitala va trouver le prêtre pour professer en secret la religion. — Corrigez-le! — Quelle sera sa correction? Il n'obéit à aucune parole. — Corrigez-le seulement, car il est encore insensé! Vous êtes venus ici pour me demander ce qu'il y avait à faire : faites ce que vous voudrez. Je chéris cet homme parce que j'ai vécu avec lui. Je ne vous dis pas : frappez-le; cependant je ne rejette pas cette mesure. Faites ce que vous voudrez. — Demeurez tranquille; confiez-nous l'affaire et nous agirons à notre volonté[21]. »

Une courte conversation de Niouliki avec son fils lui permet de vérifier les dires de Mousou; mais la résistance du jeune homme irrite le roi qui tient un conseil de famille. L'avis unanime est qu'il faut exterminer la religion avec son prêtre. Le roi semble acquiescer. Quelques jours après, c'est le drame.

## *Ténacité héroïque.*

Peut-être, en abordant à Futuna, notre missionnaire se berçait-il d'illusions. L'existence serait dure, sans nul doute; on souffrirait du renversement soudain des habitudes, de l'isolement du cœur, de l'étrange abandon où ce jeune prêtre de trente-quatre ans allait se voir réduit. Du moins, remuerait-on les âmes, et après une attente inévitable de quelques mois gagnerait-

20. *Ibid.*, p. 320.
21. *Procès apostolique*, dans Nicolet, p. 324.

on des adhésions sincères qui seraient le principe d'une chrétienté. Les épreuves dépassèrent les prévisions, les conversions ne vinrent que tardivement et l'Église ne fut pas fondée dans l'île du vivant de l'apôtre.

Imagine-t-on ce qu'il en dut coûter au Père de s'adapter aux mœurs de l'île, car il lui fallait bien se plier, dans une large mesure, aux coutumes indigènes? Il s'y appliqua résolument. Par jour, un seul repas, vers les trois ou quatre heures du soir, avec mets du pays : taros, ignames, bananes, fruits de l'arbre à pain. En dehors de là, il arrive que les gens apportent à la mission des produits de leur pêche, poissons gros ou petits; on ne peut toujours les faire cuire. Les naturels d'ailleurs ne prennent pas tant de précautions. Le Père finit par avaler, lui aussi, tout vivants, les petits poissons. Il fait de même pour d'épais vers de bois que l'on trouve dans les troncs d'arbres en décomposition. « A la guerre, comme à la guerre », c'est son expression.

Ce n'est pas le pire, loin de là. Le logement est incommode, préserve mal des intempéries; il ne sauvegarde guère l'intimité du chez soi. Si encore l'on pouvait converser aisément avec les visiteurs! Mais le missionnaire sait mal la langue; il n'a, pour s'en instruire, ni dictionnaire, ni grammaire. Il ne la possédera que la dernière année de son séjour à Futuna.

Solitude! Point de confession sacramentelle, de longues périodes durant. L'unique compagnie du Frère Marie Nizier. La fatigue, l'insuccès, les oppositions rencontrées, que de pentes vers le découragement ou l'irritation maladive! Rien de tel, pourtant! Le Père accepte, le Père sourit. C'est un homme de prière. Il a presque continuellement son chapelet à la main. Un jour qu'il s'est égaré, il rentre à la tombée de la nuit, harassé, brisé : « Je n'ai jamais eu de journée semblable, dit-il au Frère; vous réciterez le chapelet, je ne me sens pas la force de le réciter moi-même; je vous répondrai. » Le Frère devait le réveiller à chaque *Ave Maria*.

Quand il écrit en France, il mendie des prières : « Sans ce secours tous nos efforts seront vains[22]. » Et il a la joie, une

22. Nicolet, p. 280.

joie surnaturelle, une joie que lui interdisent les événements, une joie qui ne peut sourdre que de sa foi. Le témoignage de son compagnon sur ce point ne laisse aucun doute. Frappés de sa douceur et de sa patience, les Futuniens l'avaient nommé l'homme au grand cœur.

Sans doute médite-t-il souvent la vertu de la croix. Il a coutume de répéter : « Le moment des miséricordes n'est pas arrivé. » Pour le hâter, il prie. Un jour, il commence une neuvaine de plus : « Faisons-la, indique-t-il au Frère, pour que le bon Dieu veuille ôter ceux qui sont un obstacle à la conversion de l'île. Si c'est moi, eh bien!...[23] »

Aussi, ce même Frère lui transmettant des propos qui font présager leur mort prochaine, il s'arrête de sarcler un champ de bananiers et de son ton le plus naturel : « Ce ne sera pas le plus mauvais de nos jours. Ne savez-vous pas la réponse de saint Louis de Gonzague, lorsqu'on lui demanda ce qu'il ferait, s'il devait mourir à l'instant?... » Sans rien ajouter, il continue son travail[24].

## *Échec ou victoire?*

Le Père est victorieux de soi-même. Il vit sans humaines raisons de vivre. Son équilibre intérieur repose sur la confiance en la croix. « Il a baptisé à peine quarante-cinq personnes, presque toutes des enfants en danger de mort, et n'a réuni que quelques catéchumènes[25]. » Les chefs du pays se dressent nettement contre lui. Comme Jésus dans sa Passion, il reste calme; Dieu est pour lui, et Dieu est le maître.

On l'avertit du complot qui se trame pour le faire mourir. Il répond : « C'est bon pour moi. »

Et le jour se lève, de son martyre. Le 28 avril 1841, le Père est seul à la maison, il a envoyé le Frère voir un malade dans la vallée des *vaincus*. On l'aborde sous un prétexte : Mousoumousou s'est blessé, il demande un remède. Le missionnaire

23. *Ibid.*, p. 288.
24. *Ibid.*, p. 315.
25. *Jugement sur les écrits*, dans NICOLET, p. 221.

va chercher de quoi panser la plaie. Les indigènes commencent à s'emparer du linge. « Pourquoi voler dans ma maison? » On ne lui répond pas, mais au moment où il s'avance sur le seuil de la porte, on lui lance un coup de casse-tête. Levant instinctivement le bras droit pour parer le coup, il a le bras fracassé. Second coup sur la tempe gauche, le sang coule. Un autre indigène le renverse avec un piquet de bois. Le voilà, sur le gravier, les épaules adossées à une haie de bambou, essuyant le sang qui couvre son visage. L'abandonne-t-on à son sort? Les gens ne songent plus qu'au pillage. Mousoumousou ne veut pas qu'on s'en tienne là. Il lui faut la mort du prêtre. Deux catéchumènes, survenus sur ces entrefaites, s'approchent du Père. L'un d'eux essaie de le soulever de terre. « Laisse-moi, répond-il, que je reste ici, car la mort est un bien pour moi. » A cause de Mousou qui menace, le catéchumène s'éloigne. Personne cependant n'ose achever le blessé. C'est alors que Mousou trouve l'herminette de la mission, s'en empare et en assène un coup violent sur la tête. Le Père mourait comme son Maître, victime de la haine des hommes et de son amour pour eux, et Dieu semblait mourir avec lui.

Dieu ne meurt pas. Ses apparentes défaites annoncent des victoires. L'ennemi qui a érigé la croix et scellé le tombeau ne peut rien sur le pouvoir du Christ de commander à la mort. Le P. Chanel assassiné, la religion surgit dans l'île avec une vigueur inespérée. Deux ans après le martyre, la population presque entière était chrétienne.

Devait-elle sa conversion au Père? Nul doute que son sacrifice n'ait valu à sa chère mission la grâce de la foi. Ce sont là les revanches divines. Mousoumousou lui-même, le meurtrier, se rendit à l'influence surnaturelle de sa victime. Baptisé, il voulut terminer ses jours sur le lieu même de son crime. On le porta dans une case voisine de celle du P. Chanel. En y arrivant, il déclara : « Je ne sortirai plus d'ici, j'y mourrai. Je veux mourir pour Dieu. »

L'espérance du missionnaire avait eu raison. Autre celui qui sème, autre le moissonneur. La joie cependant leur est commune. La joie et l'honneur!

G. Voisine, S. M.

## LE MARTYRE

### Quelques livres récents

Cette esquisse de la vie et de la mort du bienheureux Chanel nous incite à signaler ici quelques ouvrages récemment publiés qui ont trait au martyre. Le bouleversement du temps présent, les nombreuses victimes chrétiennes des persécutions orientales ouvrent aux fidèles la perspective d'un martyre éventuel. Mais la vie et la passion des témoins du Christ nous montrent que le martyre ne s'improvise pas. Une profonde vie de foi prépare ordinairement le suprême témoignage.

A. Hamman, O. F. M. : *La geste du sang*. Arthème Fayard, 1953.

Les *Actes* des martyrs, ces textes vénérables de la vie primitive de l'Église, étaient fort difficiles à approcher. Le mérite du P. Hamman est d'avoir réuni des textes connus ou presque ingnorés en une sorte d'épopée du témoignage. Entre Antonin et Bahram V, de 138 à 438, les persécutions ont entassé et scellé de leur sang les vivantes pierres du Christ qui se nomment Polycarpe, Perpétue, Félicité, Apolline, Cyprien, Thécla, etc. Par delà le style de légende, on sent vibrer dans ces textes l'enthousiasme d'une foi jeune et conquérante.

John Gérard, S. J. : *Vie et passion d'un jésuite élizabétain*. Plon, 1953.

Nous avons déjà recensé cet ouvrage dans *La Vie Spirituelle* (décembre 1953). Cette autobiographie d'un « martyr » qui échappa à la mort de justesse est pleine de richesses spirituelles. Les équipées du prêtre clandestin relèvent du roman d'aventures, mais la foi, la charité et la force de ce fils de saint Ignace méritent une attention particulière.

Evelyn Waugh : *Edmond Campion, martyr*. Amiot-Dumont, 1954.

(Cf. recension p. 546).

Victor Marmoiton, S. J. : *Le Père Pro, apôtre et martyr*.

Le P. Pro naquit en 1891, il fut ordonné prêtre en 1925 et

exécuté en 1927. En 1952, on a ouvert sa cause de béatification. Il fit ses études en Belgique et s'intéressa à l'apostolat ouvrier. Il revint à Mexico au plus fort de la persécution anticatholique. Il se mit à vivre et à travailler avec les plus pauvres. Poursuivi par la police, il ne cessa de dispenser toute l'aide matérielle et spirituelle dont il était capable. Cela dura deux ans. La police parvint finalement à s'emparer de lui. Il mourut avec le courage tranquille des saints.

Jean Monsterleet, : S. J. *Les martyrs de la Chine parlent.* Amiot-Dumont, 1953.

C'est un des premiers témoignages qui nous soient parvenus sur l'épreuve de l'Église de Chine. Le ton de cet ouvrage est celui d'un homme encore sous le coup de l'émotion des choses vues, entendues ou ressenties. Ce livre devrait nous aider à ouvrir longuement notre prière jusqu'aux confins de l'Église souffrante : il nous met en présence des terribles exigences de la communion des saints.

B. De Vaulx : *Les plus beaux textes sur les missions*, Paris, 1954. La Colombe.

Signalons seulement le beau livre de B. de Vaulx dont on lira le compte rendu, page 547. Cet ouvrage est en partie un martyrologe, et il est d'autant plus émouvant pour nous qu'il est un martyrologe français et presque moderne. Il rapporte les hauts faits de nos missionnaires, qui, sur toutes les terres du monde, depuis le XVII^e^ siècle, mais spécialement au XIX^e^, ont répandu leur sang. Nommons les glorieux noms des saints martyrs jésuites du Canada : saint Isaac Jogues, saint Jean de Brébeuf, saint Gabriel Lalemant, saint Noël Chabanel, saint Charles Garnier; des martyrs lazaristes de Chine : François-Régis Clet et Jean-Gabriel Perboyre; des martyrs de Corée : Mgr Imbert et les PP. Chestan et Maubant, des missions étrangères de Paris; du bienheureux Théophane Vénard, martyr du Tonkin.

*Études carmélitaines : Limites de l'humain.* Desclée de Brouwer, 1953, troisième partie : *Au sommet de l'acte humain : le martyre.*

Un article de Mgr Journet trace les grandes lignes de la théo-

logie du martyre : c'est un baptême de sang qui prend son efficacité de la Passion du Christ à laquelle il se réfère, et qu'il imite. Cette efficacité est identique à celle du sacrement : la vertu du sang du Christ agit indépendamment des actes mêmes du martyr, *ex opere operato*. C'est pourquoi les petits enfants qui meurent « à cause du Christ » sont baptisés, rachetés et ressuscités par le sang de la Croix.

L'auteur insiste aussi sur un autre aspect de cette identification du martyre à la Passion du Christ : le martyre peut demeurer un acte caché. Peut-être les martyrs contemporains seront-ils de plus en plus appelés à consommer en secret le sacrifice de leur vie.

L'auteur conclut ainsi : « Il se peut que l'ère où nous entrons connaisse une forme de martyre très pauvre, très dépouillée, sans rien de spectaculaire pour la foi des communautés chrétiennes — tout le spectaculaire ayant passé dans le camp de la Bête — et où il sera demandé aux martyrs, avant de mourir corporellement pour Jésus, d'accepter, pour l'amour encore de Jésus, d'être avilis, et de renoncer à la joie de pouvoir, à la face du monde, confesser Jésus. »

Bruno de J.-M., O.C.D. : *Le Sang du Carmel*, la véritable passion des seize Carmélites de Compiègne, Plon, 1954, 560 pp., 21 hors-texte.

L'intrigue conçue par Gertrude Von Lefort (*La dernière à l'échafaud*) et reprise par Bernanos (*Dialogues des Carmélites*), si belle qu'elle soit, n'est pas en tout fidèle aux faits. Blanche de la Force n'était pas cet être angoissé inventé par les dramaturges. Le fait qui éclaire ce martyre collectif de 1794 est l'holocauste de la communauté offert à Dieu en 1792 afin que la paix « soit rendue à l'Église et à l'État ».

Entre un beau prologue et un épilogue, le P. Bruno, après dix ans de recherches, livre tous les documents, petits et grands, qui nous révèlent le vrai visage de chacune des seize Carmélites et la signification de leur martyre.

# *ÉDITH STEIN**

Ce ne sont pas les achèvements humains qui nous viendront en aide, mais la Passion du Christ; mon désir est d'y prendre part.

Tel est le leitmotiv de la biographie d'Édith Stein qu'une carmélite française vient d'éditer.

Née à Breslau dans une famille juive orthodoxe, Édith est élevée dans la religion de ses pères [1]. C'est une enfant silencieuse, éprise de vérité. Bien vite s'éveille sa soif de connaître. Elle commence des études de philosophie dans sa ville natale, mais ayant lu les *Recherches logiques* de Husserl, elle rejoint à Göttingen le maître dont elle devient l'élève préférée. A Göttingen, elle vit dans un milieu d'intellectuels éminents dont la seule préoccupation est la soif de connaître. Les disciples de Husserl reçurent à cette période un choc qui devait être décisif pour leur esprit. Délivrés des liens du kantisme par la méthode objective du maître, ses élèves sont revenus à la perception de la réalité. Leur formation les a tournés vers le monde de la pensée objective. Ainsi furent-ils ramenés à l'étude de la scolastique médiévale et de la sagesse antique et, notamment, aux œuvres de saint Augustin, Duns Scot, saint Thomas et Platon. Sous l'impulsion de ces idées, le formalisme de l'éducation juive d'Édith devait bientôt céder. Son esprit clair pénétra les méandres de la phénoménologie. Pourtant sa soif de vérité ne se trouve pas apaisée. Résumant cette période d'ardente recherche, Édith écrit : « La soif de vérité était ma seule prière. »

La première guerre mondiale vient interrompre cette période heureuse de travail. Édith fera sa première rencontre avec la Croix : une de ses amies, néophyte, de-

* *Edith Stein*, par une Moniale française, « La Vigne du Carmel ». Éditions du Seuil, 1954, Paris, 218 pp., 450 fr.

1. Cf. *Edith Stein et les dons du Saint-Esprit*, par Hilda-C. Graef, dans *La Vie Spirituelle*, décembre 1952, p. 504.

venue veuve de guerre, fit appel à son aide. Édith s'attendait à la trouver écrasée par la douleur; mais son amie lui apparaît transformée par l'épreuve : la force du Christ habitait son âme et de sa personne émanait un rayonnement nouveau. Plus tard, Édith avouera :

> Ce fut ma première rencontre avec la Croix, avec cette force divine qu'elle confère à ceux qui la portent. Pour la première fois, l'Église née de la Passion du Christ et victorieuse de la mort m'apparut visiblement. Au moment même, mon incrédulité céda, le judaïsme pâlit à mes yeux, tandis que la Lumière du Christ se leva en mon cœur.

Mais ce n'est que quatre ans plus tard qu'Édith trouvera toute la lumière : toujours silencieuse, cette conversion est restée son secret : Il semble que c'est par la lecture de sainte Thérèse qu'elle a rencontré le Christ :

> Je pris un livre au hasard dans la bibliothèque, il portait le titre *Vie de sainte Thérèse par elle-même*; je commençai à le lire. Aussitôt, je fus captivée et je ne pus m'arrêter avant de l'avoir achevé. Quand je fermai le livre, je me dis : c'est la vérité.

Édith s'étant procuré un missel et un catéchisme commence seule son instruction. Elle est reçue dans l'Église le 1er janvier 1922.

Dès cette époque, Édith se sent attirée vers la vie religieuse. Mais elle comprend peu à peu que, pour le moment, le Seigneur l'appelle ailleurs et que

> même dans une vie contemplative, tout lien extérieur ne doit pas être tranché. Il m'est apparu à l'étude de saint Thomas qu'il était possible de mettre la connaissance au service de Dieu... Il m'a semblé, en effet, que plus une personne est attirée vers Dieu, plus elle doit ensuite sortir d'elle-même pour aller vers le monde afin d'y porter l'amour divin.

C'est ainsi que, jusqu'en 1933, le nom d'Édith Stein sera intimement lié au renouveau catholique allemand. Elle traduit le *De Veritate* de saint Thomas, elle essaie de trouver la synthèse entre ses deux maîtres : Husserl et saint Thomas. Professeur à l'Institution des Dominicaines de Spire de 1923 à 1931, puis à l'Institut catholique des Sciences pédagogiques à Munster, elle se donne à ses élèves sans compter :

> Pour ce qui est de nos relations avec autrui, le besoin des âmes transcende tout règlement de vie. Car nos activités personnelles ne sont que des moyens qui tendent vers une fin, tandis que l'amour du prochain est la fin même, puisque Dieu est amour.

Son directeur spirituel, le Père Abbé de Beuron, l'un des centres du renouveau liturgique allemand, lui demande d'étendre son enseignement par des conférences; c'est ainsi qu'Édith parcourt l'Allemagne, parlant à des jeunes de la vocation de la femme.

Ce sont les lois raciales nazies qui arrêteront son activité et lui permettront de réaliser son désir le plus profond : la vie religieuse au Carmel. Profondément touchée par les persécutions massives qui frappaient les Juifs allemands,

Édith prend conscience que la destinée de son peuple devient son partage. Elle adresse au Saint-Père une demande d'intervention, mais elle sent bien que ce n'est pas encore l'essentiel... L'essentiel, Dieu allait le lui faire connaître : c'était la consécration totale de sa vie à Dieu pour son peuple Israël... Édith Stein est admise au Carmel de Cologne : elle devient Sœur Thérèse-Bénédicte de la Croix.

Et c'est l'appel de la Croix qu'elle suivra : les persécutions juives devenant de plus en plus intenses, ses supérieures décident en 1938 de demander au Carmel d'Echt en Hollande un asile pour Sœur Thérèse-Bénédicte. Deux années plus tard, la Hollande est envahie par les troupes allemandes qui appliquent les mesures raciales. En 1942, les évêques catholiques, en accord avec les ministres protestants, rédigent un message de protestation contre les déportations massives, message lu en chaire le dimanche 26 juillet. En acte de représailles, le commissaire du Reich donne l'ordre de saisir tous les religieux et religieuses non aryens dans les couvents de Hollande : ils étaient trois cents et, parmi eux, Sœur Bénédicte. Avec d'autres Juifs, chrétiens ou non, ils furent déportés vers les fours crématoires d'Auschwitz. Les rares témoignages sur la période qui précéda sa mort nous disent la charité de Sœur Thérèse-Bénédicte et son silence profond : elle semble avoir assumé dans le Christ et offert par sa Passion toute la souffrance, toute la destinée mystérieuse de son peuple Israël qu'elle vivait physiquement, moralement, spirituellement. Fille d'Israël et Carmélite, fille du peuple de Dieu selon la chair et l'esprit, de ce Peuple élu qu'elle n'a jamais renié, Édith Stein a éprouvé en son corps et en son âme la plénitude du mystère du martyre judéo-chrétien.

Ce livre d'une moniale française est riche en documents, non seulement sur Édith Stein elle-même, mais encore sur son milieu de vie et, en particulier, sur Husserl, le père de l'existentialisme. Mais on regrette un certain manque de clarté dans la présentation de ces témoignages. Ce vice de forme ne diminue néanmoins en rien la valeur spirituelle de ce volume et le message de vie qu'il apporte à notre temps.

D. A.

# *A TRAVERS LES REVUES*

## LA MORALE DE L'ÉVANGILE

Dans le numéro de mars de La Vie Intellectuelle, le P. Liégé cherche à préciser la morale de l'Évangile. Deux déformations empiètent sur son domaine : l'éthique naturelle érigée en absolu et une morale chrétienne réduite au seul enchaînement de ses préceptes, pratiquement coupée de sa source vive : l'amour de Dieu révélé par Jésus-Christ. Ces attitudes nouent de terribles équivoques :

> Les incroyants dénoncent l'équivoque d'une imposition à tous d'une morale qui, pour l'essentiel, ne prend son sens que dans la foi. Tandis qu'à l'inverse, des néo-chrétiens secouent, non sans danger provisoire d'incohérence, le lien qui unit la morale à la foi, lien dont la nécessité ne leur apparaît plus.

Pour tirer les choses au clair, l'auteur analyse alors le loyalisme sans âme qu'il nomme *morale du citoyen* et la pure éthique de la conscience qu'il qualifie *morale du sage* (on peut remarquer en passant que le citoyen décrit par le P. Liégé manque passablement de civisme, mais « morale du citoyen » est pour lui une étiquette significative). Son analyse rejoint bien la réalité : être en règle n'est pas le but de la morale chrétienne. Quant au sage, nous le nommerions volontiers l'idéaliste ou le spiritualiste. Ses belles perceptions, passablement abstraites, sont le principe organisateur de son existence. Le Christ, sa beauté et son autorité peuvent l'émouvoir. Est-il alors le saint ? Non, répond l'auteur, et il nous introduit du même coup au cœur de la morale de l'Évangile :

> Ce que le sage va recevoir du Christ, c'est *un germe nouveau*. Et alors, tout va être transformé à partir du centre. Jésus disait à Nicodème : « Personne, à moins de naître de nouveau, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas si je t'ai dit : il vous faut naître de nouveau » (Jn, 3, 3-7). Une nouvelle signification du destin

de l'homme, une nouvelle puissance intérieure d'y correspondre, un nouvel élan vital : c'est tout cela qui va transformer la morale du sage, comme un ferment transforme une pâte qu'on lui a ouverte.

Et quel est cet élan vital ? *L'élan vital de Dieu lui-même*, le dynamisme de la gloire et de l'amour de Dieu venant habiter la conscience du croyant pour le faire entrer dans la sphère même de la vie divine. Le comportement moral de l'homme prendra désormais ses sources en Dieu, le Dieu vivant devenu la Loi intérieure de sa vie.

Or, l'élan vital de Dieu, c'est l'amour. Toute la morale chrétienne se résumera donc dans l'amour. L'auteur rappelle alors quelques lignes de Bergson :

> Le mystique a senti la vérité couler en lui de sa source comme une force agissante... car l'amour qui le consume n'est plus simplement l'amour d'un homme pour Dieu, c'est l'amour de Dieu pour tous les hommes. A travers Dieu, par Dieu, il aime l'humanité d'un divin amour. Ce n'est pas la fraternité que les philosophes (les sages !) ont recommandée au nom de la raison, en arguant de ce que tous les hommes participent originellement d'une même essence raisonnable : devant un idéal aussi noble, on s'inclinera avec respect; on s'efforcera de le réaliser s'il n'est pas trop gênant pour l'individu et la communauté : *on ne s'y attachera pas avec passion* [1].

Jésus-Christ est la grande preuve de l'amour de Dieu parce qu'il est la grande réalisation de cet amour. Il est le Principe, il est l'Exemple. A ce titre, il attend de nous plus qu'un mimétisme extérieur de ses gestes et de ses comportements. Jésus-Christ est la source intime de notre vie chrétienne, la loi qui ne mesure pas nos actes de l'extérieur, mais qui les règle de l'intérieur et leur fournit l'énergie nécessaire.

*Je porte en moi le Christ comme une loi* [2]. On ne saurait trop insister sur cette « exemplarité » du Christ, on ne saurait trop mettre en relief, aussi, son originalité. Le Christ homme et Dieu est tout ensemble modèle et auteur de la grâce. Si l'on considère que la grâce est une divine ressemblance au Christ, on perçoit du coup la profondeur unique de ce mystère et, par conséquent, sa place centrale.

> Imiter le Christ, c'est autre chose que de s'essayer à reproduire de l'extérieur ses gestes et ses comportements. Jésus-Christ est vivant, il est puissance et esprit de vie ressuscitée en nous. Avec saint Paul, il nous est possible de dire : *Je porte* EN MOI *le Christ comme une loi*. Le germe de notre vie morale, notre conscience, c'est l'esprit de Jésus-Christ. Il ne reste à celui qui a ce germe en lui qu'à agir dans toute sa vie avec le Christ : *Je vis, et c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Mais l'auteur prévient les inquiétudes. Cette morale fait-elle fi des commandements extérieurs ? Ce n'est pas cela. S'il a insisté sur la racine intime de la morale, s'il a mis l'accent sur le germe mystique du comportement chrétien, il n'entend pas

1. *Les Deux Sources*, p. 250.
2. 1 Cor., 9, 21.

minimiser les obligations des commandements ou affaiblir la force des obligations de la tradition chrétienne.

Il discerne une double justification de ces lois.

Notre faiblesse fait de nous des enfants. Une éducation est nécessaire :

> Alors le commandement énonce sous la forme d'un principe l'application que nous devons faire intérieurement de l'esprit évangélique à tel élément majeur de l'expérience humaine.

Cette même faiblesse nous laisse démunis devant les attaques imprévues.

> N'arrive-t-il pas dans la vie des plus fervents chrétiens, que le crépuscule recouvre pour quelque temps, ou en telle circonstance, le champ de la conscience morale : alors le commandement sera là pour leur souffler, comme un comédien en panne de mémoire, ce qu'ils doivent faire pour imiter le Christ. A côté de son rôle éducatif, le commandement déploie alors son rôle de *suppléance*.

La pureté d'intention ne suffit pas. Une confiance aveugle dans notre dynamisme spirituel risque de nous conduire à des erreurs ou de nous cacher certaines délicatesses de la conscience chrétienne.

Mais, à l'inverse, nous devons éviter la rigidité de ce que l'auteur nomme une « conscience préfabriquée », car notre lâcheté peut éviter les décisions qui lui reviennent en recourant trop facilement à des solutions-types. En toute chose, il faut rattacher les impératifs des mœurs chrétiennes à l'élan vital de la grâce. Un développement de la prudence chrétienne s'impose. Elle laisse le champ libre à toutes les dimensions de la morale évangélique. Elle suppose, en effet, la croissance parallèle de notre foi au Christ et de notre compétence humaine. Le P. Liégé remarque ici :

> Bien des développements seraient nécessaires pour mettre en valeur les deux aspects du comportement chrétien signalés dans ces pages : le primat de l'inspiration mystique issue de la foi au Christ; le caractère personnel de la création morale d'où découle la responsabilité chrétienne et son réalisme historique.

L'auteur consacre un paragraphe au risque chrétien :

> Il y a un risque perpétuel dans le comportement chrétien.

et montre ensuite les conséquences de notre lâcheté et de notre pusillanimité. Toutefois, une nuance s'impose : dans la mesure où notre foi chrétienne s'approfondit réellement, le risque diminue. Le Christ, qui s'enracine en nous, nous apporte la lumière, de sorte que nos engagements sont de plus en plus lucides. Cette confirmation de nos actes ajoute encore à notre liberté spirituelle. A ce titre, nous rejoignons d'autant mieux la conclusion de l'auteur :

> Il nous semble qu'une telle morale chrétienne, si divinement et humainement exigeante, rend impossibles le pharisaïsme et la déloyauté. Elle manifeste aussi que nul n'est libre comme le vrai chrétien.

## LE PÈRE ARINTERO

Le P. Arintero est né en 1860 dans un humble village de la province de León, en Espagne. Sa vocation dominicaine s'est fait entendre au couvent de Corias, au temps de ses études secondaires. L'année 1890 le voit enseigner les sciences naturelles à l'Institut de Vergara. Huit ans plus tard, il fait un cours de théologie. Les esprits sont échauffés : la science livre-t-elle à la foi un duel à mort ? Le transformisme n'est-il pas l'hérésie majeure ? Le P. Arintero médite les leçons de la nature et approfondit sa foi. Il n'est pas ébloui par les lumières d'un humanisme benêt ; il n'est pas retenu par des craintes retardataires. Magnanime, il va de l'avant. Son expérience de Dieu à l'œuvre dans son âme et dans celle des autres lui révèle le jeu de la grâce dans notre nature. Il prend conscience du développement que suppose toute vie, fût-elle surnaturelle. Il veut créer une méthode d'histoire spirituelle comparable à la théologie. La grâce ne nous dote-t-elle pas d'un organisme surnaturel ? L'évolution de cet organisme n'échappe pas à une théologie mystique soucieuse de rejoindre l'expérience de la croissance.

Le P. A.-M. Sarmiento nous livre, dans le numéro de mars de Vida Religiosa l'esprit de l'œuvre du P. Arintero.

Il remarque d'abord le caractère peu systématique de son œuvre :

> Nous croyons que le premier caractère de son œuvre, c'est d'être « a-systématique ». Mettre un adjectif, c'est souvent déterminer. N'oublions pas que l'excès de méthode peut faire obstacle et arrêter. La mystique est *une*, parce que *un* est son fondement et *une* sa forme la grâce. Cet esprit d'unité va assurer la cohérence de l'esprit et de l'œuvre du P. Arintero... Tous les adjectifs nationaux : mystique allemande, espagnole, et ceux-ci, plus dangereux encore : mystique carmélitaine, ignacienne, dominicaine, lui répugnaient profondément. Le P. Arintero ne niait pas l'humain : il le mettait à sa place (p. 100).

A ce titre, il refusait de faire de la vie mystique une réalité réservée à quelques âmes privilégiées. Il assurait que tous peuvent et même doivent la désirer. Tous sont appelés à la vie mystique comme tous sont appelés à la grâce, car la vie mystique est le développement normal de la grâce.

Avec la grâce viennent habiter dans nos âmes les trois Personnes de la Trinité. Ce sceau trinitaire marque très spécialement son œuvre. Il eut l'honneur de remettre en valeur la doctrine patristique de la déification par la vie de la grâce, doctrine qu'il regrettait de voir reléguer dans les ténèbres d'un oubli séculaire. Au premier chapitre de son *Évolu-*

*lution mystique*[3], il appelait de tous ses vœux un renouveau patristique capable de rendre la vie à de semblables trésors cachés.

L'auteur se plaît ensuite à esquisser quelques traits de ce bel esprit :

> Son esprit allait de l'avant : il avait compris que la tradition n'est pas un *statisme*, mais un *dynamisme*. Le mot même d'évolution qui se trouve dans le titre de ses meilleures œuvres dit bien le « parallélisme » de son esprit qui savait aller de pair avec les circonstances (p. 103).

Les fâcheux ne manquèrent pas, les envieux non plus. On l'accusa d'avoir respiré les effluves pestilentiels d'un air ultra-pyrénéen. On chuchotait, on parlait de Rome, de l'*Index*. Un jour, malade, on lui annonce la possibilité de la condamnation de son ouvrage; il répond, plein d'humour : « Laissez donc condamner mon livre; l'essentiel est qu'on ne me condamne pas! » Mais, dans la nuit de son agonie, il écrivait, dans ses notes de retraite de 1912 : « Silence dans le mépris et les contradictions. »

Et, pourtant, qui nierait aujourd'hui la fécondité de son œuvre ? Peut-être un certain renouveau des études de la théologie mystique est-il né en partie de ses intuitions. Cet esprit libre demeure pour nous une vivante leçon de magnanimité.

A.-M. C.

3. R. P. Arintero, *La evolución Mística*, Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid, 1952.

# *LES LIVRES*

## MARTYRS

EVELYN WAUGH : *Edmond Campion, martyr.* Traduit de l'anglais par André PRÈLE, S.J.. Préface d'André MAUROIS. Éd. Amiot-Dumont, Paris, 1953; 186 pp.

Cette vie nous transporte au centre du drame du catholicisme en Angleterre sous le règne d'Élisabeth. Edmond Campion appartenait à la classe des riches marchands londoniens. Étudiant à Oxford au début de la seconde moitié du XVI[e] siècle, il vit dans cette période incertaine où la reine et ses ministres, encore modérés, semblent laisser aux catholiques des possibilités d'accommodements avec l'hérésie en train de s'implanter. Campion aurait souhaité qu'on le laissât poursuivre en paix ses recherches personnelles; mais il devait s'adonner aux études religieuses, et le problème se trouvait alors posé. En 1567, contraint finalement d'étudier les Pères, il doit reconnaître que l'édifice bâti par le ministre Cecil n'est point l'Église d'Augustin et de Thomas Becket. Peu à peu ses convictions catholiques s'affermissent. Sa situation devient intenable en Angleterre. Une occasion s'offre à lui de passer en Irlande où la Réforme, moins bien implantée, laissait plus de liberté. Il s'agissait de créer une Université à Dublin et on lui avait confié la mission de travailler à cet établissement. Mais, après l'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine, la situation s'aggrave et Campion doit s'enfuir. Il entre dans le fameux séminaire de Douai, qui, sous la direction du futur cardinal William Allen d'Oriel, forma des générations de prêtres anglais destinés à maintenir la foi dans leur patrie. A Douai, on vivait dans la perspective du martyre, on se préparait à s'en aller porter un témoignage qui vraisemblablement s'achèverait en sacrifice sanglant. Campion, dans cette atmosphère, sent naître en lui des exigences de sainteté qu'il ne croit pouvoir satisfaire qu'en entrant dans la Compagnie de Jésus. Cette vocation qui paraît d'abord l'écarter de l'Angleterre finira par l'y ramener. Après un pèlerinage à Rome, sa décision est prise. Il entre au noviciat à Prague. Il exerce pendant quelques années la charge de professeur. Soudain, une rupture dans sa vie : Allen a obtenu des Jésuites leur collaboration à la mission d'Angleterre et Campion est désigné en 1578 pour faire partie du premier groupe de religieux envoyés dans l'île. Désor-

mais, nous le suivons dans ses pérégrinations et son ministère, sans cesse menacé, mais réveillant partout la foi chez les catholiques, les détournant d'une lutte déloyale contre le trône, jusqu'à son arrestation en 1580. C'est alors la prison, puis les controverses auxquelles on lui impose de prendre part et par lesquelles ses ennemis cherchent à le disqualifier devant l'opinion, le procès, et enfin le martyre. Pendant des semaines de lutte héroïque, il ne se départit pas de son attitude ferme qui lui fait porter le plus beau témoignage en faveur de la vraie foi.

Ce livre qui respire la grandeur, la noblesse, nous conduit à travers les divers milieux que traversa E. Campion, les faisant revivre sous nos yeux. C'est un des plus beaux ouvrages d'Evelyn Waugh. Il réalise bien le vœu de son auteur : c'est une touchante manifestation de reconnaissance pour la foi retrouvée.

R.-L. Oechslin.

B. DE VAULX : *Les plus beaux textes sur les missions.* La Colombe, Paris, 1954; 384 pp.; 950 fr.

Nous avons déjà recensé (cf. *La Vie Spirituelle*, décembre 1952) l'*Histoire des Missions catholiques françaises*, que B. de Vaulx publia naguère. Ce nouvel ouvrage se présente comme une sorte de justification par les documents et une illustration du premier. C'est sans doute la raison pour laquelle il apparaît doublement limité : d'une part, il nous livre des documents surtout français (les deux tiers du livre concernent les missionnaires français), d'autre part, il s'intéresse assez peu, en dehors de quelque cinq grands noms, aux apôtres qui, du Ier au VIIIe siècle, ont répandu le christianisme sur tout le pourtour de la Méditerranée, de Ceuta jusqu'à l'Euphrate et jusqu'en Perse, et de l'Éthiopie jusqu'à la Scandinavie. Peut-être cette « limitation » vient-elle aussi du fait que la « mission » dont il s'agit n'est définie nulle part et que cela procure parfois une certaine gêne. Que viennent faire, par exemple, dans ces documents sur les missions, les textes sur les Croisades, en particulier ceux de saint Bernard où il est question de « prendre l'offensive » par les armes contre les Gentils, de « répondre à la violence par la violence » et « d'abattre les superbes » ? N'est-ce pas tout le contraire de la mission ? La guerre sainte ne trouve aucun appui dans l'Évangile ou les Épîtres de saint Paul et un missionnaire ne peut guère trouver d'aide ou d'inspiration dans les textes cités. Cela ne signifie pas qu'une telle pratique ne pût être légitimée en un temps donné. Mais c'est autre chose.

Cette réserve faite, et elle est minime étant donné le volume de l'ouvrage, étant donnés aussi les beaux et nombreux textes missionnaires publiés qui protestent d'une manière tout évangélique contre le *Compelle intrare*, il faut féliciter l'auteur de cette publication. On n'assiste pas sans émotion à tant de martyres, à tant d'héroïsme, à tant de renoncements, à tant de services humbles et passionnés, à tant de fidélité. Tous ces sermons mêlés à des récits de voyages périlleux sont l'écho indéfini dans l'Église des lettres pastorales et des récits de naufrages de l'apôtre Paul. L'Église ne manque pas de missionnaires qui savent renoncer à tout, qui savent partir sans espoir de retour et « brûler les vaisseaux » pour la cause du Christ.

Ne pouvant tout citer dans cette belle moisson de témoignages dans laquelle nous avons regretté pourtant de ne rien trouver de l'étonnant missionnaire que fut Raymond Lulle, qu'il nous soit seulement permis d'indiquer au lecteur la magnifique lettre d'une mère chinoise à son fils lazariste (pp. 211-213).

A.-M. H.

LESLIE PAUL : *Sir Thomas More.* Faber and Faber, London, 1953; 1 vol. cartonné, 220 pp.; 12/6.

Humaniste, homme d'État, martyr, saint Thomas More a tenté la plume de bien des écrivains qui nous ont révélé les multiples aspects de sa personnalité. M. Leslie Paul nous le présente à son tour en s'attachant surtout à le situer dans le contexte politique du XVI^e^ siècle anglais et de la diplomatie internationale de cette époque. Le portrait qu'il trace est extrêmement vivant; les extraits qu'il donne de l'*Utopia*, le célèbre ouvrage dans lequel sir Thomas More critiquait sous des apparences allégoriques la politique intérieure anglaise, sont bien choisis et permettent d'imaginer la vie sociale du temps à ses différents niveaux.

Les derniers chapitres consacrés aux débuts de la Réforme en Angleterre, au drame de conscience du chancelier Thomas More, obligé de choisir entre l'échafaud et la reconnaissance d'Henri VIII comme chef de l'Église en Angleterre, sa vie de prisonnier à la Tour de Londres et son exécution, sont très beaux. Des extraits des lettres du saint et de son *Dialogue de Consolation* rédigé en prison permettent de suivre l'épanouissement de son âme dans une paix profonde et son union à Dieu jusqu'à l'heure de son martyre.

Il est dommage que M. Leslie Paul, qui est anglican, ne soit pas parfaitement informé de l'histoire de l'Église sur le continent quand il attribue à saint Ignace de Loyola la responsabilité de l'Inquisition (p. 17). Cette erreur gêne dans un ouvrage qu'on sent par ailleurs solidement documenté. Le style alerte, agréable, tout imprégné d'humour, en rend la lecture aisée.

F. R.

## SPIRITUALITÉ

DOROTHY DOHEN : *La sainteté des laïcs.* Éd. du Cerf, Paris, 1953; 300 pp.; 390 fr.

Au laïc qui, de nos jours, « désire être un saint », Dorothy Dohen, pardessus l'Atlantique, adresse son livre.

A ce laïc elle dit sans ménagement : « Le christianisme ne souffre pas d'une fissure, il s'est écroulé »... si tu as « la vocation de restaurer toutes choses dans le Christ », cela entraîne « la vocation *d'être le Christ*, en d'autres termes, d'être une humanité pour le Christ ».

Cette humanité, tu ne la réaliseras qu'en découvrant et en respectant « une notion correcte de la charité » qui est l'inflexible pivot de tout le livre.

Appuyé sur elle, on affirme, sans embarras : « A la gloire de la Trinité toute chose, sur la terre et dans le ciel, est ordonnée. » Guidé par elle, on se rit de tout ce qui peut ressembler à une recette. Fixé en elle, on découvre que le chrétien, malgré les pires itinéraires, « repose, détendu, dans les bras de la Providence ». « La notion correcte de la charité » transperce les événements et les circonstances; les faiblesses et les vertus; les rencontres et les solitudes; les faux calvaires et les vrais crèvecœurs.

La pauvreté? « Elle est bonne dans la mesure où elle nous libère pour l'amour... C'est parce que l'amour est la mesure de la perfection chrétienne que la pauvreté est bonne... Il est évident qu'elle est mauvaise si elle nous empêche d'aimer. Et ce devrait être une des tristesses du chrétien d'aujourd'hui qu'il y ait tant de pauvreté étrangère à la sainteté. Cette pauvreté-là est voulue par l'homme, non par Dieu, qui se contente de la tolérer... La pau-

vreté, comme la chasteté, doit être volontaire. Elle doit être une servante pour le chrétien qui glorifie Dieu; elle ne doit pas être la punition brutale réservée à un être humain qui a la malchance de se trouver du mauvais côté dans le système économique... » « Seul un saint peut prier l'estomac vide. »

Le détachement ? « C'est échanger son cœur avec celui du Christ, c'est ne plus aimer avec son propre cœur, mais toujours aimer avec le cœur du Christ... On devient détaché, non pas en durcissant son cœur, mais, en le donnant au Christ... Nous aurons une utilité sociale dans le Corps mystique du Christ dans la mesure où nous aurons accompli le seul à seul avec le Christ. »

La prière ? « Nous ne pouvons pas durer sans elle, pas plus que nous ne pouvons durer sans respirer... Nous ne parviendrons jamais à la prière continuelle si nous ne commençons pas à prier... Prier toujours ne doit jamais devenir une excuse à ne pas prier du tout. »

La solitude ? « Si Dieu semble nous envoyer la croix de la solitude, c'est seulement pour qu'il puisse être notre compagnon. »

Les déceptions ? « La tragédie des vies sans amour nous enveloppe de toute part... mais, réellement, la déception de l'homme n'est pas celle de Dieu. La sublimité de notre condition humaine consiste en ce que, seuls sur cette terre, nous pouvons rendre gloire à Dieu volontairement... si Dieu est notre objet, nous sommes destinés à la satisfaction... l'amour seul ne subit pas de déception. »

La joie ?... « Les médiocres sont chagrins, mais les saints sont heureux. Un peu d'amour impose un fardeau, mais beaucoup d'amour libère. » « La joie n'est pas une évasion. Elle ne s'échappe pas loin des maux véritables, des motifs pressants de pitié et de douleur. Mais elle connaît plus que tout la réalité de Dieu. »

La paix ?... « La paix chrétienne est une paix paradoxale... » Du chapitre sur la paix il est difficile d'extraire même quelques phrases. Elles se suivent toutes comme les mailles d'une chaîne. Elles sont de celles qui méritent le plus d'être lues.

Si Dorothy Dohen unifie si fort toute la vie chrétienne autour d' « une notion correcte de la charité », ce n'est pas pour laisser dans l'amour une apparence de dualité... « Il n'y a qu'un seul amour, il n'y a qu'une seule vertu de charité. L'amour surnaturel que nous portons à notre prochain est un autre aspect de l'amour que nous portons à Dieu ».

Elle nous dit son « impression de terreur, en lisant que, selon saint Thomas, il est possible de commettre un péché mortel en refusant l'aumône... « Faire du bien à tous ne reste pas une affirmation vague et stérile : nous devons faire du bien à ceux avec qui Dieu nous met en contact... Ce serait une étrange charité, celle qui viserait à aimer vaguement les hommes sur tout le globe, et pourtant refuserait de secourir quelqu'un de notre voisinage qui se trouve dans le besoin. »

De cet ouvrage, les pages qui nous semblent peut-être les moins fortes sont celles qui, dans « La Joie », parlent du travail. Elles en parlent ou trop, ou trop peu. Elles ne s'équilibrent pas avec l'ensemble du livre ni avec le poids du sujet. D'autre part, la préface nous avertit que, primitivement, *La sainteté des laïcs* fut une suite d'articles. Il semble que les chapitres redevenant indépendants atteindraient des lecteurs que la densité de ce petit volume pourrait effrayer.

Mais, tel quel, il peut apporter beaucoup à beaucoup. Il est essentiellement « dégagé » des damiers sociaux, spirituels, méthodiques, dans lesquels le chrétien d'aujourd'hui risque souvent d'être cloisonné. Il nous enseigne qu'avant ces cloisonnements il convient pour chacun de nous de nous rappeler ces « dimen-

sions de la charité » qui, seules, sont les dimensions chrétiennes.

Il me semble que n'importe quelle femme, ayant à la fois choisi l'amour du Seigneur et un coude à coude sans tricherie avec le monde, ne pourra pas lire les pages de Dorothy Dohen sans y rencontrer cette vie universellement fraternelle à laquelle nous devons si souvent adhérer par la seule et obscure foi.

Le P. Roguet, qui préface le livre, nous avertit que *La sainteté des laïcs* s'appelait pour l'auteur : *Vocation à l'Amour*. Si, tout au long de son ouvrage, Dorothy Dohen ne semble avoir eu pour propos que d'ordonner, chez le laïc, la charité, elle nous donne, par surcroît, la preuve que cette même charité devenue reine nous fait rencontrer, tangiblement, des « compatriotes » à l'intérieur du Peuple de Dieu.

Cette preuve peut sembler sans importance à qui vogue en haute mer. Pour ceux dont la barque flotte dans les criques, cela ressemble beaucoup à un petit miracle.

MADELEINE DELBREL.

Divo BARSOTTI : *Vie mystique et mystère liturgique*. Éd. du Cerf, Paris, 1954; 480 pp.; 930 fr.

On sait quel immense travail s'est accompli, depuis quelque trente ans, pour retrouver la place exacte de la liturgie dans l'Église. De tous temps certes, les théologiens avaient fait appel, comme à un témoignage privilégié de la Tradition, aux textes et aux rites liturgiques. Mais il faut bien avouer que nous sommes seulement en train de redécouvrir le mode propre sous lequel la liturgie nous fait accéder au mystère de la foi. La réapparition, bien timide encore, du terme de « mystagogie » témoigne de cette redécouverte. Si la théologie s'efforce de cerner l'unique mystère de la communication de Dieu aux hommes dans le Christ pour l'exprimer en des formules assimilables pour notre intelligence, si l'expérience mystique fait goûter ce mystère dans l'obscurité d'un non-savoir intellectuel, la célébration liturgique, en particulier la célébration eucharistique qui en est le centre et le point de jaillissement, nous rend présente la substance même du « mystère » sous mode sacramentel, c'est-à-dire au travers de signes sensibles.

En Allemagne, ce que l'on a appelé l'École de Maria-Laach, autour de Dom Casel, s'est efforcé de faire une théologie de la liturgie. La richesse de son apport trouve sa contrepartie dans un certain durcissement scolastique où nos esprits se trouvent mal à l'aise. Mais en France aussi un grand travail s'est accompli, moins systématique, peut-être plus riche encore de suggestions. C'est lui surtout qui a nourri la remarquable synthèse d'un prêtre florentin dont le C.P.L. nous présente la traduction. Les noms du P. Daniélou et du P. Bouyer réapparaissent souvent et leur esprit pénètre cet ouvrage, même en ses excès. L'auteur, comme fasciné par la transcendance de l'acte de l'incarnation rédemptrice que la célébration liturgique rend présent pour nous, semble parfois évacuer l'histoire et lui refuser, au moins depuis le Christ, toute signification. Mais ce n'est là qu'exagération d'une vérité profonde, celle de la plénitude du Christ et de la permanence de ce que Bérulle appelait ses « états ». En parcourant avec l'auteur les grands mystères de l'année liturgique et plus encore peut-être les pages consacrées au sanctoral, c'est vraiment au cœur du mystère chrétien qu'on trouvera accès.

I.-H. DALMAIS.

M.-M. PHILIPON, O. P. : *La doctrine spirituelle de Dom Marmion*. Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 315 pp.

Lorsque, après avoir lu ce volume, on se demande ce qui fait l'origina-

lité de Dom Marmion, il semble qu'on ne trouve rien. C'est que sa pensée se déroule comme le cours tranquille d'un fleuve, sans rien qui heurte et que sa doctrine ne lui appartient pas en propre. Mais c'est justement ce qui fait son mérite : d'avoir assimilé à tel point dans sa vie l'enseignement révélé qu'il ne fasse en quelque sorte qu'un avec sa vie. D'où, finalement, une richesse doctrinale, une solidité remarquables. De telles réflexions sont suscitées par le livre du R. P. Philipon, qui a réussi à donner une vue synthétique de la doctrine spirituelle de Dom Marmion. Il nous fait assister à son développement au long de sa vie, fait ressortir les traits caractéristiques de sa conception de la vie chrétienne en général et spécialement de la perfection dans la vie monastique et de la vie sacerdotale, et termine par un chapitre sur sa dévotion mariale.

Ce que l'auteur montre avec raison, c'est que, pour Dom Marmion, le Christ est le centre de la vie spirituelle, auquel il ramène sans cesse. Cette perspective s'est découverte peu à peu au cours de sa vie, non comme une construction théorique, mais comme le fruit d'une expérience vécue. Les premiers germes de sa spiritualité se manifestent dans ses notes de noviciat : « ... Je me suis senti très vivement poussé à prendre Jésus pour unique Ami », écrit-il (p. 47). C'est qu'il s'est donné véritablement au Christ dans le sacerdoce, puis dans la vie religieuse bénédictine. Ce don se réalise pleinement dans l'obéissance : « Je me suis fait moine pour obéir » (p. 44). L'identification au Christ Jésus est à l'origine de son rayonnement extraordinaire, dès qu'il entre en contact avec les âmes, surtout plus tard lorsqu'il sera prieur, puis Abbé de Maredsous. Il pourra dans son enseignement insister légitimement sur ce qui lui tient tant à cœur. Dans une précieuse note que transcrit l'auteur, Dom Marmion en livre l'essentiel : « Voilà le plan divin : la vie divine communiquée dans sa plénitude à Jésus-Christ et par lui à ses membres » (p. 127). On comprend qu'il ait mis tellement en valeur le rôle instrumental de l'humanité du Christ (p. 135) et qu'il fasse sienne l'idée paulinienne de la mort et de la résurrection dans le Christ (pp. 138 sq.). L'assimilation au Christ rend seule possible l'éveil des vertus chrétiennes, spécialement celles de foi, d'espérance et surtout de charité. L'amour est pour lui « le chemin le plus court ». Cela n'exclut pas le travail ascétique, « seulement, on le fait par amour pour détruire tout obstacle à l'action de Dieu sur l'âme » (p. 174). La recherche de Dieu dans le Christ sera aussi pour lui l'essentiel de la vie bénédictine (ch. III). De même, il montre le modèle de la consécration sacerdotale, dans le Christ, et c'est par lui qu'on est introduit à l'exemplaire suprême du sacerdoce dans la Trinité (ch. IV). Enfin on va à la Vierge par Jésus : « Pour lui Marie est avant tout la Mère de Jésus, ayant pour mission de nous former à son image » (p. 285). Ceux qui ont goûté les livres de Dom Marmion, seront heureux de retrouver sa personne et sa pensée présentées ici d'une façon si vivante.

R.-L. Oechslin.

Dom Georges LEFEBVRE : *Prière pure et pureté du cœur*. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 154 pp.; 390 fr.

L'auteur a rassemblé en deux chapitres des textes de saint Grégoire le Grand et de saint Jean de la Croix : *Prière pure et pureté du cœur*. Une note finale met en lumière la portée ecclésiale de la prière.

Je crois qu'on aurait pu nommer ce livre : « Splendeur de la prière ». L'auteur envisage en premier lieu la pureté de cet élan du cœur. Elle doit être pour nous l'idéal : il importe donc de ne pas assimiler à la prière les retentissements normaux, mais

secondaires, de l'affectivité. Une telle prière suppose un cœur transparent; mais cette netteté de l'âme suppose les purifications de courageux détachements. Il est normal, enfin, qu'une telle clarté rayonne dans le Corps mystique. Cette irradiation fait de la prière un bien d'Église.

C'est le mérite de Dom Georges Lefebvre d'avoir mis en rapport étroit ces trois éléments essentiels de la prière en laissant aux grands textes de la tradition mystique le soin de les conjoindre.

A.-M. C.

JEAN GALOT, S.J. : *Le Cœur du Christ*. Museum Lessianum. Éd. Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1953; 265 pp.; 78 fr. belges.

La dévotion au Sacré-Cœur s'alimente parfois d'une imagerie sentimentale et finalement fort peu théologique. On éprouve le besoin d'une nourriture solide, fondée sur l'Écriture et la théologie. C'est donc une joie que de méditer le livre du R. P. Galot. A partir des textes évangéliques, l'auteur nous fait découvrir les manifestations de l'amour humain du Christ durant sa vie terrestre. Rien d'aride en ces pages; on se laisse conduire par ce guide sans se lasser. Les deux premiers chapitres sont, sans doute, les plus originaux. Ils nous laissent entrevoir un peu de ce que durent être les mystérieuses relations d'intimité du Fils avec le Père, d'une part, et avec Marie, d'autre part. Très féconde, cette méditation sur l'humilité de Jésus est fondamentale parce qu'inscrite dans sa filiation divine. De même les réflexions sur l'amour délicat de Jésus à l'égard de sa mère, la laissant dans l'ombre, et pourtant manifestant par là l'amour qui convient parfaitement à ses rapports avec Marie. Le troisième chapitre, qui remplit les deux tiers du volume, porte sur l'amour du Christ à l'égard des hommes. Enfin un dernier chapitre fait méditer sur un mystère que nous sommes souvent tentés d'oublier : l'amour du Christ, expression parfaite de l'amour éternel du Père. En somme, un ensemble excellent.

R.-L. OECHSLIN.

*L'Imitation de Jésus-Christ*. Nouvelle traduction par M. MICHELET. Éd. de l'Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse); Casterman, Paris. 1954; format poche, papier bible, XLVIII-350 pp.

Voici une nouvelle traduction d'un des grands classiques de la spiritualité. La langue en est alerte. Ceux qu'un style désuet rebute pourront maintenant retrouver la fraîcheur du texte primitif.

A.-M. C.

## ÉDUCATION

J.-M. DE BUCK : *Éducateurs à la dérive*. Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 194 pp.

Le R. P. de Buck étudie dans cet ouvrage huit cas d'éducateurs ou éducatrices dont les échecs sur le plan professionnel attribués à des causes « techniques » : erreurs de méthode, maladresses, etc..., sont en réalité la conséquence de troubles psychologiques profonds.

L'exposé des cas revêt la forme d'une véritable consultation psychopédagogique : dialogues entre le psychologue et l'intéressé, interprétation des réponses, réactions du sujet, ses hésitations, les progrès, les étapes vers la guérison, etc...

Il a paru préférable de garder à

ces études la forme d'interviews vivants, vécus, plutôt que de présenter un livre théorique. Or, les « hypothèses de départ ne sont pas en nombre infini » et les huit cas exposés les envisagent à peu près toutes.

L'auteur précise qu'il ne s'agit pas de cas réels, mais de cas types, stylisés, le secret professionnel interdisant d'utiliser les cas réels comme ils se sont présentés.

Ainsi le lecteur est informé d'une manière claire et convaincante que la cause des échecs professionnels dans l'enseignement (comme dans les autres professions sans doute) réside avant tout dans des troubles de la personnalité, de nature surtout émotive et affective. L'origine de ces troubles remonte presque toujours à l'éducation première. Faire prendre conscience à l'éducateur « des erreurs d'éducation dont il a été victime » et l'amener aussi à modifier son comportement par la liquidation de ces troubles sera souvent le moyen sûr de faire disparaître les échecs. Il va de soi que cette liquidation des troubles de la personnalité doit être faite au début de la carrière du sujet, l'âge rendant ensuite très problématique leur correction.

C'est pourquoi la lecture de ce livre n'intéresse pas les seuls enseignants mais tous ceux qui ont mission d'éduquer l'enfant, et d'abord les parents : l'étude des cas ne démontre-t-il pas que les troubles décelés chez les enseignants ont pour cause profonde les erreurs commises par leurs propres parents...

M. C.

S. Exc. Mgr Fernand CENTO, Nonce apostolique en Belgique. *Les parents et la vocation des enfants.* Publication O.C., Nivelles, Belgique; 48 pp.; 10 fr. b.

Emu par l'actuelle crise des vocations religieuses et sacerdotales, dans cette courte plaquette, S. Exc. Mgr Cento a voulu remettre en lumière devant les parents chrétiens leurs devoirs vis-à-vis de leurs enfants. Les enfants sont d'abord à Dieu avant d'appartenir aux parents. Ceux-ci ont « le devoir impérieux de respecter dans le choix d'un état la volonté de Dieu et la liberté des enfants ». S. Exc. Mgr Cento expose ensuite la surhumaine grandeur du sacerdoce, la sublimité de la vie religieuse active ou contemplative et les précautions prises par l'Église pour n'admettre que des vocations réelles. L'auteur souligne la tragique opposition entre l'urgence des tâches apostoliques et la pénurie des vocations sacerdotales ou religieuses. Il adresse pour terminer un ardent appel aux parents pour qu'ils respectent la vocation de leurs enfants.

G. R.

J. BOYER : *Venez, Seigneur.* Coll. « Éducation progressive du chrétien ». Éd. de l'École, Paris, 1953; 13 × 18, 118 pp., impression en deux couleurs, nombreuses illustrations, photos et dessins.

La présentation est agréable. Chaque leçon débute par un fait concret. La systématisation des idées est très claire, la typographie souligne la netteté et la brièveté des phrases; l'enfant est presque contraint de dire : « C'est facile. »

Le catéchiste idéal, dans la perspective de cet agréable petit livre, est celui qui transmet le dépôt de la vérité révélée sans le diminuer, tout en le résumant; et le catéchisé idéal est celui qui le reçoit tel quel. D'un côté, fidélité. De l'autre, docilité.

Le chrétien achevé peut garantir sa fidélité. Mais le chrétien en formation, quel est le sens de sa « docilité » ? Et quel en est l'avenir ?

Chanoine BOYER : *Pour vous, Seigneur, mon carnet d'enfant de Dieu.* Éd. de l'École; 13 × 18, 16 pp.

Quelques schémas, quelques dessins plus ou moins symboliques (le

symbole confinant parfois au rébus); pour chaque page, trois ou quatre mots à écrire — d'ailleurs donnés dans une liste (s'il faut *trouver*, on n'en demande qu'un !) : tel est ce carnet.

R. L.

Chanoine BOYER : *L'initiation chrétienne des petits*. Coll. « Éducation progressive du chrétien ». Éd. de l'École, Paris, 1953; 13 × 18, 110 pp. [1].

Deux parties dans cette brochure. La première est d'analyse psychologique, et nous communique le meilleur des observations de Hubert, Gesel, R. P. Gemelli, docteur Pichon, Wallon, etc. La seconde reproduit les leçons du livre de l'enfant (*Venez, Seigneur*), en y ajoutant des notes pédagogiques.

Dira-t-on, après une lecture consciencieuse de cette brochure, que la synthèse est maintenant faite entre la psychologie scientifique et la pédagogie religieuse ? Pas encore... Nous lisons, par exemple, p. 70 : « C'est évidemment une leçon difficile pour les petits (il s'agit de la messe); il faut la limiter à l'essentiel... » La suite rachète un peu : « Et concrétiser autant que possible par l'image : la Cène, la croix, la messe, afin qu'ils en aient dans l'imagination la synthèse visuelle. »

A cette synthèse *visuelle* on devrait borner ses ambitions; mais la leçon proposée aux enfants, qui débute par le récit d'un fait, — l'institution, — et c'est très bien, se termine par cette proposition théologique : « Jésus, en s'offrant à la messe, veut que tous les hommes s'offrent avec lui. »

A des enfants de huit ans on peut dire cela, sans doute, le leur faire répéter; ils connaissent tous ces mots. Mais qu'entendent-ils ? Et prieront-ils moins bien à la messe si cet enseignement ne leur a pas encore été donné ?

Cela ne peut pas leur faire de mal, dira-t-on peut-être ? Savoir... « Il est toujours risqué, pense le docteur Mignon [cité par l'auteur], de vouloir inculquer à un sujet des connaissances au-dessus de son âge biologique » (p. 8).

Le problème n'est pas de chercher quelles petites phrases peuvent exprimer adéquatement les grandes vérités, mais dans quelle pièce du château l'enfant qu'on veut y introduire « progressivement » trouvera son atmosphère vitale. A l'âge qu'il a, aujourd'hui.

M. F.

Abbé DENECHEAU : *Chants, images et devoirs au catéchisme*. Nueil-sur-Layon, M-et-L.; 12 × 15, 192 pp.; 210 fr.

Soixante-quatorze cantiques, autant d'images. Les cantiques chantent les notions catéchistiques sur des airs connus. Les images sont puisées ici et là, dans un répertoire, connu aussi. Quant aux devoirs, la formule est donnée une fois pour toutes : on part de la description de l'image pour aboutir aux sentiments et aux résolutions.

Nous imaginons très bien la salle de catéchisme de Nueil-sur-Layon entraînée par le rythme un peu militaire des cantiques choisis et se reposant de l'effort vocal par un exercice écrit. Et, au milieu de son petit bataillon, aussi heureux que lui, le catéchiste-auteur. C'est déjà quelque chose d'être heureux au catéchisme...

De là à dire aux autres catéchistes, en leur présentant ce petit livre : voilà une méthode active !... Au fait, l'auteur ne dit rien de tel (il nous

1. La première brochure de la collection : *L'initiation chrétienne des tout-petits*, a été analysée ici (nº octobre 1953, p. 327).

a seulement, et involontairement sans doute, induit en erreur par le choix de son titre).

YVONNE THIBERGE : *Le plant d'oliviers* (Journal d'une maman). Spes, Paris, 1953; 141 pp.; 250 fr.

« Ce livre n'est pas une autobiographie. » Quel dommage! la maman de douze enfants, qui en est l'auteur, nous aurait touché bien plus au vif si elle nous avait, tout simplement, livré son expérience. Elle a préféré écrire un petit roman où, comme dans les livres de Mme Berthe Bernage, les humeurs s'attendrissent vite, les conflits ne durent pas, le garçon instable et nerveux se fait prêtre avec une rapidité déconcertante, les grands fils découvrent comme épouses des jeunes filles idéales. Quel dommage, Mme Thiberge ! Avec votre sens profond des richesses que recèle, sous la lumière de Dieu, la vocation féminine et maternelle, vous nous devez un autre livre : non point la vie de « Jeannine », mais la vôtre. En attendant, souhaitons beaucoup de lectrices au *Plant d'oliviers* : elles s'y plairont car la lecture en est fort agréable, et, si elles font abstraction de cet idéalisme excessif, elles ne pourront qu'en tirer profit.

R. M.

THÉRÈSE GOUIN-DÉCARIE, professeur à l'Université de Montréal : *Le développement psychologique de l'enfant*. Causeries de Radio-Collège 1952-1953. Fides, Montréal-Paris, 1953; 180 pp.

En ces vingt causeries à la Radio canadienne, Mme Gouin-Décarie est parvenue à faire passer l'essentiel de ce que la science la plus sûre découvre actuellement sur le développement psychologique de l'enfant; elle y a mis plus encore : son bon sens, son expérience personnelle de mère et de psychologue professionnelle, sa foi. Cette heureuse synthèse nous vaut un ouvrage aussi solide et éclairant que de lecture aisée et pleine de charme.

On souhaiterait que tous les parents et les éducateurs lisent et mettent en pratique ces vingt causeries qui vont de la psychologie de la future mère jusqu'à celle de l'enfant de dix ans, pour se terminer par un chapitre sur le « métier de parents » qui, à lui seul, éclairera les parents chrétiens qui veulent faire face, dans la lumière, à leur tâche si merveilleuse, mais pour laquelle les meilleures intentions ne suffisent pas.

A. PLÉ.

HENRI GEORGES : *Sans tricher*. Information sexuelle des garçons de quinze à dix-huit ans. Collection « Esprit ». Éd. du Seuil, Paris, 1953; 155 pp.; 300 fr.

Ainsi que le rappelait l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France en 1952, la formation claire et prudente des enfants et des adolescents aux problèmes de leur future existence d'époux et de père est impérieuse. Au moment où, de toutes parts, on souligne cette exigence, et parfois de manière discutable, il est heureux de voir paraître ce petit livre. Certes, il ne saurait remplacer la formation progressive et personnelle par les parents tout au cours de l'enfance. Mais il est de nature à couronner admirablement la tâche. Et dans les cas, hélas encore trop nombreux, où les parents se sont dérobés à leur devoir, il est également de nature à parer au mieux à cette carence.

Le style peut en sembler, parfois, légèrement romantique. Je ne crois pas que cela gêne les sujets auxquels il s'adresse. Mais les qualités de ce petit travail en font sans aucun doute le meilleur, et de beaucoup, dans son genre. Son originalité consiste en ce fait que tout est expliqué — physiologie, psychologie, aspect social — en fonction de la finalité du mariage. Il s'agit là vraiment *d'éducation* au sens plein, qui cher-

che à faire prendre conscience au lecteur d'une synthèse de vie. Les conceptions morales chrétiennes ne peuvent que s'y trouver à l'aise.

Ce n'est pas un livre chrétien, mais neutre puisqu'il s'adresse à tous, croyants ou non. Mais, à chaque problème posé, l'auteur montre la solution que comporte la morale naturelle ou telle spiritualité confessionnelle. La grandeur de la notion chrétienne du mariage en ressort de manière très frappante. Livre précieux, qui, très souvent, pourra aider parents ou éducateurs qui le donneront à lire, individuellement, et en fonction de la personnalité de l'adolescent. Il n'en existe aucun, à ma connaissance, qui lui puisse être comparé en valeur.

M. O.

## DIVERS

CHARLES MOELLER : *Littérature du XX^e siècle et christianisme.* T. I : *Silence de Dieu,* 14,5×21 cm., 420 pp.; t. II : *La Foi en Jésus-Christ,* 14,5×21 cm., 356 pp. Casterman, Tournai-Paris, 1953.

Assurément, c'est une œuvre d'envergure qu'a entreprise M. l'abbé Charles Moeller, maître de conférences à l'Université de Louvain, en risquant sous le titre général : *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, ce qu'il appelle lui-même « un dialogue avec les enfants de mon siècle ». Deux imposants volumes ont paru et trois autres sont annoncés. Ces deux premiers tomes permettent déjà d'admirer la maîtrise de l'auteur et l'étendue de son information : non seulement il a lu les principales œuvres de ceux qu'il interroge, mais encore il a pris connaissance de la littérature qui leur est consacrée. On ne peut donc refuser à l'ouvrage le caractère « monumental » que l'éditeur lui confère. L'ensemble de l'œuvre, à la fois par ses vastes dimensions et par son point de vue théologique et christocentrique, ne fera certes pas double emploi avec les ouvrages similaires de P.-H. Simon, d'A. Rousseaux, de Mounier, de P. de Boisdeffre, etc.

A première vue, la répartition des partenaires du dialogue dans les différents ouvrages ne laisse pas d'être arbitraire. Ainsi, l'on ne voit pas sans étonnement Sartre, Henry James, Martin du Gard et Malègue voisiner sous le titre : *La Foi en Jésus-Christ*. Mais une fois pénétrées les intentions de M. Moeller, on voit se dégager les lignes de structure. Il s'agit chaque fois de grouper autour d'un thème théologique les écrivains, athées ou chrétiens, dont l'œuvre témoigne d'un souci central — fût-il négatif — du thème en question. C'est pourquoi ce second tome nous apporte les solutions combien diverses données au problème de la foi par les quatre auteurs cités, depuis le refus du surnaturel par Sartre jusqu'à la crise spirituelle d'*Augustin*, le beau roman de Malègue. Nous ne pouvons songer à donner ici un aperçu de toutes les études constituant l'ouvrage. Qu'il nous suffise d'énumérer les auteurs envisagés dans le premier tome : Camus et Gide ou *Les enfants de cette terre*, A. Huxley et S. Weil ou *Les aéronautes sans cargaison*, Graham Greene, Julien Green et Bernanos ou *Les enfants de la terre et du ciel*.

Ces ouvrages rendront certainement des services non seulement aux jeunes gens soucieux d'orienter sainement leurs lectures, mais encore à tous ceux qu'intéresse l'affrontement des chrétiens au monde actuel, à ses angoisses et à ses espoirs. A cet égard, M. Moeller ne se départ pas d'un optimisme lucide. Confiant dans la solidité de la doctrine chré-

tienne, l'auteur se révèle comme un guide qu'on suivra en toute sûreté. L'aspect didactique et un peu scolaire de l'exposé contribue à renforcer ce caractère « dogmatique » qui n'est pas sans mérites.

Ceci dit, il reste que l'on doit faire des réserves sur plusieurs interprétations de l'auteur. Sans doute les jugements rapides et les sentences abruptes sont-elles quasi inévitables dans ce genre d'ouvrages. Il n'empêche qu'on aimerait des conclusions plus nuancées que : « Sartre est un rationaliste et un matérialiste » (p. 106) ou « la pensée de Simone Weil (...) constitue un des dangers les plus graves que puissent affronter les consciences chrétiennes » (p. 255). A propos de cette dernière on admettra difficilement le parallèle entre Huxley et celle qui laissa le bouleversant témoignage que l'on sait.

Mais quelles que soient les divergences entre l'auteur et ses lecteurs, cette appréciation chrétienne des grandes œuvres contemporaines est intéressante et bienfaisante.

PHILIPPE RINGUET.

JOSEPH FOLLIET : *Deuxième nocturne*, poèmes. Chronique sociale de France, Lyon, 1953; 1 vol. 192 pp.; 530 fr. franco.

Le contact prolongé et l'amour de la réalité sociale rendent-ils poète ? Voici une sorte de poésie première, à fleur de vie quotidienne, dont elle dévoile les profondeurs; à proprement parler, elle ne chante pas, mais elle *dit* (parfois même elle crie), dans une prose élargie, simplement mesurée au souffle de l'émotion. Elle dit l'événement obscur et terrible qu'est notre siècle et ce qu'il devient dans un cœur qui l'assume avec sa sensibilité franche, sa volonté grave et sa foi dans le Christ. Qu'on ne cherche pas en ces poèmes une évasion, c'est bien plutôt l'austère présence à la nue réalité, mais l'espérance de la joie y est diffuse partout. Des profondeurs de la Nuit surgit un Alleluia; qu'importe le prix qu'il coûte !

A.-M. B.

KARL BARTH : *Esquisse d'une Dogmatique*. Coll. « Bibliothèque théologique ». Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, s. d.; 155 pp., 24×16; 6,50 fr. s.

On sait que le traité de *Dogmatique* du théologien protestant Karl Barth paraît actuellement en français. L'aperçu donné sous le titre d'*Esquisse* permettra une première connaissance d'une pensée qui continue d'exercer une grande influence sur le protestantisme contemporain. La tâche de la théologie est définie par Karl Barth en fonction de la prédication : « La dogmatique est la science par laquelle l'Église, au niveau des connaissances qu'elle possède, se rend compte à elle-même du contenu de sa prédication. » Après quelques chapitres d'introduction sur la nature de la foi, Karl Barth expose les grandes lignes de sa pensée en suivant les articles du *Credo*.

J. HAMER.

KARL BARTH : *Dogmatique*. Ier volume : *La Doctrine de la Parole de Dieu*, Prolégomènes à la Dogmatique, t. I. Éd. Labor et Fides, Genève, 1953.

K. Barth est incontestablement une des plus grandes figures de la Réforme, et son œuvre théologique a exercé une influence étonnante sur le protestantisme mondial. Le rôle qu'il a joué à Amsterdam en fut un éclatant témoignage. Un théologien catholique soucieux d'œcuménisme ne peut donc ignorer aujourd'hui l'œuvre de Barth; un simple fidèle même doit connaître son nom. Plusieurs de ses ouvrages ont déjà été traduits, notamment *Parole de Dieu, Parole humaine*, son chef-d'œuvre peut-être. Il y a trois ans, les éditions Desclée ont publié une très

remarquable étude du P. Hamer sur la méthode dogmatique de Barth.

Mais nous ne disposions pas encore de sa *Dogmatique*, l'œuvre de toute sa vie. C'est elle que les éditions Labor ont décidé de mettre à notre disposition.

Il faut reconnaître le succès de cette édition. Souhaitons que le deuxième tome ne tarde pas trop. Nous essaierons alors de donner un aperçu rapide de cette œuvre, sur laquelle le catholique devrait faire de graves réserves.

Fr. REFOULÉ.

G. THÉROUARD : *Proses.* Plaquette de 50 pp. ornée d'un dessin de J. Costa. En vente chez les Bénédictines de Limon, Vauhallan, par Igny, Seine-et-Oise.

Cinq méditations poétiques sur le *Gloria in excelsis Deo*, l'*Introibo ad altare Dei*, l'*Ite, missa est*, les litanies des saints, le *Dies irae*, pour embellir et renouveler notre prière.

L.-J. MOREAU : *Dieu est-il mort ?* Lethielleux, Paris, 1953; 80 pp.

Après avoir rapidement envisagé les composantes de l'athéisme, l'auteur analyse le matérialisme marxiste. Passant au plan de la philosophie de la connaissance, il donne ensuite les linéaments de la preuve de l'existence de Dieu, qui s'appuie sur la perception intuitive de l'existence et qui remonte jusqu'au premier existant par la voie du principe de causalité. Cette œuvre de vulgarisation théologique n'échappe pas aux défauts du genre : elle ne justifie qu'à moitié une démarche de l'esprit extrêmement complexe.

N. D.

J.-A. TREGASTEL : *Révolte contre l'absurde. Vers un nouvel humanisme.* Éd. du Levain, Paris, 1953; un vol. 18×13 cm., 255 pp.

Sous la signature de Trégastel, le docteur Jacques Courtois, gynécologue-accoucheur, présente ici ses vues sur l'origine de la vie et du psychisme, sur l'homme et l'histoire, et finalement sur la cité future. Malheureusement, il le fait sous forme de dialogue, ce qui ne va pas sans donner quelque confusion à sa pensée. Mais peut-être certains lecteurs pourront-ils y trouver une initiation à quelques hypothèses scientifiques.

P. M.

MARIE-FRANCE : *Claire Fontaine.* Fides, Paris, 1953; 145 pp.; 80 fr.

Une maman encore a écrit ce petit livre, une maman qui, comme auteur et conférencière, s'est montrée consciente des responsabilités de toutes les mamans et a cherché à les aider... Il faut l'en remercier. Ici, elle a voulu, avec son cœur de maman, se mettre à la place de sa fille de quatorze ans : style primesautier, instabilité des humeurs, grandes imaginations et petits échecs, tout cela est bien noté,... l'authenticité n'y est pas tout à fait. (Qu'on repense au merveilleux journal d'Anne Franck, enfant exceptionnellement douée, il est vrai.) A faire lire aux filles pas trop compliquées, de milieu moyen, citadines ou rurales. La couverture est bien jolie.

R. M.

A.-M. CARRÉ, O.P. : *Justice humaine, justice divine.* Chemin de la Croix. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 56 pp.

Le 2 avril 1953, devant un groupe de juges, de magistrats, d'avocats, le R. P. Carré retrace le procès de Jésus ou, du moins, il fait le nôtre et il prépare ces chrétiens au jugement tout ensemble de la Miséricorde et de la Vérité.

Le P. Carré prêche avec l'autorité que possède l'apôtre de par le Christ qui l'a envoyé, sans faiblesse, mais aussi avec une connaissance profonde de l'âme humaine et une miséricorde tout évangélique. Sa parole instruit et redonne l'espérance.

B. Z.

## LIVRES REÇUS

AUBERT (Roger) : *La théologie catholique au milieu du XX^e siècle.* « Cahiers de l'Actualité religieuse ». Casterman, Tournai-Paris, 1954; 102 pp.

AUFFRAY (A.) : *Un passeur d'âmes.* Vitte, Lyon-Paris, 1954; 184 pp.; 450 fr.

BARSOTTI (Don Divo) : *Vie mystique et mystère liturgique.* Coll. « Lex Orandi ». Trad. de l'italien par M.-F. Moos, O.P. et J.-C. RENARD. Éd. du Cerf, Paris, 1954; 486 pp.; 930 fr.

BECKER (Charles) : *La Nuit pascale.* Introduction du R. P. JUNGMANN, S.J., trad. par Benoît LAVAUD, O.P. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. cart., 210 pp.

BERTHET (Henry) : *Pourquoi des petits séminaires?* Bonne Presse, Paris, 1954; 40 pp.

BRETON (Valentin, O.F.M.) : *La communion des saints.* Histoire, doctrine, piété. Éd. franciscaines, Paris, 1954; 206 pp.; 420 fr.

CANTINAT (J.) : *Au cœur de notre rédemption.* Coll. « Présence du catholicisme ». Téqui, Paris, 1954; 190 pp.; 500 fr.

*Chemin du Calvaire, chemin de vie.* Secrétariat de Presse, Paris, 1954.

*Cinéma 53 à travers le monde.* Coll. « 7^e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 198 pp.; 480 fr.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Les Stromates.* Stromates II. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 258 pp.; 930 fr.

CLUNY (Roland) : *Sous la Règle de Dieu.* Éd. de la Table Ronde, Paris, 1954; 250 pp.

COLOMB (Joseph) : *Plaie ouverte au flanc de l'Église.* Vitte, Lyon-Paris, 1954; 156 pp.; 450 fr.

CROEGAERT (Chan. Aug.) : *Commentaire liturgique du Catéchisme de Belgique, Canada, France, Suisse.* Tome II : *La vie chrétienne, les commandements.* Dessain, Malines, 1954; 910 pp.; 1190 fr.

DHEILLY (J.) : *Le peuple de l'Ancienne Alliance.* Éd. de l'École, Paris, 1954; 480 pp., nomb. illustr. hélio.

*Directoire des prêtres chargés de religieuses.* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 362 pp.; 600 fr.

DOOLAN (Aegidius, O.P.) : *Sanctifying Grace.* Mercier Press, Cork; 1 vol. rel., 110 pp.

ESTIENNE (Yvonne) : *Le toit sur la tête.* Bonne Presse, Paris, 1954; 216 pp.

FLICOTEAUX (Dom E.) : *Le rayonnement de la Pentecôte.* Coll. « L'Esprit liturgique ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 152 pp.; 285 fr.

FRAIGNEUX (Maurice) : *Pie XII et le monde actuel.* Office général du Livre, Paris; Pensée Catholique, Bruxelles; Librairie Dominicaine, Montréal, 1954; 189 pp.

GARRONE (S. Exc. Mgr) : *Leçons sur la foi.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 140 pp.; 250 fr.

P. GENEROSO, Passioniste : *Lucia Mangano, Orsolina,* t. I. Éd. « L'Addolorata », Catania, Italie, 1954.

GIVENCHY (Pierre DE) : *De l'espoir humain à l'espérance chrétienne.* Rapport au 55^e Congrès fédéral de l'A.C.J.F. Éd. de l'Épi; 25 pp.

GSELL (F.-X.) : *L'évêque aux 150 épouses.* Introduction par André DUPEYRAT, M.S.C. La Colombe, Paris, 1954; 150 pp.; 450 fr.

GUARDINI (Romano) : *La puissance.* Essai sur le règne de l'homme. Trad. par J. ANCELET-HUSTACHE, Paris, 1954; 120 pp.

HADEWICH D'ANVERS : *Écrits mystiques des Béguines.* Trad. par H. LUBIENSKA DE LENVAL. Coll. « La Vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1954; 190 pp.; 450 fr.

HÖRMAN (Karl) : *Wahrheit und Lüge.* Verlag Herold, München, 1953; 216 pp.

JOLY (Abbé Eugène) : *Aux sources bibliques.* Guide de lecture de l'Ancien Testament, 2e éd. Éd. de Fleurus, Paris, 1954; 150 pp.

LEPROHON (Pierre) : *Cinquante ans de cinéma français.* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 190 pp.

LORRAINE (Jean) : *Veillée paroissiale pour l'Année mariale.* Chants par M. l'abbé JULIEN. Secrétariat National de l'Année mariale, 56, rue de Rennes, Paris, 1954; 24 pp.

*Maria nell'Economia della Salute.* Éd. Didascaleion, Milano, 1954; 312 pp.

*Marie et l'Église*, II. Études mariales. Bulletin de la Société française d'Études mariales. Lethielleux, Paris, 1954; 106 pp.

MASSERON (Alexandre) : *Les fioretti de saint François.* Éd. complète. Éd. franciscaines, Paris, 1954; 500 pp.; éd. de luxe : 1.800 fr.

*Monde moderne et sens de Dieu.* Exposés et dialogues de la Semaine des Intellectuels catholiques. Éd. de Flore, Paris, 1954; 264 pp.; 510 fr.

NIEBUR (Reinhold) : *Foi et Histoire.* « Bibliothèque théologique ». Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1954; 234 pp.

PAUWELS (Louis) : *Monsieur Gurdjieff.* Éd. du Seuil, Paris, 1954; 510 pp.

PHILIPS (G.) : *Le rôle du laïcat dans l'Église.* « Cahiers de l'Actualité religieuse ». Casterman, Tournai-Paris, 1954; 246 pp.

PICARD (Max) : *Le monde du silence.* Préface de Gabriel MARCEL. Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 186 pp.; 600 fr.

PINARD DE LA BOULLAYE, S.J. : *Exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace.* IV. *Conférences, examens.* Beauchesne, Paris, 1954; 330 pp.

P. PIO : *L'agonie de Jésus au jardin des Oliviers.* Heure sainte. Bonne Presse, Paris; 30 pp.

*Plus beaux textes sur les missions*, présentés par Bernard DE VAULX. Éd. de la Colombe, Paris, 1954; 380 pp.; 950 fr.

POULET (Dom Charles) : *Histoire du christianisme.* Fascicules XXXI-XXXII : *Époque contemporaine.* Beauchesne, Paris, 1954.

PRESTIGE (G.-L.) : *The gift of Bishopric.* S.C.P.K, London, 1953; 16 pp.

RIMAUD (Jean, S.J.) : *De l'éducation religieuse.* Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1954; 250 pp.; 540 fr.

RIQUET (Michel, S.J.) : *L'Église et la Vierge* : I. La Vierge dans l'Église. — II. La femme dans le destin de l'humanité. — III. Maternité divine et rédemptrice. Spes, Paris, 1954; 22 pp.; 35 fr. chaque fascicule.

THÉROUARD (Georges) : *Sainte Marie, Mère de Dieu.* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 144 pp.; 300 fr.

VILLEPELET (Mgr) : *La veillée pascale.* Coll. « Présence du catholicisme ». Téqui, Paris, 1954; 120 pp.; 360 fr.

WILLOCX : *Pourquoi prier avec l'Église ?* Bonne Presse, Paris, 1954; 32 pp.

ZUNDEL (Maurice) : *La pierre vivante.* Les Éditions ouvrières, Paris, 1954; 180 pp.; 360 fr.

---

*Le gérant :* R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1954. — Impr., n° 1.048.